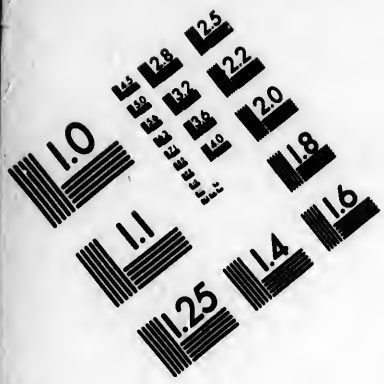


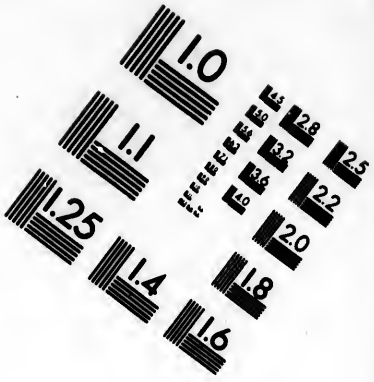
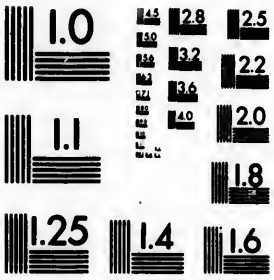
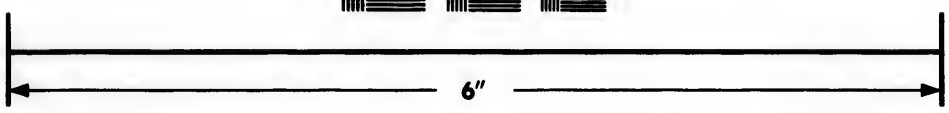


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

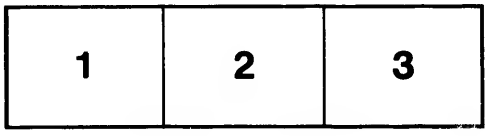
Bibliothèque nationale du Canada

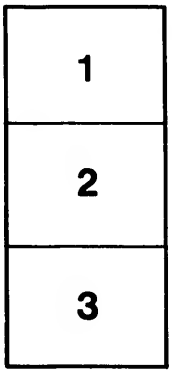
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

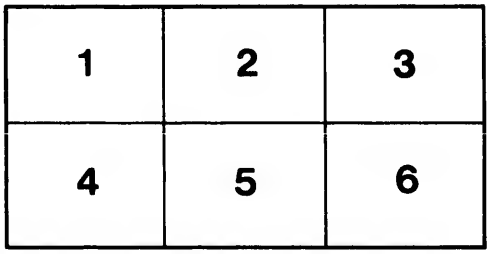
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







NOU

AUT

N AS

E N

T

NOUVEAU VOYAGE

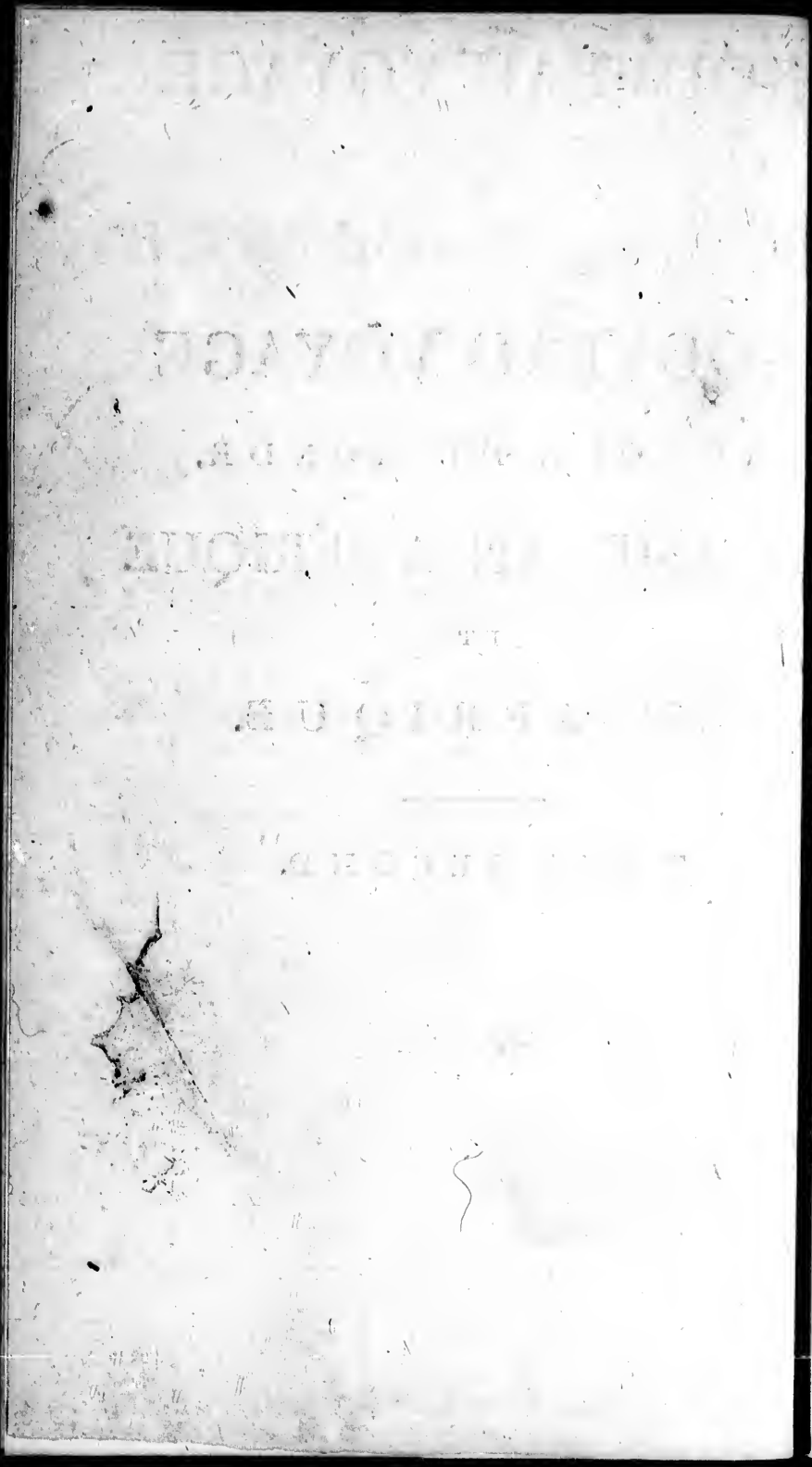
AUTOUR DU MONDE,

EN ASIE, EN AMÉRIQUE

ET

EN AFRIQUE.

TOME SECOND.



NOUVEAU VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

EN ASIE, EN AMÉRIQUE

ET

EN AFRIQUE,

EN 1788, 1789 ET 1790;

PRÉCÉDÉ

D'UN VOYAGE EN ITALIE ET EN SICILE,

EN 1787;

AVEC un recueil de tout ce que les voyageurs ont publié de plus curieux sur toutes les parties du globe, excepté l'Europe, sur leurs arts, leurs sciences, leurs productions commerciales et naturelles, leurs mœurs et leurs usages; ainsi que l'histoire de leurs gouvernemens anciens et modernes.

PAR F. PAGÈS.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ H. J. JANSEN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES PÈRES, N°. 1196.

L'AN V DE LA RÉPUBLIQUE. (1797 v. st.)

518

NOU

AU

EN I

PAR

SU

Des îles

LES îl
grande J
mière a
dont elle
de, les

NOUVEAU VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
EN 1788, 1789 ET 1790,
PAR LA VOIE DE L'ORIENT.

SUITE DE L'ASIE.

CHAPITRE XII.

Des îles de Java, de Bornéo, de Macassar, et des Molucques.

Les îles de Java sont appelées l'une la grande Java, l'autre la petite Java. La première a, au nord-ouest de l'île de Sumatra, dont elle est séparée par le détroit de la Sonde, les îles de Bornéo, au nord est l'île de

Madura, à l'est celle de Baly, et au sud la mer des Indes, qui la sépare de la terre d'Eendragt, ou de la Concorde. Les anciens ont connu l'île de Java, où nous arrivâmes en peu de tems, après nous être embarqués au port d'Achem. L'île de Java est la Jaba-Diu de Ptolémée. Il semble que les habitans de Bornéo l'ont découverte les premiers; mais elle est au pouvoir des Hollandois qui, en 1619, ont établi le centre de leur commerce à Batavia. Cependant ils ne sont pas les uniques souverains de l'île; elle a ses rois qui sont aliés de la compagnie qui possède la côte du nord, où elle a bâti de très-bonnes forteresses. La côte méridionale est occupée par des peuples indépendans, dont le plus puissant est le sourapati. L'intérieur du pays est sous la domination d'un empereur appelé le mataram, qui fait sa résidence à Cartasoura. L'île de Java comprend le royaume de Bantam, le royaume de Jacatra ou de Batavia, la province de Karavang, qui appartient en propre à la compagnie, le royaume de Tsiéribom. On trouve ensuite le pays de Tagal, et le petit royaume de Gressic. Nous abordâmes d'abord à Batavia, qui

est le centre, ainsi que nous venons de l'observer, du commerce des Hollandois dans l'Inde, et d'où ils donnent la loi, non-seulement dans l'île de Java, mais encore dans la plupart des pays de l'Asie maritime et commerçante; c'est la métropole de leurs possessions coloniales. Nous croyons faire plaisir au lecteur de donner ici une idée de leurs premiers voyages et de leur établissement dans les Indes. Les Hollandois avoient fait quelques tentatives inutiles pour pénétrer dans les Indes par la mer du Nord, lorsqu'un nommé Houtman, sujet de cette république, fit savoir, du fond des cachots de Portugal, qu'il pouvoit leur apprendre une autre route. Houtman avoit été arrêté à Lisbonne pour avoir fait des questions trop curieuses sur les chemins nouvellement découverts par les Portugais. On lui permit de se racheter pour une somme considérable qu'on le croyoit hors d'état de fournir; mais Houtman eut secrètement recours à ses compatriotes, qui lui firent toucher cet argent. De retour dans sa patrie, il communiqua ses lumières à des marchands hollandois qui, d'après ses instructions, formèrent une compagnie; ils

équipèrent une petite flotte sous la direction de Houtman. Le succès de cette première navigation ayant répondu à leur attente, la compagnie augmenta du double. Chaque année on voyoit entrer dans le port d'Amsterdam des richesses immenses. Les Portugais s'efforcèrent d'arrêter ces progrès : de-là, des guerres longues et fréquentes entre les deux nations, et qui firent perdre aux Portugais la plupart de leurs possessions dans les Indes : en moins de soixante ans, il ne resta plus à ces derniers que Goa, Diu et Macao. La compagnie hollandoise a contraint le roi de Golconde à reconnoître sa supériorité ; elle est comme souveraine d'une partie des côtes de Malabar et de Coromandel : elle possède les villes maritimes de Ceylan ; elle a plusieurs places fortes à Sumatra ; mais c'est principalement l'île de Java qui est le grand théâtre de leur domination commerciale (1). Leur comptoir général est à Batavia, une des villes les plus commer-

(1) Depuis la révolution de France, les Anglois ont pris ces possessions.

çantes de l'univers. Les Javanois l'appellent de son ancien nom Jacatra, les Chinois Kalakka, à cause de l'abondance des cocotiers qui croissent dans son territoire; elle est située entre la mer et une chaîne de montagnes, dans une plaine basse et unie, et sur le bord d'un golfe qui forme un port spacieux et commode: des murs de brique l'entourent de toute part; elle est défendue par vingt-deux bastions qui portent le nom des provinces ou villes principales de la Hollande, et environnée d'un fossé large et profond toujours plein d'eau; dans le tems de la haute marée, c'est une seconde barrière impénétrable. Une rivière, avec un beau quai, planté d'arbres, traverse la ville dans toute son étendue qui est d'une lieue, en y comprenant les fauxbourgs: on y compte plus de cent mille habitans, tant Indiens qu'Européens. Les maisons sont bâties de pierres blanches, avec la même régularité qu'en Hollande. Cette ville, pour l'agrément de la situation, la beauté de ses bâtimens, la multitude de ses ponts, est une des plus belles de l'univers: ses principaux édifices sont les égli ses, les hôpitaux, la maison de

ville, la maison de force, les halles, et dans le château le palais du gouverneur : le marché est rempli de Chinois et d'Indiens qui y étalent leurs denrées. Les dehors de Batavia ont tous les agrémens que peuvent procurer les grandes richesses sous un ciel heureux et dans le plus beau climat : on y voit quantité de maisons de plaisance et de belles habitations. Le riz, le sucre, les épiceries, y viennent avec facilité : l'ananas de Java passe pour le meilleur des Indes ; enfin, on y trouve tous les fruits qui croissent dans la plupart des pays d'Asie. Un arbre qui nous paroît être particulier à cette contrée, est le lantor, remarquable par sa hauteur extraordinaire, et la majesté, la pompe de son ombrage : ses feuilles, longues de cinq à six pieds, sont si fermes et si unies, qu'on peut y tracer des lettres avec un crayon ou avec un poinçon de fer ; c'est le papier ordinaire des habitans de l'île.

Une maxime des Hollandois qu'on devroit bien imiter dans tous les gouvernemens, c'est qu'ils ont si fort à cœur la fortune de tous ceux qui sont à leur service, qu'ils font peu de cas des employés qui négligent leurs

propres affaires, et les regardent comme peu capables de travailler utilement à celles d'autrui : ils n'avancent que très-rarement un sujet qui ne pense point à s'enrichir. Les habitans de Batavia sont un mélange de Chinois, de Malais, de Javanois, de Hollandois, de Portugais et d'Européens. Les Chinois y font un commerce considérable ; ils portent de grandes robes de coton ou de soie, avec des manches fort larges : leurs cheveux ne sont point coupés comme à la Chine ; ils les portent longs et tressés, ce qui leur donne plus de grâce : leurs maisons sont basses et carrées, et dispersées dans différens quartiers. Les Malais, ou peuple de Malaca, ne sont ni aussi laborieux, ni aussi industrieux que les Chinois : leur principale occupation est la pêche. Les Javanois travaillent à l'agriculture, et font des bateaux. Les hommes sont nus à la réserve d'un bonnet qui leur couvre la tête, et d'une pièce de toile qu'ils ont autour des reins. Les mœurs des femmes hollandoises offrent des détails plus curieux : on les partage en plusieurs classes, comme nous avons vu qu'on distingue différentes sortes de Portugais à Goa ; les Hol-

landoises d'Europe, et les Hollandoises des Indes; celles qui le sont de père et de mère, et celles qui ne le sont que de père ou de mère seulement. Les premières sont, pour la plupart, des femmes de Hollande que le besoin a forcé de venir chercher une dernière ressource aux Indes: dès qu'elles y ont fait, par des mariages, ou par tout autre moyen, une certaine fortune, elles prennent le ton et l'arrogance des femmes du pays. Une dame de Batavia ne se promène jamais à pied, et n'a pas le courage de marcher, même dans son appartement: elle se fait soutenir par ses esclaves; et si elle sort de sa maison, ce n'est jamais que dans un palanquin; non-seulement elles ont perdu l'usage si commun en Hollande de nourrir elles-mêmes leurs enfans; mais elles se débarrassent aussi du soin de les élever sur des esclaves moresques ou banianes, qui ne leur apprennent qu'un jargon barbare et leur inspirent le goût de tous les vices. Une éducation si peu soignée apporte dans les générations suivantes des mœurs encore plus dépravées. C'est ce que nous avons aisément remarqué dans les Hollandoises nées aux Indes; elles n'ont d'au-

tre occupation que leur parure, d'autres conversations que de leurs ajustemens et de leurs esclaves, d'autre plaisir que de fumer, de mâcher du bétel, de se tenir couchées sur des nattes, et de se livrer à tous les excès de la débauche. Toutes les femmes de Batavia, soit Hollandoises, soit Métives, ont, en général, l'ambition de se distinguer par le luxe et la magnificence des vêtemens et des équipages.

Pendant notre séjour à Batavia, nous fîmes plusieurs voyages qui nous mirent à portée de connoître les autres parties de l'île de Java. Nous commençâmes par le royaume de Bantam, le plus voisin de Batavia: c'étoit autrefois un état très-puissant, et c'est même encore le plus puissant de tous ceux de cette île après le sourapati. Les Hollandois ont fait perdre au royaume de Bantam ses forces, ses richesses, et presque tout son premier lustre : son roi même est devenu vassal et tributaire de la compagnie hollandoise qui entretient une garnison dans Bantam. Cette ville est située dans une plaine, au pied d'une montagne d'où il sort une rivière qui se partage en trois canaux : l'un

traverse la ville, et les deux autres l'environnent. On nous a beaucoup vanté l'ancienne magnificence de ses rois, et l'étendue de son enceinte, qui avoit, dit-on, quatre lieues : ses marchés étoient le rendez-vous de tous les négocians de l'Asie. Ce royaume avoit Bornéo et Sumatra dans ses dépendances ; aujourd'hui cette ville célèbre conserve à peine quelques traces de sa première grandeur : ses rues sont étroites et sans alignement ; ses murs, bas et mal construits, résisteroient peu au canon. Les étrangers demeurent hors la ville, et principalement les Chinois, qui occupent un quartier qui leur est propre, et qui porte le nom de Ville-Chinoise. Le roi de Batam et une partie de ses sujets professent la religion mahométane ; c'est la plus universellement suivie dans l'île de Java. Le roi de Bantam délibère, la nuit et au clair de la lune, avec ses ministres sur les affaires de l'état ; ils s'assemblent tous sous un grand arbre. C'est la fortune, ou la fantaisie des particuliers, qui décide ici du nombre des concubines ; mais comme la loi oblige de donner à chaque femme légitime dix esclaves pour la servir, il n'y a

guère que dans les conditions opulentes que la polygamie est établie. Les concubines ne peuvent coucher avec leur maître sans la permission des femmes légitimes, qui, de leur côté, ne peuvent la réfuser sans s'exposer au mépris ou à la mauvaise humeur du mari. Ces concubines sont les esclaves, ou les suivantes des épouses. Leurs enfans naissent libres : il n'est pas permis au père de les vendre. Ils sont censés appartenir aux femmes légitimes ; mais cette loi, qui paroît, au premier coup d'œil, favorable à ces enfans, leur est souvent funeste. Il n'arrive que trop communement que ces maratres les font mourir par le poison. Deux raisons obligent dans ce pays-ci de marier les filles de très-bonne heure : la première est la chaleur du climat qui les rend nubiles à l'âge de neuf ou dix ans : la seconde est une loi de l'état, par laquelle le roi hérite, non-seulement des biens, mais encore des femmes, des enfans et des esclaves de ceux qui en mourant laissent des mineurs. Les femmes de Bantam sont tellement resserrées, qu'on ne permet pas même à leurs fils d'entrer dans leurs chambres.

Nous avons remarqué à peu près les mêmes mœurs dans les royaumes, ou petits états de Bataram, de Tsiéribom et de Balamboang. Nous saisîmes ensuite l'occasion d'un navire hollandois qui devoit passer le détroit de la Sonde, pour nous rendre à Mataram, capitale du royaume de ce nom, et une des plus grandes villes des Indes : on y comptoit jusqu'à soixante mille familles ; mais depuis que leurs rois ont transporté leur cour à Ningrat, dans la partie du nord, Maratan a beaucoup perdu de son ancien lustre. Cette ville est située dans une plaine agréable et fertile, environnée de hautes montagnes couvertes d'une éternelle verdure, et qui lui servent de remparts. Quatre portes ménagées dans les passages étroits, ouvrent et ferment cette plaine qui est assez vaste pour fournir aux besoins des habitans. La ville est environnée de plusieurs beaux villages qui en forment comme les fauxbourgs ; on en compte jusqu'à trois mille, dans la plaine, ou sur la pente, ou même sur la cîme des montagnes. Mataran avoit autrefois deux lieues de longueur : son enceinte étoit immense comme on peut le voir encore

core par les ruines de ses anciens murs : une grande rue qui aboutit au palais impérial traverse toute la ville : cet édifice est d'une vaste étendue ; mais ses plus grands ornemens sont les jardins qui l'accompagnent, les vergers, les bois séparés les uns des autres par des enclos destinés à la chasse des rhinocéros, des cerfs, des taureaux sauvages, etc.

Comme la cour se tient habituellement à Ningrat, nous nous y transportâmes, après avoir fait un très-court séjour à Mataran. Le roi est gardé, comme celui de Bantam, par des femmes : on fait monter à plus de dix mille le nombre de ces gardes. Il n'est permis à aucun homme de passer la nuit dans son palais. On place les plus vieilles femmes aux portes des appartemens et des promenades ; les jeunes sont dans l'intérieur, employées ou à la cuisine, ou à l'entretien de la propreté du palais.

Après notre retour à Mataran, en suivant toujours la côte méridionale de l'île, nous arrivâmes au royaume de Balamboang. C'est un petit état où le paganisme est la religion des grands et du peuple : comme il n'y a rien de particulier à remarquer, et que

nous étions peu éloignés de l'île de Bali, autrement dite la petite Java, et d'une autre île appelée l'île de Madure, nous les visitâmes l'une et l'autre : la seule singularité qui distingue les habitans de ces petits pays, c'est le culte qu'ils rendent au premier objet qu'ils ont rencontré le matin. Nous fîmes entièrement le tour de l'île de Java, et nous revînmes à Batavia par la partie septentrionale : elle est extraordinairement peuplée ; mais les contrées du centre et du midi sont moins habitées que les autres, parce qu'on y trouve quantité de montagnes et de déserts sablonneux qui servent de retraite à toutes sortes de bêtes féroces. Parmi ces animaux cruels, le machan est un des plus remarquables ; il tient du tigre et du lion : c'est la plus terrible de toutes les bêtes farouches ; il s'élance, à plus de dix-huit pieds, sur sa proie, et fait de si furieux ravages que les princes du pays sont forcés quelquefois de mettre des troupes en campagne pour le détruire : cette chasse se fait avec plus de succès la nuit que le jour, parce que le machan ne distingue aucun objet dans l'obscurité, et que les traits de flamme qui sortent de ses

yeux le font aisément découvrir. Les rhinocéros sont assez communs dans l'île de Java. L'espèce de singe, appelé ici l'*homme des bois*, ressemble réellement à l'homme; ses pattes de devant, arrondies comme des bras humains, sont terminées par des mains semblables aux nôtres : il est haut de quatre pieds, et n'a point de queue; la plante de ses pieds est large du côté des doigts, et fort étroite vers le talon : il a les cuisses grosses et courtes, la tête large, la face pleine, les yeux petits et d'un gris brouillé, le nez court, le museau long, la bouche très-fendue, et n'a de poil que dans les endroits où nous en avons. On assure que ces animaux se mouchent comme nous, en pressant leur nez avec les doigts, et qu'ils allument du feu et soufflent dessus pour le rendre plus ardent : nous ne garantissons pas ces faits. Les autres bêtes féroces ou vénimeuses sont plus communes, plus furieuses et plus nuisibles à Java que dans les autres contrées de l'Inde. A l'égard des plantes, elles ne sont guère différentes de celles des îles voisines.

L'étendue immense du commerce hollandois dans les îles de l'Orient ne nous laissa

pas attendre long-tems le départ d'un navire pour Bornéo, une des plus grandes îles du monde. L'intérieur est habité par des Sauvages, et coupé par des montagnes inaccessibles : les côtes sont occupées par des Mahométans qui ont la même origine que ceux de Java et de Sumatra : les contrées du centre appartiennent à des Indiens idolâtres, anciens habitans de l'île, appelés Beaujous ; ils sont divisés en diverses peuplades dont chacune est gouvernée par un chef. Les Beaujous sont une nation guerrière adonnée à la chasse et à la vie champêtre. A l'exemple des autres Indiens, ils vont nus pour la plupart, à l'exception de quelques parties du corps qu'ils tiennent couvertes : leurs armes sont le poignard, le coutelas, la flèche et la sarbacane. A l'égard des Mahométans qui habitent les côtes maritimes, ils ont conservé, avec la religion des Arabes leurs ancêtres, une partie de leurs mœurs et de leurs coutumes : ils sont très-mal logés, comme, en général, tous les Indiens.

Ce pays produit le meilleur camphre de l'univers, beaucoup de casse et de cire, une grande abondance de laque, et quantité de

ces nids d'oiseaux qui font les délices des tables de l'Orient, et que les Chinois croient capables d'exciter à la volupté. Nous nous rendîmes en peu de tems, de l'île de Bornéo, à Macassar, qui n'en est éloignée que par un détroit d'environ quarante lieues. Cette île est appelée indifféremment Célèbes et Macassar : elle est divisée en deux états principaux, qui sont gouvernés par des princes mahométans. L'intérieur du pays est peu connu ; on y compte plus de vingt royaumes dont les souverains prennent le titre de *raja*. Boné est la capitale de l'état de Célèbes, et occupe la partie septentrionale de l'île. Macassar, qui est au midi, est une belle et grande ville : les bâtimeus, à l'exception du palais du roi, et de quelques mosquées qui sont bâties de pierres, sont de bois de différentes couleurs : l'ébène y domine spécialement ; et les divers morceaux de pièces rapportées forment un coup-d'œil admirable, et dont l'éclat surprend les étrangers. Les Hollandois ont des forts dans l'île de Célèbes : ce pays leur a paru trop agréable pour négliger de s'y établir ; la richesse et la variété de ses productions, la

beauté de ses paysages, la multitude de ses eaux, la pureté du ciel, tout contribue à rendre ce séjour délicieux. L'or se présente de lui-même, sans qu'il soit besoin de l'arracher avec effort des entrailles de la terre; on le trouve, ou en poudre, ou en petits lingots, dans les rivières, et dans les vallées après l'écoulement des eaux. Les bois les plus précieux de menuiserie y sont aussi communs que les ormes et les chênes en Europe, dont les fleurs les plus recherchées croissent ici sans soin et sans culture. Une infinité d'autres plantes que les Européens ne connoissent pas, et dont on fait des parfums exquis, embaument les campagnes, et récréent la vue par la vivacité, l'éclat et la diversité de leurs couleurs : rien n'égale la délicatesse et l'abondance des fruits de cette île. De l'huile d'une certaine noix, les habitans font de la bougie aussi belle que la nôtre : ils ont des herbes vénimeuses dont le poison est extrémement subtil ; ils y trempent leurs flèches, dont les blessures donnent la mort. L'opium est de toutes les plantes de cette île celle dont on fait ici le plus de cas; elle croît ordinairement dans des lieux pier-

reux et sauvages, qui ne sont connus que des insulaires : on tire de ses rameaux une liqueur qui s'épaissit dans l'espace de quelques jours ; aussitôt qu'elle a acquis une certaine consistance, on la coupe en morceaux pour en faire de petites boules qui s'achètent au poids de l'or : on les fait dissoudre dans l'eau, et on en arrose le tabac à fumer ; cette teinture lui donne un goût que les habitans trouvent exquis ; son effet le plus certain est de les enivrer, et le sommeil que leur procure cette ivresse a tant de charmes pour eux qu'ils le préfèrent à d'autres plaisirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'usage de cet opium n'est pas sans danger : il devient si nécessaire à ceux qui y sont habitués, que, s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans la langueur, et mourir d'épuisement et d'abattement : il est encore plus dangereux d'en prendre avec excès ; car la léthargie qu'il procure conduit à la mort. Toutes les qualités propres à la guerre distinguent les habitans de l'île de Célèbes ; aussi passent-ils pour les meilleurs soldats de l'Asie méridionale. On distingue ici trois ordres

de noblesse : les *dacus*, les *carré* et les *lolo*. Les dacus remplissent les premières charges de la cour : les carré sont aussi nombreux dans cette île, que les marquis dans certains pays de l'Europe, et les barons en Allemagne : l'ordre des lolo répond à celui des simples gentilshommes. Célèbes ou Macassar, touche, pour ainsi dire, aux îles Molucques. Un fort court trajet nous rendit à Ternate d'où nous eûmes occasion de parcourir un assez grand nombre de ces îles. Les principales de celles qui peuvent être comprises sous le titre général de Molucques sont Tidor, Motir, Machian, Gilolo, Amboine, Céram, Banda, Sologo et Ternate ; cette dernière est une des plus renommées, quoiqu'elle ne soit pas la plus étendue. Nous vîmes, au centre de l'île, une haute montagne dont le sommet offre la vue d'un gouffre qui paroît aussi profond que la montagne même : il en sort beaucoup de feu mêlé d'une fumée claire, qui s'élève en forme de pyramide. Ce volcan est sur-tout terrible dans le tems des équinoxes, parce que les vents qui soufflent alors embrasent les matières combustibles, et redoublent la viva-

cité des flammes. Ses éruptions sont accompagnées de tremblemens de terre et d'un bruit terrible : le soufre qui en sort, mêlé avec la terre et les pierres rouges, est lancé avec l'impétuosité d'un boulet de canon, et se répand en torrens jusqu'à Gammalama, capitale de l'île : cette ville est située sur le bord de la mer, et ne contient qu'une grande rue bâtie à l'indienne, c'est-à-dire, que la plupart des édifices sont de cannes et de roseaux. Nous y vîmes les ruines d'un ancien château que les Espagnols y avoient construit. Le roi de Ternate, ainsi que tous les souverains des Molucques, sont très-dépendans des Hollandois qui font tout le commerce de ces îles. Il est vrai que ces rois sont multipliés à l'infini, et qu'aucun d'eux n'est en état de secouer le joug européen qui les accable.

On parle aux Molucques différentes langues, ce qui fait juger que les habitans sont un mêlange de divers peuples; que les Chinois, les Javanois, les Malais et les Arabes ont fréquenté ces îles, et que les originaires du pays ont obéi successivement à plusieurs puissances étrangères dont ils ont

pris et conservent encore les usages : ce qu'il y a de certain, c'est que les Arabes y ont introduit le mahométisme, comme dans la plupart des autres villes de l'Asie. L'île de Ternate, et les autres îles des Molucques, ne produisent ni riz, ni bled, ni aucune espèce de grains propres à faire du pain; mais au défaut de ces alimens, la nature y a fait naître le sagu, espèce de palmier sauvage; sa moëlle pilée rend une farine très-blanche dont on fait des gateaux : tout ce qui se vend ici, ou s'achète, se paie avec du sagu. L'arbre qui le produit s'élève de quinze ou vingt pieds : son fruit est rond, et semblable à celui du cyprès. En coupant les branches tendres de la plante, on en fait sortir une liqueur délicieuse qu'on appelle *tuale;* elle a la blancheur du lait, et sert de breuvage aux habitans. Le nipa, le bambou et le cocotier leur fournissent d'autres boissons agréables. Ces îles sont encore rénommées par l'abondance des clous de girofle et des noix de muscade, dont les Hollandois font un commerce prodigieux. L'arbre de girofle ressemble au laurier; mais il a la tête plus épaisse, et les feuilles moins larges : le goût du

clou se trouve dans les feuilles et jusques dans le bois : ses fleurs sont blanches, et s'assemblent principalement vers la cîme : chacune d'elles produit un clou qui d'abord est vert, ensuite jaune, puis rouge, et enfin, d'un brun foncé ; il pend par une petite queue à une grappe qui contient ordinairement une grande quantité de clous. On les recueille vers le mois de novembre : on ne plante point le girofle ; les clous qui vieillissent sur l'arbre, et qui tombent ensuite, contribuent assez à le reproduire : il ne donne pas de fruit avant l'âge de huit ans : on prétend que sa durée est d'un siècle. Il est rare qu'il rapporte deux années de suite avec la même abondance ; il n'a une fertilité remarquable que de trois en trois ans : il ne croît en aucun lieu du monde qu'aux Molucques : ce sont les Chinois qui les premiers ont connu le prix de cet arbre ; attirés par l'odeur de son fruit, ils en chargèrent leurs navires, et en portèrent dans les golfes de Perse et d'Arabie, d'où il s'est ensuite répandu dans l'Europe. Les Indiens le font confire dans le sucre, le sel, ou le vinaigre : il est d'une nature si chaude, que si l'on met un sac de

clous sur un bassin d'eau, elle diminue considérablement, sans que la qualité du girofle en soit sensiblement altérée : s'il se trouve un vase rempli d'eau dans l'endroit que le marchand a pris pour le nétoyer, le vase se videra en peu de tems par la chaleur extraordinaire que les clous répandent autour d'eux. On remarque qu'il ne croît, ni herbe, ni verdure autour de l'arbre qui produit le girofle, parce qu'il attire par sa chaleur tous les sucs nourriciers qui environnent ses racines.

La ville d'Amboine, où nous allâmes passer deux jours entiers, peut bien avoir deux milles de circuit, en y comprenant les petites habitations qui l'environnent : ses rues sont belles et régulières ; ses habitans sont un mélange de Chrétiens, de Mahométans et d'Idolâtres : son territoire est l'endroit des Molucques le plus fertile en girofles. Nous observâmes dans l'île de Sologo, qui relève du roi de Ternate, une coutume particulière à ce pays : on y punit les larcins ordinaires par l'amputation de l'oreille, et les vols considérables par la perte de quatre doigts. La coutume des nobles est d'em-

baumer leurs morts, et de les garder un an dans une caisse, sous le toit de leurs maisons; ils les enterrent ensuite avec beaucoup de pompe : leur deuil consiste à se raser la tête, et à se passer dans les bras, dans les jambes et autour du corps, des cercles de canne, qu'on est obligé de garder jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. Quoique ce pays relève du roi de Ternate, on y compte cependant une infinité de petits villages qui ont chacun leurs princes; ils ne sont distingués de leurs sujets que par un plus grand nombre de boucles d'oreilles, et un voile d'écorce d'arbre; car ces peuples vont ordinairement presque nus. Pour couvrir ou déguiser un peu cette nudité, comme aussi pour l'embellir, ils se peignent sur le corps différentes figures de feuillages et de fleurs, qui semblent imiter le ramage de certaines étoffes. Nous n'avons rien trouvé de bien remarquable dans l'île de Machian, ni dans celle de Gilolo. Il n'en est pas de même de l'île de Banda, et de quelques autres qui l'environnent. Ce sont les seuls endroits du monde où se trouvoit originairement la muscade : il faudroit s'étonner de ce que cinq ou six petites îles

en produisissent une assez grande quantité pour en fournir à tout l'univers, s'il n'étoit certain qu'excepté une montagne qui jette du feu dans l'île de Guanape, il n'y a pas un arpent de terre qui n'en soit tout couvert. Cet arbre vient également dans les plaines et dans les montagnes, et croît par-tout avec une prodigieuse abondance : ses branches sont chargées en tout tems de fleurs et de fruits. Le muscadier a la forme du pêcher; mais ses feuilles sont un peu plus courtes et plus rondes : son écorce est unie et d'un gris obscur; ses feuilles, vertes et lissées comme celles du poirier, poussent deux à deux sur une même tige; elles répandent une odeur agréable, lorsqu'on les presse avec le doigt. Le fruit, dans sa primeur est d'un beau vert, ainsi que toute la plante; mais en mûrissant, il devient bleu, avec quelques nuances d'incarnat, de brun et de jaune : il est couvert d'un brou aussi épais que celui des noix communes d'Europe, et qui s'ouvre naturellement dans sa maturité : il montre alors une petite écorce rougeâtre d'une substance moëlleuse, appelée *macis*, ou fleur de muscade; elle sert

d'enveloppe à une coque très-dure, qui renferme le fruit ou la noix. Ce fruit est neuf mois à se former ; quand on l'a cueilli, on en détache la première écorce, on en sépare le macis qu'on fait sécher au soleil, on étend les noix sur des claies, sans les séparer de leurs coques, on les laisse sécher pendant six semaines à un feu modéré, dans des fours destinés à cet usage ; ensuite on brise la coque, on en tire la noix, on la lave dans de l'eau de chaux, et on la met aussi dans des fours pendant plusieurs semaines. Les habitans de l'île font cuire avec du sucre, ou du sel, la muscade, et en composent une nourriture excellente : ils tirent de son fruit une huile délicieuse qui fortifie les nerfs, provoque le sommeil, arrête les fluxions et guérit les maux d'estomac. Le macis a à peu près les mêmes vertus ; mais il est sur-tout très-agréable dans les sauces et dans les ragoûts. De la poudre de muscade, ou de macis, mêlée avec de l'huile rosat, on fait un onguent souverain contre les indigestions. Les grandes chaleurs des îles Molucques, qui sont placées immédiatement sous la ligne, donnent à la

végétation animale une plus grande force que par-tout ailleurs ; aussi l'on y voit des serpens de trente pieds de long et gros à proportion.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Des îles Philippines, des îles Marianes, de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande.

Les îles Philippines, découvertes par Magellan, furent ainsi nommées en l'honneur de Philippe second, lorsque les Espagnols en firent la conquête. Une des plus considérables de ces îles, et la première qu'on trouve en venant des Molucques, est celle de Mindanao. Nous abordâmes à sa capitale qui lui a donné son nom, ou qui en a reçu le sien; cette ville n'est qu'à deux lieues de la mer, sur une rivière dont nous gagnâmes l'embouchure. Les Espagnols ne sont pas souverains de cette île; elle est gouvernée par un prince mahométan qui n'ose les attaquer ouvertement, parce que leur puissance à Manille s'étend sur la plupart des autres îles.

Pendant notre séjour à Mindanao, nous fîmes plusieurs courses aux environs pour connoître les mœurs, les loix, les usages et les productions du pays. On y fait avec les étrangers peu de commerce en denrées ou en marchandises; mais les habitans ont une autre manière de trafiquer qui n'est pas souvent moins lucrative. Quand un vaisseau arrive sur ces côtes, ils demandent si quelqu'un a besoin d'un camarade ou d'une pagali? ils entendent par l'un un ami familier, par l'autre une intime amie. Soit qu'on refuse, ou qu'on accepte cette politesse, on est obligé de la payer par un présent: si on se rend à leur invitation, la nouvelle connoissance se cultive par la même voie. Chaque fois que l'étranger descend à terre, il est bien reçu chez son camarade et chez sa maîtresse; il y mange, il y couche pour son argent. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de faire le rôle de pagali. La plupart des habitans de Mindanao sont charpentiers: c'est en effet le métier le plus important dans un pays où la nourriture ne consiste que dans un peu de riz et de racines, l'habillement dans un morceau de toile, les lits dans une

mauvaise natte, les maisons dans quelques morceaux de bois, des joncs et des branches de palmiers; où la terre leur sert de siège, les feuilles d'arbres de plats, les cannes de vases, et les cocos de tasses ou de gobelets. Quatre peuples principaux occupent toute l'île, et deux religions différentes partagent leur créance et leur culte : le mahométisme règne sur les côtes, et l'idolâtrie dans l'intérieur des terres : les Mahométans de ce pays ne reconnoissent guère de leur secte que la défense de manger du porc, la circoncision, et la liberté d'entretenir plusieurs femmes. Les autres insulaires, distribués en quatre nations, sont les Mindanaos, les Caragos, les Lataos et les Subanos. Parmi les différentes armes dont tous ces peuples font usage, ils ont, comme ceux de Bornéo, une sarbacane avec laquelle, par la seule force du souffle, ils lancent de petites flèches empoisonnées qui causent sur-le-champ la mort. L'île de Mindanao a près de trois cents lieues de tour; sa figure représente un triangle irrégulier : on pêche de fort grosses perles sur les côtes; on tire de l'or des rivières et des mines, et les forêts

offrent une grande quantité d'animaux. De Mindanao nous allâmes droit à Manille, sans être obligés de relâcher dans aucune des îles voisines.

Manille est la plus étendue des Philippines : sa largeur est inégale, et sa longueur est de plus de cent vingt lieues. Les Espagnols la divisent en dix ou douze provinces, qui, dans leurs usages, ou leurs productions naturelles, ont presque toutes quelque chose qui les distingue. Nous arrivâmes sans accident à la capitale, quoique les tempêtes soient ici très-fréquentes ; elle est située au fond d'un large golfe que la rivière de Bahi forme par son embouchure, et qui a plus de trente lieues de circuit. Les Espagnols la conquirent vers la fin du seizième siècle ; ils en firent la métropole de leurs possessions dans ces contrées, et lui laissèrent son ancien nom de Manille : elle n'a guère qu'une petite lieue de tour ; mais ses fauxbourgs sont vastes et ses fortifications en bon état. Il n'y a, en général, aucun édifice qui mérite une attention particulière. L'église cathédrale est gouvernée par un archevêque et trois suffragans qui sont les évêques de Zébu, de

Camarines et de Cagayan. On n'a pas manqué d'établir ici une cour du saint-office, mais moins rigoureuse qu'à Goa, où cependant, ainsi que nous l'avons déja observé, elle s'est très-radoucie. Les habitans de Manille sont nés de tant de nations et d'unions différentes, qu'il a fallu inventer une foule de noms bisarres pour les distinguer. On appelle créole celui qui est né d'un Espagnol et d'une Américaine, ou d'un Américain et d'une femme espagnole; le métif vient d'un Espagnol et d'une Indienne; le castice, d'un Métif et d'une Métive; le quarteron, d'un Noir et d'une Espagnole; le mulâtre, d'une femme noire et d'un Blanc; le grifo, d'une Noire et d'un Mulâtre; le Sambo, d'une Mulâtre et d'un Indien; et le Cabra, d'une Indienne et d'un Sambo. Les Espagnols n'ont rien changé au vêtement de leur pays; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois, dans la crainte des grandes pluies. Parmi les différens fauxbourgs de Manille, il y en a un qui n'est habité que par des marchands et des artisans chinois, appelés *sangleys*, entre les mains desquels est tout le bien des Espagnols: ceux-ci leur

abandonnent le soin de le faire valoir, et dédaignent toute espèce de négoce. La situation de Manille est des plus avantageuses pour le commence de la Chine, du Japon, de Bornéo et des Molucques : le concours des étrangers y est si grand, sur-tout à l'arrivée des flottes chinoises, qu'on en compte communément douze à treize mille, dont la plupart sont logés sous des tentes : l'argent du Pérou et de la Nouvelle-Espagne y abonde du côté de l'Occident ; l'Orient y envoie les diamans de Golconde, la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle et la muscade des Molucques, les perles et les tapis de Perse, les étoffes de soie de Bengale, l'ivoire de Camboje, et le musc de Boutan. Un tel lieu, dans les mains d'une nation plus active, deviendroit le plus riche entrepôt de l'univers. Le principal commerce de Manille est avec le Mexique ; elle y envoie tous les ans des épiceries et des toiles de l'Inde, des soieries et des porcelaines de la Chine : le retour est en merceries, en bijoux d'Europe, en vins d'Espagne, et surtout en lingots d'or et d'argent, sur lesquels le bénéfice est de quatre pour un. L'île de

Manille, ainsi que les autres Philippines, est fort sujette aux tremblemens de terre: il y en eut un si violent dans cette capitale, en 1645, que le tiers de la ville fut renversé; trois mille personnes restèrent ensevelies sous les ruines des maisons : on a vu des montagnes de l'île entièrement applaties par de pareilles secousses Les volcans, dont ce pays est rempli, et qui vomissent continuellement des tourbillons de flammes et de fumée, rendent ces accidens très-fréquens. Cette île, comme nous l'avons déja observé, se divise en plusieurs provinces, gouvernées par le même régime que la capitale. Voici ce que nous avons trouvé de plus remarquable dans celles que nous avons visitées. Celle des Camarines offre un volcan qu'on apperçoit de fort loin, en venant de la Nouvelle-Espagne. La province de Bahi tire son nom d'un grand lac qui a trente lieues de circuit : la pêche y est toujours abondante, quoique dangereuse par le grand nombre de crocodiles qui font également la guerre aux hommes et aux animaux : il y a aussi une infinité de ces poissons qui se nomment *épées;* et ces deux espèces de monstres se battent entre eux avec

une extrême furie. Le dernier, trouvant son ennemi couvert d'écailles qui parent les coups de sa pointe, plonge, le frappe au ventre, et le tue pour l'ordinaire : l'arme naturelle qui lui a fait donner le nom qu'il porte, a jusqu'à quatre pieds de longueur, avec une bordure de dents aussi pointues que des clous ; et, réunissant ainsi les avantages d'une scie et d'une épée, elle coupe et déchire du même coup.

Après avoir parcouru les principales divisions des Philippines, nous nous décidâmes à voir d'autres îles de ces contrées à mesure que l'occasion s'en présenteroit. Nous trouvâmes à Manille un petit bâtiment où nous nous embarquâmes au nombre de dix personnes ; nous prîmes notre route par Mindoro, d'où, allant au sud-est, nous découvrîmes l'île de Paragua, dont une partie est aux Espagnols, et dont l'autre appartient au roi de Bornéo. De l'île de Paragua, nous fîmes route vers le nord-ouest ; les Calamianes se présentèrent bientôt à nous : les îles de Cuyo font partie du même gouvernement. Panay est une des plus peuplées des Philippines. L'agilité des Sauvages qui habitent ces mon-

tagnes est si grande qu'ils prennent à la course les sangliers et les cerfs. L'île des Nègres est voisine de celle de Zébu, où Magellan et les officiers espagnols furent massacrés par les Indiens. Cet habile navigateur ayant fait la découverte des Philippines, l'île de Zébu fut la première qui le reçut. Le roi du pays, qui n'avoit d'autre vue que de l'engager à prendre sa défense contre quelques petits princes ses voisins, lui fit toute sorte de caresses, et poussa la complaisance, ou plutôt la perfidie, jusqu'à embrasser le christianisme; mais lorsqu'il eut vaincu ses ennemis, et qu'il n'eut plus besoin du secours des Espagnols, il forma la résolution de faire périr des hôtes que leur puissance rendoit redoutables : il invita à un grand festin Magellan et plusieurs officiers de sa flotte, et les fit égorger à la fin du repas. En quittant l'île de Zébu, nous rencontrâmes celle de Bohol : de-là, remontant vers le nord, nous abordâmes aux îles de Leith et de Samar, qui produisent la plante fameuse que les Espagnols appellent le fruit ou la fève de Saint-Ignace : on en tire un puissant antidote contre plusieurs poisons, et un remède admi-

rable contre plusieurs maladies. De l'île de Samar, où ce fruit croît en abondance, nous passâmes dans celles de Masbate, de Ticao, de Marinduque, et après avoir fait le tour de Manille, nous vînmes débarquer au port de Cavite. En parcourant ces contrées nous avons observé qu'il y a trois sortes de peuples; les montagnards, originaires de ces îles; les colonies indiennes qui y sont arrivées en divers tems (qu'on y appelle *Bissaies*, excepté celles qui habitent Luçon), et les Espagnols qui en ont fait la conquête. Les montagnards sont des peuples sauvages; ils n'ont aucun commerce avec les Espagnols : la couleur de leur visage est celle des Ethiopiens, et plusieurs ont les cheveux aussi crépus que les Nègres. Dans toutes les îles où ils dominent, les Espagnols ne sont maîtres que des côtes; encore ne les possèdent-ils pas toutes. Dans l'île de Manille même, ces Sauvages occupent tout l'intérieur : l'épaisseur seule des bois seroit capable de les défendre contre une armée. Ces îles sont encore habitées par d'autres nations dont l'origine est plus moderne : on croit que les unes y sont venues de Malaca, les autres de

Sumatra, de Bornéo, de Macassar, et des autres îles de l'Océan indien; mais ce qui nous a le plus frappé durant nos courses dans les Philippines, c'est la fertilité du pays et la multitude de ses productions en plantes et en animaux de toute espèce. L'herbe y croît dans toutes les saisons : les arbres, chargés perpétuellement de feuilles rapportent régulièrement des fruits deux fois l'année. Les campagnes sont remplies d'une si grande quantité de buffles sauvages qu'un bon chasseur en peut tuer vingt à coups de lance dans sa journée. Le nombre des singes est incroyable. Deux autres animaux fort communs aux Philippines, sont la civette et le taguan qui ont beaucoup de ressemblance avec le chat : la civette porte sous sa queue, dans une petite bourse, un parfum assez recherché : le taguan a des ailes, comme la chauve-souris, mais elles sont couvertes de poil; elle s'en sert pour voler ou sauter d'arbre en arbre. Parmi les différens oiseaux des Philippines, nous devons faire mention du tavon, tant à cause de ses qualités particulières, que parce qu'on n'en voit que dans ce pays : cet oiseau, que nous avons observé

avec la plus grande attention, est de la grosseur d'une poule; il a le cou et les pieds longs, et le plumage noir : il dépose ses œufs dans des plaines sablonneuses; ils sont gros comme des œufs d'oie, et ne contiennent presque point de blanc quand ils sont cuits, mais beaucoup de jaune : ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après que les petits sont éclos, on y trouve le jaune en entier, aussi frais qu'auparavant, et auquel le bec du poussin est attaché, sans aucun blanc. On fait rôtir les petits, quoique sans plumes, et ils sont aussi bons que les pigeons : nous avons vu souvent servir, dans le même plat, la chair du poussin et le jaune de l'œuf. La femelle rassemble ses œufs jusqu'au nombre de quarante ou de cinquante dans une petite fosse au bord de la mer et les couvre de sable dont la chaleur les fait éclore. Lorsque les petits sont assez forts pour ouvrir la coque et secouer le sable pour en sortir, la mère va se percher sur les arbres voisins, et fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force : les petits, excités par ce son, et seulement d'eux-mêmes, font leurs efforts pour rompre les obstacles

et vont la joindre. Il n'y a presqu'aucun poisson qui ne se rencontre dans ces mers: le plus remarquable est le drouyon, que les Espagnols appellent le *poisson-femme*; il a les parties naturelles et les mammelles d'une femme, et l'on ne connoît point de mâle de son espèce. Quant aux fruits, quoique ceux d'Europe ne croissent point aux Philippines, elles n'en sont pas moins fertiles en toute sorte d'arbres, de fleurs, de fruits, parmi lesquels il en est beaucoup que nous avons jugé être particuliers à ces îles: il n'y a point de pays au monde qui en produise tant d'espèces, ni où il y ait une plus grande quantité d'herbes médicinales. Les Philippines comptent parmi leurs richesses l'ambre, les perles, le bésoard, les mines d'or, l'écaille, l'indigo, différentes sortes de gommes et d'aromates, la casse, le gingembre, le cacao, les cannes à sucre, la cire et le tabac.

Nous attendions depuis quelque tems avec impatience une occasion de nous embarquer pour les îles Marianes, que nous voulions voir avant d'entreprendre le voyage dans le royaume de Siam. Enfin, nous trouvâmes

un navire qui devoit faire voile vers ces îles, et nous nous y embarquâmes. Une heureuse navigation nous fit aborder à Guahan, la plus grande et la plus méridionale de ces îles qui sont éloignées d'environ quatre cents lieues des Philippines.

Les îles Marianes forment toutes ensemble une chaîne qui s'étend du midi au nord sur une ligne droite, et occupe environ cent cinquante lieues de mer. Magellan les découvrit le premier, en 1521. On les appela *Iles des Larrons*, parce que les Espagnols, y mettant pied à terre dans leurs fréquens voyages de Manille au Mexique, et de la Nouvelle-Espagne aux Philippines, les habitans leur voloient tout ce qu'ils pouvoient attraper, et s'enfuyoient ensuite dans les bois : on les nomma *Iles des voiles*, à cause de la multitude des bâtimens qui venoient à voiles déployées au-devant des navires de l'Europe : elles ont gardé ce nom jusqu'à la régence de Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV roi d'Espagne, et mère de Charles, aussi roi d'Espagne. Cette couronne avoit pris possession de ces îles quarante-quatre ans après leur découverte ; mais com-

me ce gouvernement étoit occupé des Philippines à cause de leurs richesses, les îles Marianes furent, en quelque façon, oubliées. Enfin, la reine régente y envoya des troupes et des missionnaires; elles prirent alors le nom de leur souveraine.

Tous les bâtimens sont construits de terre à Guahan, parce que le pays ne fournit point de pierres. Les maisons ne sont que des cabanes, comme à peu près chez tous les Indiens, couvertes de feuilles et de bois de palmier; elles sont, en général, composées de quatre pièces séparées par des cloisons de feuilles entrelacées : chaque pièce a son usage particulier; on couche dans la première, on mange dans la seconde, celle qui suit sert à garder les fruits et les autres provisions, la quatrième est pour le travail. Les Espagnols tirent peu de profit de la possession de ces îles; mais c'est un entrepôt commode pour les navires qui vont de la Nouvelle-Espagne à Manille : après un voyage de plusieurs mois dans la mer du Sud, sans découvrir aucune terre, ils y trouvent de quoi se rafraîchir. L'île de Guahan, qui a quarante lieues de tour, est agréable et

fertile : ses ports sont commodes. Celui d'Agadna est le meilleur de tous, et la ville qui y est située est la capitale de l'île. Les anciens habitans y vivoient dans une parfaite liberté, et dans une profonde sécurité : séparés de toutes les nations par les vastes mers qui les environnent ; ils se regardoient comme les seuls habitans du monde, et ne croyoient pas qu'il existât une autre terre que la leur. On ignore de quel pays ils tirent leur origine, et dans quel tems ils ont commencé à peupler ces îles : leur langue a beaucoup de rapport avec celle que l'on parle dans certaines parties des Philippines ; peut-être en sont-ils une colonie. D'un autre côté, leurs inclinations qui ressemblent beaucoup assez à celles des Japonois, et les idées de leurs noblesse, qui n'est pas moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ce pays, dont ils ne sont pas absolument bien éloignés : ils admettoient une autre vie où ils supposoient des plaisirs et des peines. Leur paradis étoit un jardin délicieux, rempli de cocotiers, de cannes à sucre, et d'autres fruits d'une qualité exquise. La manière dont ces peuples témoignent

gnent leur douleur aux cérémonies funèbres ne peut guère s'exprimer. Rien n'est plus triste que leurs enterremens; ils sont accompagnés de chants plaintifs, de sanglots, de cris perçans: ils se privent pendant plusieurs jours de toute nourriture; cette abstinence se termine par un repas lugubre qui se fait autour du tombeau: on le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages, etc. Si le mort est un chef de peuple, ou une femme de distinction, l'expression de douleur n'a plus de bornes. Le deuil est une véritable fureur; on arrache les arbres, on brûle les édifices, on brise les bateaux, on déchire les voiles, et leurs lambeaux s'attachent au devant des maisons. Nous avons remarqué que les habitans des îles Mariannes ont presque tous la taille haute, le corps gros et réplet, et tant de force dans les membres qu'ils enlèvent des fardeaux qui pèsent plus de cinq cents livres; ils sont si habiles nageurs, et si excellens plongeurs qu'ils attrapent les poissons et les dévancent même. Les Européens qui dans leurs prisons fastueuses appelées villes, énervent toutes leurs forces physiques, ne concevront jamais à

quel point l'homme peut, par sa vigueur naturelle, son agilité à la course, ses dispositions à la nage, être, au physique comme au moral, digne du titre qu'il prend de roi des animaux. La pêche étant une des grandes occupations des Marianois, ils s'y exercent dès leur enfance. Leurs canots sont adroitement construits, et d'une telle légéreté qu'ils peuvent faire douze milles par heure : ils sont composés de deux troncs d'arbres cousus et joints ensemble avec de la canne des Indes; leur longueur est de quinze à dix-huit pieds, et leur largeur de trois à quatre : comme ils pourroient chavirer facilement, on y joint de solides pièces de bois qui les tiennent en équilibre. Dans le milieu est un plancher qui s'avance des deux côtés sur l'eau, et qui est la place des passagers. Ces bâtimens sont ordinairement conduits par trois hommes, dont l'un est sans cesse occupé à vider l'eau qui entre également par les bords et par les fentes : les deux autres se tiennent aux deux extrémités pour gouverner le bateau. La voile est de nattes; elle occupe toute la longueur du canot : pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne font que

la changer, sans retourner le bâtiment; alors la proue devient la poupe. C'est dans ces frêles machines qu'ils font quelquefois un trajet de quatre cents lieues pour se rendre aux Philippines. Quoique ces peuples n'aient aucune connoissance des sciences ni des beaux arts, ils ne laissent pas d'avoir leurs histoires, et même des poésies dont ils se font honneur. Il est vrai que ces histoires ne sont qu'un tissu de fables, et que leurs poésies sont très-médiocres; mais leur langue est abondante, énergique et ne manque pas de douceur. Un de ses agrémens est de transposer les mots, et quelquefois les syllabes, d'où il résulte des équivoques et des allusions qu'ils aiment fort. Cette nation regarde tous les autres peuples dont on lui parle avec mépris et avec pitié; elle est sur-tout fort entêtée du préjugé de la noblesse qui est ici distinguée en trois états : les nobles, l'état mitoyen et le peuple : les premiers sont d'une fierté, nous avons failli dire d'une insolence, dont il n'y a pas d'exemple, même en Europe où l'on est cependant aussi ridicule sur ce point qu'il semble possible de l'être. Les nobles, à qui les Ma-

rianois donnent le titre de *chamorris*, se traitent entre eux avec des égards infinis; ils ne se rencontrent jamais sans se faire des complimens dans les termes les plus respectueux : *Permettez*, disent-ils, *que je vous baisse les pieds*. Il seroit difficile de trouver un peuple plus inconstant dans ses goûts, plus passionné pour le plaisir; il est d'ailleurs naturellement gai, railleur et bouffon.

Il y a, parmi les Marianes, une île entièrement déserte, quoique très-fertile; c'est l'île de Tinian que les Espagnols, à cause de la beauté de ses paysages, ont appelé Buena-Vista; elle est dans le voisinage de celle de Guahan : on y trouve d'excellens pâturages, et nous y mangeâmes des fruits d'un goût exquis. Nous y vîmes des milliers de bœufs paître ensemble dans les vastes prairies qui sont sur le rivage de la mer. Une maladie épidémique en fit déserter les habitans qui se réfugièrent à Guahan. Les autres îles Marianes sont toutes fort peuplées : on compte plus de quarante mille habitans dans la seule île de Saypan, autant dans celle de Guahan, etc. Quoique ces îles soient situées sous la zone torride, les chaleurs n'y sont point ex-

cessives ; le climat y est tempéré, l'air pur et le ciel serein. Les productions naturelles de ces îles sont à peu près les mêmes qu'aux Philippines ; mais un fruit merveilleux, et qui est particulier aux Marianes, est une espèce de pomme grosse comme la tête, appelée le *fruit à pain*, parce qu'il tient lieu de pain aux insulaires et qu'il est très-nourrissant : l'arbre qui le produit a la tête large et touffue, et les feuilles noirâtres. Le fruit est rond et revêtu d'une forte écorce hérissée de pointes : sa chair est aussi blanche et aussi tendre que la mie du meilleur pain : on la mange bouillie ou cuite au four, et dans cet état elle se conserve cinq à six mois ; mais lorsqu'elle est fraiche, elle ne peut être gardée plus de vingt-quatre heures sans se sécher et acquérir un mauvais goût. Nous pensons que cet arbre réussiroit en Europe.

N'y ayant plus rien d'intéressant à voir aux Marianes, nous nous embarquâmes sur un vaisseau dont la destination étoit pour le royaume de Siam, un des pays qui devoit le plus nous intéresser sous différens rapports dans notre voyage aux Indes orientales ; mais à peine eûmes-nous navigué trois jours

qu'un coup de vent terrible nous porta sur la côte de la Nouvelle-Guinée : la tempête que nous essuyâmes fut un des plus grands dangers que nous eussions encore couru. La Nouvelle-Guinée, où enfin nous arrivâmes, est une grande contrée de l'Océan oriental des Molucques : elle fut découverte, il y a plus de deux cents ans, par les Espagols qui lui donnèrent ce nom, soit parce qu'ils la crurent diamétralement opposée à la Guinée d'Afrique, soit parce que ses habitans ont le tein noir et les cheveux crépus, comme les Caffres de la Guinée. On a douté long-tems si la Nouvelle-Guinée étoit une île, ou si elle est attachée au continent des terres Australes. Il est constant que c'est une île; nous n'en avons pas fait le tour nous-mêmes, mais nous nous en sommes rendus certains par les différens renseignemens, tous uniformes sur cet objet, que nous avons pris sur les lieux : elle est entre le deuxième et le neuvième degré de latitude méridionale, et entre le cent quarante-sixième et le cent soixante-cinquième degré de longitude; elle va en se rétrécissant vers le nord-ouest, et en s'élargissant vers le sud-

est, par les cent cinquante degrés. Nous y apperçûmes une montagne nommée Sneeuw-Berg, c'est-à-dire, Montagne de Neige. On dit que ce pays fut découvert, en 1507, par Alvar de Palavédra; mais il ne fit qu'y passer.

Nous mouillâmes à trois lieues du rivage, dans une baie voisine d'une petite île. Etant descendus avec quelques autres personnes de l'équipage, nous trouvâmes diverses sortes de fruits et des poules d'une espèce particulière; leur grosseur étoit celle des plus gros coqs; elle avoit la tête panachée de longues plumes, le bec d'un pigeon, les jambes et les pieds d'une poule ordinaire, le plumage d'un bleu céleste, avec une tache blanche au milieu des aîles, accompagnée de quelques autres taches rouges. Nous trouvâmes sur la même côte une grande abondance de poisson, de fort bonne eau; cette terre est couverte de grands arbres et d'un aspect agréable. Quantité de plantations et des champs défrichés ne nous laissèrent aucun doute que le pays ne fut habité. En marchant toujours vers le nord, nous apperçûmes un assez grand nombre de petites îles: nous ne visitâmes que Sabuda,

longue d'environ trois lieues, sur une lieue de large : les habitans, attirés par les petits présens que nous leur fîmes, nous apportèrent quantité de racines et de fruits ; la plupart étoient nus, et paroissoient fort pauvres : les femmes avoient une chemise de toile de coton avec des bracelets ornés de grains bleus et jaunes. Les hommes sont armés d'arcs, de flèches, de sabres et de lances garnies d'un os pointu ; ils vont, dans de grandes chaloupes, commercer sur le continent, où ils achètent des esclaves qu'ils transportent dans les îles voisines, et ils tirent en échange des toiles de coton. En continuant notre route, nous découvrîmes encore d'autres îles, entre autres, celle des Pétoncles, ainsi nommée à cause des coquillages de cette espèce que l'on y trouve : nous en remarquâmes un dont la coquille vide pesoit deux cent cinquante livres. Nous apperçûmes aussi l'île du roi Guillaume ; elle est couverte de grands arbres dont la plupart nous étoient inconnus : ils sont d'un très-beau vert ; leur tige est haute et droite, et de la même grosseur dans toute la longueur du tronc.

Les vents étant devenus favorables, nous abordâmes enfin au continent, avec tout l'équipage que nous avions rejoint. En arrivant au rivage, nous aperçûmes un grand nombre de pirogues qui s'avancèrent si près de notre vaisseau, que nous pouvions connoître nos signes respectifs et distinguer le son de nos voix, quoique nous ne comprissions rien au langage les uns des autres. Les Indiens sembloient nous exhorter à descendre, mais n'osant nous fier à eux, nous nous contentâmes de leur montrer de loin des colliers de verre, et d'autres bagatelles semblables, pour les engager à s'approcher de nous : ils témoignèrent d'abord assez d'indifférence pour ces objets ; mais ils montrèrent quelque joie lorsque nous leur jettâmes un couteau et une bouteille liés sur un morceau de planche. Ils se frappoient souvent le front de la main droite ; de l'autre ils tenoient sur leur tête un gros bâton noir : cérémonie fort nouvelle pour nous, que nous interprétâmes néanmoins comme un signe d'amitié, et que nous imitâmes. Si nous avancions sur le rivage, ils sembloient nous applaudir ; lorsqu'ils nous voyoient prêts à

nous écarter, ils fronçoient le sourcil; mais ils continuoient de nous suivre et nous montroient toujours la terre du doigt. Nous ignorons quel étoit leur dessein ; mais nous eûmes à peine viré de bord, qu'ils firent tomber sur nous une grêle de pierres lancées avec des frondes : un seul coup de canon jeta l'épouvante parmi ces barbares, et mit fin à leurs hostilités. Le jour suivant nous passâmes devant plusieurs îles, et nous nous arrêtâmes à celle de Garet-Dénis. Nous y vîmes de belles plantations, et quelques cabanes dispersées : les habitans se peignent le visage, et passent dans leurs narines une cheville de bois de la grosseur du doigt, et longue de quatre pouces, dont les deux bouts touchent à l'os des joues. Trois de ces insulaires vinrent à nous dans une pirogue. Nous leur donnâmes un couteau, un miroir et un collier de verre, qu'ils prirent avidement. Nous leur mîmes devant les yeux des citrouilles et des écailles de cocos, en les invitant par des signes à nous apporter des fruits semblables. Ils se hâtèrent d'offrir trois cocos qu'ils avoient dans leur barque. On leur fit voir ensuite de la poudre d'or qui

ne parut pas leur être inconnue, et ils montrèrent du doigt le rivage, donnant à entendre qu'on en trouvoit de semblable dans leur île. En nous rapprochant du continent, nous vîmes, dans le fond d'une baie assez profonde, quantité de cocotiers et de maisons, ou plutôt de huttes ou cabanes. Six chaloupes, chargées d'environ quarante hommes, vinrent observer notre vaisseau. Nous leur fîmes signe de retourner à terre; mais leur curiosité n'en devenant que plus vive, ils feignirent de ne pas nous entendre : un coup de canon nous délivra encore de ces importuns; et les gens de l'équipage s'occupèrent le lendemain, sans obstacle, à faire du bois et de l'eau dont nous avions besoin. Quelques habitans, que le hasard fit passer par ce lieu, donnèrent d'abord des marques de crainte; mais nous les rassurâmes par des signes d'amitié qui les engagèrent à nous suivre jusqu'au rivage. Les hommes portoient des plumes de diverses couleurs autour de la tête, et une lance à la main : les femmes n'avoient pour couvrir leur nudité, que de petites branches vertes passées par-devant et par-derrière, dans un cordon qui leur servoit de

ceinture. Nous remarquâmes que parmi ces barbares (1), ce sont elles qui portent les fardeaux et se chargent des travaux pénibles: les hommes n'ont d'embarras que celui de leurs armes. Nos gens s'avancèrent jusqu'aux premières habitations. Nous nous décidâmes à les suivre. Nous n'y trouvâmes que quelques vieillards, et un Portugais aussi très-âgé, ce qui nous causa une surprise d'autant plus agréable qu'il nous apprit, non-seulement la cause de son séjour en ce pays, mais encore un grand nombre de particularités importantes sur cette région. Tout ce qu'il nous dit nous fut confirmé par plusieurs de ces vieillards qui entendoient très-bien tout ce qu'il disoit. Ce Portugais avoit été jeté par la tempête sur ce rivage : son vaisseau fit naufrage, et il fut le seul de tous ses compagnons de voyage qui échappa à la mort: les habitans lui prodiguèrent les soins de l'hospitalité. Il s'accoutuma si bien parmi eux qu'il ne voulut profiter d'aucune des

(1) Nous entendons toujours par ce mot des peuples *incivilisés*, et non féroces.

occasions qui se présentèrent depuis de retourner en Europe : il y avoit vingt-sept ans qu'il étoit dans ce pays. Ce fut par lui que nous sûmes que la Nouvelle-Guinée est une île ; qu'il y a des princes qui relèvent pour la plupart du roi de Ternate ; que dans chaque district il y a un chef ; qu'entre plusieurs richesses, le pays produit beaucoup d'or, que ses habitans sont des hommes laborieux, intelligens dans l'agriculture, mais farouches et méfians, quoique très-hospitaliers ; qu'ils font un grand trafic d'esclaves, et que la pêche est leur principale occupation. Ce peuple est fort noir, et a les cheveux crépus. Après avoir fait une assez ample provision de ce qui pouvoit convenir à notre subsistance, nous abandonnâmes les côtes de la Nouvelle-Guinée, et, tirant vers le nord, nous abordâmes aux îles des Palaos, ou Nouvelles-Philippines.

Voici ce que nous pûmes tirer de quelques insulaires qui vinrent nous porter des rafraîchissemens : ils nous apprirent que trois de leurs îles étoient inhabitées, que les autres étoient au nombre de vingt-neuf, dont la plus considérable s'appelle Lamurrec, et que c'est-

là que le roi du pays tient sa cour. Ces Indiens se peignent le corps de diverses figures : leur habit consiste en un morceau de toile de la longueur d'une aune, dont ils se font une espèce de capuchon qui leur couvre la tête et une partie des épaules. Nous continuâmes notre route, en suivant toujours, plutôt qu'en maîtrisant les vents dont la direction changeoit souvent, et qui devenoient fréquemment impétueux. Nous fûmes obligés de relâcher aux îles de Grafton, de Monmouth et de Bachi, situées entre celles de Formose et les Philippines. Les habitans sont très-obligeans et très-prévenans envers les étrangers. Nous y renouvellâmes nos provisions; et, après avoir fait un court séjour dans ces îles où nous ne trouvâmes rien qui fut digne d'être particulièrement recueilli, les mœurs et les usages y étant à peu près les mêmes que dans les autres îles que nous venions de voir, nous nous hasardâmes de nouveau sur ces mers orageuses, et nous essayâmes d'avancer vers le sud, pour nous rapprocher du royaume de Siam suivant notre premier dessein, et conformément aussi à la destination du navire. Heureusement

nos provisions étoient abondantes ; car la navigation fut longue. Ayant presque toujours les vents contraires, nous fûmes emportés sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, pays situé dans les terres Australes, au midi des Molucques, en-deçà et en-delà du tropique du Capricorne.

Voici ce que nous observâmes sur ce pays pendant le tems que nous fûmes obligés d'y stationner. Cette terre s'étend depuis le dixième degré de latitude méridionale jusqu'au trente-quatrième. Ce pays, dont la côte a été nommée par Cook la Nouvelle-Galles méridionale, est beaucoup plus grand qu'aucune autre contrée du monde connu : la côte, réduite en ligne droite, n'a pas moins de vingt-sept degrés, ou près de deux mille milles ; de sorte que sa surface en carré doit être plus grande que celle de toute l'Europe. Ce pays n'est encore connu que sur les côtes : Cook n'avança pas plus que nous dans l'intérieur des terres. Nous remarquâmes qu'au plus fort même de la saison sèche, il y a une grande quantité de ruisseaux : au sud des trente-trois et trente-quatrième degrés, la terre est, en général, basse et unie. La

côte du côté du nord, à vingt-trois degrés sud, est remplie de bonnes baies où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Nous n'y trouvâmes que deux espèces d'arbres qu'on puisse appeler bois de charpente, le gommier d'où distille la résine, et une autre sorte d'arbres qui ressemblent assez à nos pins. Les plantes et les simples s'y trouvent dans une prodigieuse quantité, ainsi que plusieurs espèces d'herbes potagères. A l'égard des quadrupèdes, nous y avons vu des chiens, un animal appelé *kanguroo*, un autre ressemblant au *phalanger* de Buffon, et une quatrième espèce peu différente du putois. Plusieurs personnes de l'équipage de Cook ont dit y avoir vu des loups : il ne s'en est point offert à nous. Nous avons remarqué des chauve-souris dont une espèce étoit aussi grosse qu'une perdrix. Les oiseaux de mer et les oiseaux de rivière que nous avons apperçus sont les mouettes, les cormorans, les boubies, les corlieux, les canards, les pélicans qui sont ici d'une grandeur énorme, etc. Les oiseaux de terre sont des corneilles, des perroquets, des catacouas et d'autres du même genre, et d'une beauté admirable,

admirable, des pigeons, des tourterelles, des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons et des aigles. Parmi les reptiles il y a des serpens de différentes espèces, des scorpions, des millepieds et des lésards. Les insectes nous ont paru être en petit nombre; les mosquites et les fourmis sont les principaux. La mer dans ces pays fournit aux habitans plus d'alimens que la terre: rarement y fîmes-nous jeter le filet, sans prendre de cent cinquante à deux cents livres de poisson; excepté le mulet, et quelques-uns des coquillages, les autres ne sont pas connus en Europe. Les bancs de sable et les récifs sont couverts d'une incroyable quantité de tortues vertes et d'huitres de toutes les espèces, même d'huitres perlières: il s'y trouve aussi des pétoncles d'une grosseur énorme, des écrevisses de mer, des cancres et des caimans dans les rivières et les lacs salés. Le nombre des habitans de la Nouvelle-Hollande paroît être très-petit en proportion de son étendue: à peine voit-on quelques cases éparses dans une enceinte immense. Les hommes sont d'une taille moyenne, et, en général, bien faits; ils sont sveltes, doués

d'une vigueur, d'une activité et d'une agilité remarquables : leur visage n'est pas sans expression; ils ont la voix extrêmement douce et même efféminée : leurs traits sont bien loin d'être désagréables, et tels que Dampierre les décrit; ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres grosses : leurs dents sont blanches et égales : leurs cheveux sont naturellement noirs, et ils les portent fort courts: leur barbe est de la même couleur, mais ils ne la laissent pas croître beaucoup. Les deux sexes vont entièrement nus : ce sont les seuls peuples qui nous aient présenté cette absence de toute idée de pudeur. Leur principale parure consiste dans un os qu'ils passent à travers le cartilage qui sépare les deux narines : cet os est de la grosseur d'un doigt; et, comme il a cinq à six pouces de long, il croise entièrement le visage, et bouche les narines au point qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour respirer; aussi nasillent-ils tellement lorsqu'ils veulent parler qu'ils se font à peine entendre les uns aux autres : ils sont d'une malpropreté étonnante, et leur peau est si couverte de boue et de crasse qu'il est très-dif-

ficile d'en connoître la couleur, que nous avons cependant assez bien observée pour pouvoir assurer qu'elle est noire, comme celle des Nègres de la Guinée; ils la peignent de blanc et de rouge. Ne se nourrissant que de poisson et de fruits, et ignorant l'art de cultiver la terre, ils vivent errans, forment des petites sociétés de vingt ou trente, et construisent de petites cases en forme de four. Leurs armes sont des javelines et des lances. Les Hollandois découvrirent ce pays en 1644; mais ils n'y firent point d'établissement. Malgré la stérilité apparente de ces climats, nous ne doutâmes pas qu'en avançant dans les terres, on ne trouvât des contrées fertiles, et que la nature n'y offrit autant de richesses; en fruits, en épiceries, en drogues précieuses, peut-être même en mines d'or, qu'elle produit dans d'autres régions près de l'équateur, et sous les mêmes parallèles de latitude.

Enfin, le vent devint plus favorable, et nous quittâmes cette contrée pour tirer vers le sud; nous n'éprouvâmes plus aucun danger capable de troubler notre navigation, si ce n'est une trombe d'eau qui nous causa plus de

peur que de mal. Les trombes sont des élévations d'eau qui se font sur la surface de la mer, et montent insensiblement jusqu'aux nues. On voit d'abord l'eau bouillonner, et s'exhausser d'environ un pied ou un pied et demi au-dessus de sa superficie : il paroît ensuite au-dessus de ce bouillonnement une vapeur épaisse, du milieu de laquelle s'élève une espèce de colonne, qui monte en diminuant de grosseur, et va s'unir à un nuage qui semble l'attendre ou venir au-devant de lui pour s'y joindre ; elle se plie à mesure que le vent chasse la nue à laquelle elle s'est attachée ; et, malgré cette impulsion, non-seulement elle ne s'en sépare pas, mais il semble qu'elle s'allonge pour le suivre ; elle grossit ou se rétrécit, lorsque le nuage se baisse ou s'élève. Cette colonne, ainsi jointe au nuage, est un canal par lequel l'eau de la mer est transportée dans la nue, et qui, en se formant, excite un certain bruit sourd, semblable à celui d'un torrent qui roule ses eaux dans un vallon. Les canaux des trombes ne se rendent visibles que lorsqu'ils sont remplis d'eau ; car dès qu'ils se vident, ils disparoissent. Le nuage crève quand il est

plein, et l'eau retombe avec un bruit épouvantable : c'est alors que la trombe est dangereuse ; s'il arrive qu'elle se décharge sur un vaisseau, elle le submerge immanquablement : aussi tâche-t-on de s'éloigner, autant qu'il est possible; mais faute de vent, il arrive quelquefois qu'on n'en a pas le pouvoir. Ordinairement il y a calme pendant que la trombe travaille, si ce n'est précisément à l'endroit où elle se forme : dans ce cas on s'efforce de la rompre à coups de canon; et au lieu de boulet, on se sert d'une barre de fer qui coupe en deux la colonne, fait créver la trombe, et vient à bout de la dissiper. Nous ne fûmes pas obligés d'avoir recours à cet expédient : en moins de six minutes, nous eûmes la satisfaction de voir la colonne se rétrécir, se détacher de la superficie de la mer, et disparoître entièrement. Le nuage créva à quelque distance, et ne produisit d'autre effet qu'une grande agitation dans l'air, qui se fit vivement sentir autour du vaisseau.

Peu de jours après cet événement, nous arrivâmes, par un vent des plus favorables, à la vue de l'embouchure de la rivière de

Siam ; et le lendemain nous allâmes mouiller à trois lieues de la barre : on appelle ainsi un banc de vase qui reste presque toujours à découvert. Rien n'est plus agréable que le rivage de ce fleuve appelé Ménan, que nous remontâmes ensuite jusqu'à la ville de Siam. Il forme, en serpentant, un grand nombre d'îles, et se divise en une infinité de branches : il est orné des deux côtés de grands arbres toujours verts ; au-delà sont de vastes campagnes couvertes de riz. Comme ces terres sont extrêmement basses, elles sont inondées pendant la moitié de l'année. Cette rivière a ses débordemens réglés comme le Nil : les effets en sont si heureux que le riz croît à mesure que les eaux s'élèvent, de manière que les épis ne sont jamais submergés ; ce qui n'arrive pas en Egypte, où les inondations trop fortes font périr les moissons.

CHAPITRE XIV.

Des royaumes de Siam et de Boutan.

SIAM, royaume d'Asie dans les Indes orientale, est situé dans la presqu'île au-delà du Gange. Ce royaume est appelé par ceux du pays *Muhan-Thai*, c'est-à-dire, la terre de Thai. Les Malais et les Péguans l'appellent *Tziam*, d'où vient le nom de Siam que nous lui donnons. Il s'étend depuis environ le septième degré de latitude septentrionale jusqu'au dix-neuvième : vers le milieu, où la ville capitale est située, il est à quarante degrés dix-huit minutes de latitude septentrionale, et à cent dix-huit degrés vingt minutes de longitude. Il est borné à l'orient par les royaumes de Tonguin, de Cochinchine et de Camboje ; au midi par la mer, et par le pays de Malacca, dont le roi de Siam possède Ligor, Tanassérie et quelques autres petites pro-

vinces ; à l'ouest par le royaume de Pégu ; et au nord par celui de Laos. Sa longueur, qui se prend du septentrion au midi, est à peu près de cent lieues, dans les endroits où elle n'est point coupée par les états voisins : sa largeur est d'environ cent lieues dans sa plus grande étendue, et de vingt lieues environ dans sa plus petite. A considérer sa grandeur, il n'est guère peuplé, excepté le long de la rivière. La quantité de peaux de daims et de Buffles que les marchands en tirent tous les ans, prouve qu'il contient de grandes forêts et de vastes déserts. Il faut encore observer qu'on ne tue ces animaux que dans le voisinage, parce que les tigres et les marais ne permettent pas aux chasseurs de pénétrer bien avant dans les bois. Ce royaume renferme douze grandes provinces dont chacune est gouvernée par un *oja* ou prince, en qualité de lieutenant du roi.

Nous allons décrire ce qu'il y a de plus remarquable dans celles que nous avons visitée pendant deux mois de séjour que nous avons fait à Siam, ville capitale de ce royaume : il est cependant à propos de faire connoître, avant d'en commencer la descrip-

tion, l'histoire, ou du moins les principales révolutions de ce royaume, le plus célèbre de toutes les Indes. Les Siamois en font remonter l'origine à plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ. A l'exemple de presque tous les autres peuples, ils placent au rang des dieux leur premier législateur. On conçoit que cet homme a dû faire des choses extraordinaires. Premièrement il abdiqua la couronne pour se faire hermite; cela du moins a eu des imitateurs : mais ce qui est sans exemple, c'est son exessive charité. N'ayant rien à donner à un pauvre qui lui demandoit l'aumône, il s'arracha un œil et le lui mit dans la main : en voilà plus qu'il n'en faut pour être déifié, même chez une nation éclairée. Ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur l'origine de cette monarchie, c'est qu'elle a commencé lors de la première excursion des Arabes dans les Indes : il est vraisemblable qu'elle doit sa naissance à leur irruption; ce n'est du moins que depuis cette époque que l'on trouve une suite chronologique des princes qui ont gouverné cet empire : un d'eux bâtit, dans le quatorzième siècle, la ville de Juthia, qui en est la ca-

pitale, et que les Portugais ont appelée Siam, du nom du royaume. Il est peu d'états qui aient essuyé, en si peu de tems, plus de révolutions que celui-ci. La première, qui arriva vers le milieu du seizième siècle, fut l'ouvrage d'une reine galante. Dans l'absence du roi son époux, un officier de sa maison la rendit enceinte. Pour empêcher que son infidélité n'éclatât, elle forma et exécuta le projet d'empoisonner son mari : elle avoit un fils âgé de neuf ans, trop jeune pour prendre en main les rênes de l'empire. Malgré les précautions qu'elle prit pour cacher son accouchement, son crime devint public; et dans la crainte que son fils ne vengeât un jour la mort de son père, dont on découvrit aussi qu'elle étoit coupable, elle le fit égorger, et mit sur le trône l'objet de ses criminelles amours. Mais ses sujets, lassés de tant de crimes, la massacrèrent dans un festin, avec son favori, et mirent sur le trône vacant un autre prince du sang royal. A peine le nouveau monarque commençoit à régner, qu'un prince voisin résolut d'envahir ses états, ou de les rendre ses tributaires : il prit pour prétexte de cette guerre

le refus que lui fit le roi de Siam de lui envoyer l'éléphant blanc qu'il avoit en sa possession. L'ennemi se mit en campagne, se rendit maître de la capitale, et le roi de Siam, craignant de tomber vif entre les mains du vainqueur, se donna la mort dans son palais. Il laissa des successeurs, parmi lesquels il y en eût un qui fut condamné par ses propres sujets à perdre la vie : c'étoit, à la vérité, un prince vicieux, et qui avoit contre lui un ministre assez puissant pour le supplanter. Cette révolution coïncide précisément avec le tems où les Anglois, ou plutôt Cromwel, conduisoient Charles Ier. sur un échaffaud.

Nous voici arrivés à la célèbre ambassade d'un roi de Siam vers Louis XIV. Le père du monarque qui fit aux François l'accueil le plus favorable ne régna que par une usurpation qu'on doit mettre au rang des révovolutions de Siam. Il épousa, malgré elle, la sœur de l'héritier de la couronne, et se fit reconnoître pour roi. Son fils Chaou-Naraie ne monta lui-même sur le trône que par une autre révolution : il tua de sa propre main le frère de son père, qui s'étoit

emparé de la puissance souveraine, et signala les commencemens de son règne par une action de vigueur. Un jour qu'il alloit au temple, il apprit que les talapoins, qui sont les prêtres du pays, avoient projeté de le massacrer : en effet, la pagode en étoit remplie, et ils avoient tous des armes cachées sous leurs robes. Le prince, qui en fut instruit, ordonna qu'on investit le temple; et ayant des preuves certaines que ces scélérats avoient conspiré contre ses jours, il les fit tous égorger par ses soldats. Les liaisons de ce monarque avec Louis XIV, et l'établissement des François à Siam, sont des circonstances qui nous intéressent. Les premières furent l'ouvrage d'un aventurier qui, de mousse de vaisseau, étoit devenu premier ministre : il se nommoit Constance ou Constantin-Phaulkon. Il étoit Grec, et natif de Céphalonie. A douze ans il avoit quitté son pays et s'étoit embarqué sur un navire qui l'avoit conduit en Angleterre : désespérant d'y faire fortune, il passa aux Indes, et devint par degrés capitaine de vaisseau. Il alla à la Chine et au Japon, où il trafiqua pour le compte des marchands; mais ayant fait naufrage sur les cô-

tes de Siam, il entra au service du sur-intendant des finances : il montra tant d'intelligence pour les affaires, qu'il gagna la confiance du ministre et les bonnes grâces du souverain. Après la mort de son protecteur, Phaulkon le plaça dans toutes ses charges ; et bientôt après on le fit grand-maître de la maison du roi. L'extrême pouvoir dont il étoit revêtu et la mauvaise santé du souverain, qui n'avoit point d'enfans mâles, pouvoient flatter ses espérances ; il fut du moins accusé d'avoir aspiré au trône, et l'on attribua à cette ambition ses liaisons avec la France. Il engagea son maître à rechercher l'amitié de Louis XIV, et lui fit entendre que cette alliance lui seroit utile, soit pour faire fleurir le commerce dans ses états, soit pour y amener les arts et policer ses sujets. En conséquence de ses conseils, le roi de Siam envoya en France deux mandarins, sous la conduite d'un prêtre des missions étrangères, établi dans son royaume depuis quelques années : d'un autre côté, les commerçans et les missionnaires, se trompant vraisemblablement eux-mêmes, trompoient la cour de Versailles par des

promesses et des espérances aussi brillantes qu'imaginaires. Louis XIV envoya à Siam le chevalier de Chaumont en qualité d'ambassadeur : le roi de Siam reçut cet envoyé avec les plus grandes marques de distinction. Il faut voir dans les mémoires de l'abbé de Choisy les détails de cette réception. Des préférences si marquées pour une nation étrangère excitèrent la jalousie : on s'en prit au ministre qu'on soupçonna avoir des vues secrètes pour se l'attacher ainsi. On fit passer au roi de Siam différens avis qui portoient que le Grec Constance, lié avec les François, conspiroit, d'intelligence avec eux, contre l'état. Le monarque n'y prêta aucune attention, et continua à donner sa confiance à son ministre. Un seul Siamois partageoit cette faveur ; il se nommoit Pitracha : sa mère avoit été la nourrice du roi, et sa sœur la maîtresse de ce prince. Il mit dans ses intérêts les grands, les prêtres et le peuple, et forma une ligue puissante contre le ministre. Craignant que ses desseins ne fussent découverts, il en pressa habilement l'exécution. Il rassembla tous ses amis, fit environner le palais d'hommes armés : le grand-

pontife de la cour étoit à leur tête, porté sur les épaules de six esclaves. Phaulkon, averti de ces mouvemens, arriva en diligence; mais à peine fut-il entré dans le palais, que Pitracha l'arrêta et le fit conduire en prison, où il périt, quelques jours après, sous le fer du bourreau. Pitracha, qui commençoit à agir en souverain, prit le titre d'administrateur du royaume. Chaou-Naraie ne fit plus que traîner une vie languissante; il mourut au mois de juillet 1688. Pitracha, qui s'étoit défait de tous les princes du sang, après dix jours d'un deuil hypocrite, se rendit à la grande pagode avec les ornemens de la royauté, et se fit ensuite couronner dans la capitale. Telle fut la fin de ces troubles que les Siamois appellent encore aujourd'hui la *tracasserie des François*. Cette ambassade nous a du moins valu les relations de ce royaume par le père Tachard, l'abbé de Choisy, de Lisle, Gervaise, Chaumont et la Loubère. Mais, outre que ces relations se contredisent, elles n'ont pas le mérite, ni l'exactitude que nous avons reconnu dans celle de Kœmpfer, qui d'ailleurs est postérieure.

Nous avons déja dit que nous avions mouillé à trois lieues de la barre. Après avoir quitté notre vaisseau, nous montâmes la rivière sur un ballon, espèce de bateau fort commun à Siam; on en voit de grands qui sont couverts comme des maisons : ils servent de logement à des familles entières, et, se joignant plusieurs ensemble, ils forment en plusieurs endroits comme des villages flottans. Bankok fut la première ville que nous rencontrâmes en remontant le Ménan. Cette place est importante par sa situation; elle défend le passage du fleuve : c'est la clef du royaume du côté de son embouchure : son territoire est un jardin continuel, planté d'arbres fruitiers qui font la principale richesse de ce canton. La nuit qui nous surprit nous donna le spectacle d'une multitude innombrable de mouches luisantes, dont tous les arbres qui bordent la rivière sont couverts : on les prendroit pour autant de lustres chargés d'une infinité de lumières, que la réflexion de l'eau multiplie étonnamment. Au point du jour nous découvrîmes un grand nombre de singes et de sapajoux qui grimpoient sur les arbres; mais

mais ce qui nous fit sur-tout beaucoup de plaisir, ce furent les aigrettes, espèce d'oiseau de la figure du héron, et dont le plumage est aussi blanc que la neige : le mélange de ce blanc avec le vert des feuilles fait un effet admirable. Nous ne faisions pas une lieue sur cette rivière sans rencontrer quelque pagode accompagnée d'un monastère de talapoins : ces religieux vivent en communauté ; leurs maisons sont autant de séminaires où les enfans de qualité reçoivent l'éducation : ils y entrent à sept ou huit ans, et y prennent l'habit de l'ordre, qui consiste en deux pièces de toile de coton, dont l'une les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et de l'autre ils se font une écharpe qu'ils passent en bandoulière : on leur rase la tête et les sourcils comme à leurs maîtres qui s'en font un devoir essentiel. Après la lecture et l'écriture, l'arithmétique est une des premières sciences qu'on apprend à ces jeunes élèves. Leurs principes d'arithmétique sont les mêmes que parmi nous ; ils ont dix chiffres primordiaux, et leur zéro, figuré comme le nôtre, prend la même valeur dans le même arrangement. Leur philosophie se réduit

à la morale. Depuis Bankok jusqu'à Siam, la rivière est bordée d'une infinité de villages, dont les maisons, composées de Bambou, sont élevées sur de hauts piliers pour les garantir de l'inondation. Lorsque nous fûmes arrivés à Siam, la situation et les édifices de la capitale furent les premiers objets de notre attention et de notre curiosité.

Siam est une des plus grandes villes des Indes, si l'on ne considère que l'enceinte de ses murs; mais à peine la sixième partie de cet espace est-elle habitée; le reste est désert, et ne contient que des pagodes ou temples. Le terrain sur lequel elle est bâtie est coupé par une infinité de canaux ou de bras du Ménan, qui la partagent en plusieurs îles : elle est fermée par une muraille de brique, dans laquelle on a ouvert des arcades qui donnent passage à la rivière et favorisent l'entrée et la sortie des barques; elles se dispersent dans toutes les rues, et la commodité qu'elles donnent pour le transport des marchandises qui passent tout de suite de la mer dans les magasins, jointe aux autres avantages du royaume, y attirent des

négocians de toutes les parties du monde. Le long de chaque canal on a fait des quais qui forment des rues bien alignées, mais si pleines de boue qu'elles sont à peine praticables : on voit dans le tems du débordement une ville, une forêt et une mer tout ensemble. Quoique les places publiques soient inondées, on ne laisse pas d'y tenir marché : le peuple s'y assemble sur des canots. Dans une ville située, comme Vénise, au milieu des eaux, il a été nécessaire de bâtir un grand nombre de ponts : il y en a quelques-uns de brique; la plupart sont faits de planches, ou de roseaux entrelacés, et si peu assurés que nous n'y passions qu'en tremblant. Les maisons sont basses et construites de bois, du moins celles des naturels du pays que cette sorte d'édifices laissent exposés à toute l'incommodité d'une chaleur excessive : des claies de bambou forment le contour de ces habitations légères. Dans les quartiers sujets à l'inondation, on les élève sur des piliers ; l'escalier pend en dehors, comme les échelles de nos moulins : une corbeille remplie de terre, et soutenue sur trois bâtons, sert de foyer. Quelques heures suffisent pour cons-

truire ou renverser ces édifices fragiles ; une ville comme Siam peut être bâtie en fort peu de jours. Les grands officiers de la cour ont des maisons de menuiserie qu'on prendroit pour de grandes armoires, où logent le mari, la femme et les enfans : les domestiques et les esclaves ont des petits endroits séparés, mais renfermés dans la même enceinte, et qui composent autant de ménages. Ici chaque peuple a son canton ou quartier séparé par les canaux de la rivière : par-là on évite les querelles qu'excite souvent le mélange des nations : chacune a son chef qui répond d'elle, et son protecteur nommé par le roi. Le palais du roi, environné d'une double muraille de brique, a une demi-lieue de circuit ; il est divisé en plusieurs cours, et rempli d'une multitude d'édifices dont les uns sont bâtis de pierres et les autres de bois ; ils sont bas, n'ayant qu'un étage, avec des escaliers étroits, de petites portes, et point de plein pied. Il est vrai que cette inégalité est, dans l'opinion des habitans, ce qui donne de la dignité aux maisons. Le logement du roi doit être plus élevé que le reste du palais ; et plus une pièce est voisine de l'appartement du monarque,

plus elle s'élève au-dessus de celle qui la suit : cette même inégalité se trouve dans les toits. On remarque aussi la même gradation dans les pagodes ; cette succession de toits inégaux fait la distinction des degrés de grandeur et de vénération : le dôme le plus élevé est celui sous lequel est placée l'idole.

Le plan du palais du monarque a la forme d'une croix, du centre de laquelle s'élève une haute pyramide à plusieurs étages qui surmonte tout l'édifice. Le sérail est contigu à l'appartement du roi. Nous ne dirons rien de l'intérieur du palais : personne ne pénètre plus loin que la salle d'audience. Cette salle n'a rien qui mérite une description ; et, en général, il n'y a point de petite maison de financier en France qui n'ait plus d'éclat et de magnificence que les palais du roi de Siam. Les richesses du pays se manifestent principalement dans les pagodes par les quantités d'ouvrages d'or dont elles sont ornées, par leur grandeur prodigieuse, par leur structure, et par un amas incroyable de pierreries. La forme de ces édifices est assez semblable à celle de nos églises : l'entrée en est grande avec des portes do-

rées; le dedans est peint, et le jour y entre par des fenêtres étroites et longues, prises dans l'épaisseur du mur. Il y a un chœur avec des sièges de côté et d'autre pour les talapoins qui viennent y chanter à certaines heures destinées à la prière. Le toit des pagodes est revêtu de tuiles vernissées, et quelquefois de plaques d'étain doré; elles sont d'un jaune si vif et si éclatant que, quand le soleil donne dessus, il semble que la couverture soit toute d'or. On les faisoit venir autrefois de la Chine; mais on a trouvé le secret d'en fabriquer à Siam; on n'en fait guère que pour le roi. Un des temples les plus célèbres de cette ville, est celui qui se voit à quelque distance du palais du roi; il est surmonté de cinq dômes, dont celui du milieu, plus grand que tous les autres, est environné de quarante quatre pyramides ou obélisques; elles sont placées avec symétrie sur trois rangs: dans l'enceinte qui enferme ces bâtimens on voit, d'un côté, le long des galeries, plus de quatre cents statues disposées dans un bel ordre; l'autre face est à jour et regarde le temple. Il y a de ces pagodes qui contiennent plus de qua-

tre mille idôles couvertes de lames d'or. Les yeux et l'imagination sont ravis par l'éclat des murailles, des lambris, des piliers et d'une infinité de figures dorées; il y en a de vraiment colossales et d'une taille tout à fait gigantesque : toutes sont assises les jambes croisées à la siamoise; leur matière est un mélange de chaux, de résine et de poix, qu'on enduit d'abord d'un vernis noir, et que l'on dore ensuite.

Le roi n'entre dans sa capitale que les jours de cérémonie; sa résidence ordinaire est à Louvo, maison de plaisance qui en est éloignée de sept lieues. Ce monarque, le plus puissant des princes de la presqu'île de l'Inde, jouit de toute la plénitude du pouvoir arbitraire; il permet bien aux grands du royaume de délibérer entre eux sur les affaires de l'état et de lui en dire leur avis; mais il se réserve le pouvoir de décider de tout, en approuvant ou en rejetant ce qu'ils ont fait. Ces seigneurs se nomment *mandarins*, qualité que le roi donne, sans considérer ni la naissance, ni le mérite. Le respect qu'il exige de ses peuples va jusqu'à l'adoration, et la posture où il faut être en

sa présence est une espèce de culte. Il prend les titres les plus fastueux. Dans le conseil même, qui dure quelquefois quatre heures, les ministres d'état et les mandarins se tiennent sans cesse prosternés devant lui : ils ne lui parlent qu'à genoux, la tête inclinée sur les mains. Quand il sort, tout le monde doit se renfermer chez soi. Le service intérieur du palais se fait par des pages, des eunuques et des jeunes filles. Le roi n'a qu'une femme à qui il donne le titre de reine : elle a ses officiers, ses femmes pour l'accompagner, ses eunuques, ses bateaux et ses éléphans. Ses officiers ne la voient jamais ; elle ne se montre qu'à ses femmes et à ses eunuques : elle gouverne sa maison en souveraine, ou plutôt en despote. Elle tient conseil de toutes les affaires avec ses femmes, et rend justice à ses sujets ; elle a même ses châtimens : quand on lui fait des plaintes contre quelque femme convaincue de médisance, ou de faux rapports, ou d'indiscrétion de paroles, elle la punit en lui faisant coudre la bouche ; c'est du moins ce qui est arrivé une fois, et c'étoit la femme de Chaou-Naraie qui ordonna ce châtiment

si sévère. Le nombre des maîtresses du roi n'est point limité ; sa grandeur consiste, au contraire, dans la multiplicité des sultanes, ainsi que dans la quantité des éléphans. On nourrit ici un grand nombre de ces animaux, on les mène à la rivière au son des instrumens, et l'on porte devant eux des parasols.

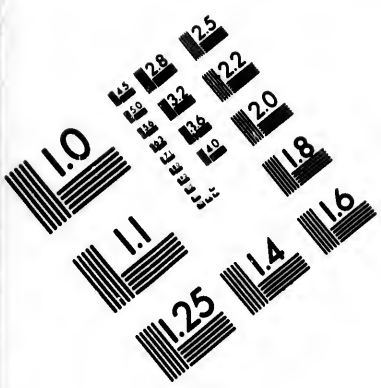
Les rois de Siam paroissent rarement en public, et quand ils se montrent, c'est toujours dans un appareil qui inspire la terreur : ils se font précéder par des éléphans chargés d'hommes armés, et par une multitude innombrable de gardes, de domestiques et d'esclaves armés de bâtons et de sarbacanes pour écarter le peuple. Le roi est assis sur une chaise d'or, portée par dix ou douze valets, et environnée de soldats, tandis que le peuple prosterné n'ose pas même l'envisager : d'autres fois il est monté sur un éléphant tout brillant d'or et de pierreries. A l'égard des promenades qui se font sur la rivière, le prince entre dans une chaloupe sous un dais de brocard ; il se fait accompagner de ses courtisans qui s'y trouvent quelquefois au nombre de mille ou douze

cents, chacun dans une barque gouvernée par vingt esclaves. On auroit peine à se former une idée de cette magnificence : qu'on se figure un grand fleuve sur lequel trente mille personnes se promènent en bateaux peints et dorés.

Les Siamois sont fort somptueux dans leurs funérailles ; ils emploient quelquefois une année entière à en faire les préparatifs. Pour empêcher la corruption, on lave le cadavre, on le serre avec des bandelettes, on lui injecte par les yeux et par la bouche de l'eau salée, du vif argent et d'autres drogues corrosives. Tous les morts sont portés hors de la ville, police presque générale dans l'Orient : l'usage est de les brûler sur des bûchers et de recueillir les cendres dans des urnes. Les sépultures sont environnées de tours carrées, faites de bois de cyprès, revêtues de cartes et de gros papier de différentes couleurs qui font un effet assez agréable.

Ce que les dehors de Siam nous ont offert de plus remarquable, c'est une pyramide bâtie dans une plaine à l'occasion d'une victoire remportée dans ce même lieu contre

un roi de Pégu, qui périt dans le combat avec toute son armée : l'élévation de cette pyramide est de trois cent soixante pieds, en y comprenant l'aiguille qui la termine et qui n'en a guère moins de quatre-vingt-dix. Tout ce que l'art a pu imaginer pour la solidité et la décoration de ce monument a été employé à sa construction. Nous allâmes le visiter un monastère de talapoins : nous y vîmes une statue de Sommono-Codom, leur patriarche; mais nous n'y remarquâmes rien de particulier : le clocher de l'église est une tour de bois qui contient une cloche sans battant, sur laquelle on frappe avec un marteau pour la sonner. La religion interdit aux Siamois, et sur-tout aux talapoins, la plupart des viandes, et réduit leur nourriture à celle du riz, des fruits, des légumes et du poisson. Cette frugalité est d'autant plus étonnante que le pays abonde en gibier, en volailles et en alimens de toute espèce : les poules ne valent ici que vingt sous la douzaine; un homme peut vivre avec deux liards par jour. Le beurre seul est rare, parce que les Siamois ne sont pas dans l'usage de traire leurs vaches; ils se servent plus communé-



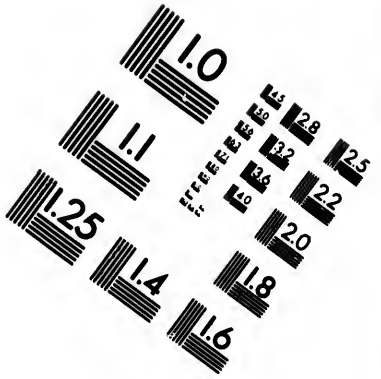
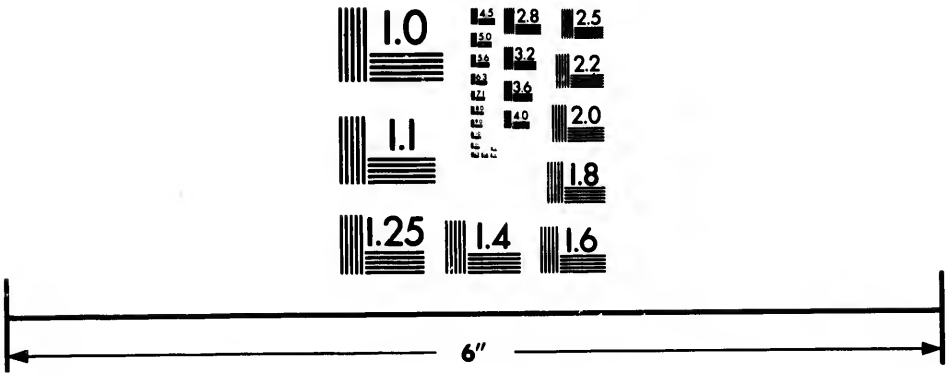
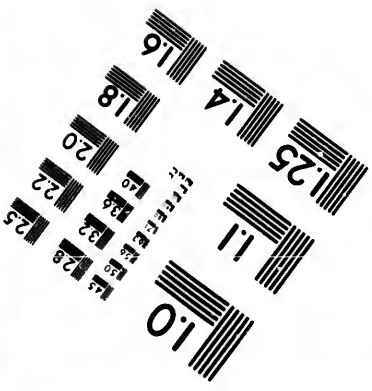
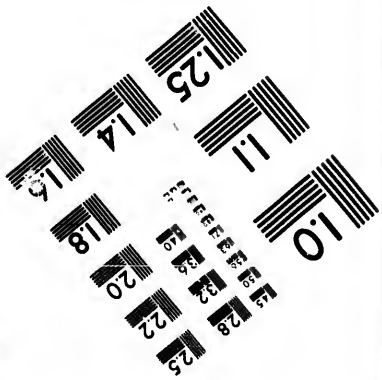


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

ment d'huile de coco ; elle est très-douce, et beaucoup meilleure que notre huile de Provence. Il n'y a aucune recherche ni aucune délicatesse dans leurs repas les plus somptueux ; tout s'y place pêle-mêle et sans aucun ordre : les convives sont assis sur des nattes à quelque distance les uns des autres et on les sert séparement : le mari est à une table, la femme à une autre, et les enfans sont servis chacun en particulier. L'heure du manger est le matin au sortir du lit : à midi on fait une légère collation, et le soir on soupe. L'eau est la boisson la plus ordinaire ; ils ont coutume de la parfumer : ils boivent aussi du thé à leurs repas. On ne trouve ici d'autre vin que celui que les étrangers y apportent : les Espagnols sont ceux qui en fournissent le plus ; mais les Siamois ont différentes espèces de liqueurs fortes, telles que l'arack, et celle qu'ils font avec du suc de palmier, comme les autres Indiens. C'est avec l'arack que les Anglois composent leur punch ; ils mêlent une chopine de cette liqueur avec une pinte de jus de limon, de la muscade, et du biscuit de mer grillé et pulvérisé.

On distingue deux sortes de talapoins qui sont, comme nous l'avons déja dit, les moines du pays : les uns vivent dans les bois, comme nos hermites ; les autres habitent les villes, les bourgs et les villages, comme nos religieux : on en compte plus de cinquante mille dans le royaume, qui est à peu près grand comme la France : ces derniers se divisent en quatre ordres qui forment une espèce d'hiérarchie ecclésiastique ; le premier est celui des *sancrats*, qui sont comme nos abbés réguliers ; on nomme *tchaovats* les prieurs, *picous* les simples religieux, et *nen* les novices. Si les talapoins ont ici de grands privilèges, ils sont tenus à des pratiques bien gênantes : c'est un très-grand mal de tuer un animal, de faire périr un arbre, de balancer les bras en marchant, de clignoter les yeux en parlant, de faire du bruit avec la machoire en mangeant, etc. ; ils doivent fuir les chants, les danses, les spectacles, n'avoir sur eux ni or, ni argent, etc. : lorsqu'ils sortent, ils ont à la main, pour se garantir du soleil, une espèce d'écran appelé *talapat*, d'où l'on prétend que leur est venu le nom de talapoins. Il y a aussi des talapoines

à Siam, mais beaucoup moins qu'il n'y a de religieuses dans nos pays catholiques. La religion des Siamois est un tissu de fables ridicules et absurdes : ce peuple n'a aucune idée raisonnable de la Divinité; il en fait un être composé d'esprit et de corps : il lui suppose, à la vérité, des vertus morales dans un degré éminent; mais il ne les a acquises qu'après avoir été métamorphosé plusieurs fois en bête. Les Siamois admettent aussi des saints et des bienheureux : ils ont des processions où l'on porte en pompe les effigies de Sommono-Codom et d'autres dieux.

On ne fait ici presqu'aucun usage des chevaux; les particuliers vont sur des buffles ou sur des bœufs : les éléphans sont la monture ordinaire du roi et des mandarins. Il y a aussi à Siam des voitures qu'on nomme palanquins, mais qui ressemblent plutôt à un hamack, ou à ce qu'on appelle à Gênes des filets, sorte de lit suspendu à une longue perche que deux hommes portent sur leurs épaules : on ne le permet qu'aux malades, aux vieillards et aux étrangers. L'usage des parasols n'est pas non plus accordé à tout le monde : on le souffre aux Eu

péens; mais il admet des distinctions parmi les Siamois, tant ce peuple paroît être en garde contre tout ce qui pourroit introduire la confusion des états. Non-seulement il y a des personnes auxquelles on interdit l'usage des parasols; mais dans la forme même de ces parasols il y a des différences à observer : ceux qui ne sont composés que d'une seule toile, sans pentes et sans ornemens, sont les moins honorables; ceux qui ont deux ou trois pentes plus basses l'une que l'autre, ne s'accordent qu'aux grands officiers et aux pancrats, ou supérieurs des abbayes : le roi seul a le droit de faire porter devant lui un parasol à plusieurs étages. Ces peuples sont si formalistes qu'il n'y a aucun particulier qui puisse asseoir son égal au-dessus de lui, à plus forte raison son inférieur. La manière de s'asseoir est de croiser les jambes : quand ils sont plusieurs en cercle, ils ne se tiennent jamais debout; chacun s'assied sur les talons, ou s'accroupit sur les coudes par respect les uns pour les autres. Le lieu le plus élevé est le plus honorable; et dans un terrain uni, la droite est la place de distinction. Quand les Siamois vont dans les rues,

ils marchent à la file, et jamais à côté les uns des autres, pour ne point donner la droite à quelqu'un qui n'est pas d'un rang à la mériter. Leurs maisons sont fort simples, ainsi que le sont, en général, celles de tous les Indiens : il en est de même de leurs meubles; ils se réduisent à quelques nattes d'osier ou de paille, qui leur servent de sièges, de sophas et de lits : on voit seulement chez quelques mandarins des cabinets de la Chine, des porcelaines, des tapis de Perse et des coussins. Ils se baignent trois fois le jour, se parfument le corps et les cheveux, mais sans poudre, mettent sur leurs lèvres une pommade de senteur, s'arrachent la barbe à mesure qu'elle croît, et peignent leurs ongles qu'ils ne se coupent jamais. Quoique placés sous la zone torride, ces Indiens sont moins noirs qu'olivâtres; ils ont le nez court et applatti, les joues creuses, la bouche large, et le visage assez communément défiguré par la petite vérole. Les hommes et les femmes du peuple sont presque vêtus de même; ils ont les pieds et les jambes nus, du moins rarement couverts : le vêtement des hommes est composé de deux pièces de toile

ou

ou d'étoffes légères, dont l'une les enveloppe jusqu'à la ceinture, et l'autre de la ceinture jusqu'à mi-jambe. L'habillement des femmes est un peu plus long; elles se couvrent le sein d'une écharpe; leurs cheveux, ployés en rond, s'attachent derrière la tête avec une aiguille d'or, d'argent ou de cuivre; elles chargent leurs oreilles, leurs narines, leurs bras, leurs mains, leurs doigts, de toute sorte d'ornemens : elles sont, en général, très-laides; mais leur taille, sans être avantageuse, est bien prise et dégagée. Les habits des grands et des mandarins ne diffèrent, dans leurs maisons, des vêtemens du bas peuple que par la finesse de la toile ou de l'étoffe; mais en public, ils sont couverts d'une pièce de soie rayée, ou de mousseline peinte de masulipatan. Quoique cet habillement ait six à sept aunes de long, ils savent si bien s'en envelopper qu'il ne descend qu'un peu au-dessous du genou. Les plus considérables ont un caleçon qui leur serre le haut de la jambe : ils portent aussi une veste dont les manches et le corps sont fort larges, et qui leur tombe jusqu'au bas du caleçon; quelques-uns ont des souliers, comme les

Indiens ; il y en a même qui se parent d'un chapeau fait en pyramide et orné d'un cordon d'or : quand les mandarins ne l'ont pas sur la tête, ils le font porter derrière eux au bout d'une canne. Il n'y a point à Siam de noblesse originaire ; elle ne consiste que dans la possession actuelle des charges : les *oyas* tiennent le premier rang parmi les personnes titrées ; ce sont nos anciens ducs de France ; cette qualité est annexée aux premières charges de la cour et aux grands gouvernemens : les *oc-pras* sont ce qu'étoient nos marquis ; les *oc-munes* ce qu'étoient nos simples gentilshommes : le ministre, qui a le département du commerce étranger, se nomme *pra-clam*, qui signifie maître de magasin, dont les François et les Portugais ont fait le nom de barcalon. On ne sauroit donner une idée assez forte de toute l'atrocité de la justice criminelle en ce pays, c'est-à-dire, des tourmens qu'on y fait subir aux condamnés. Si un meurtrier décolé a un complice, on pend au cou de celui-ci la tête du coupable ; elle y demeure exposée au soleil pendant trois jours, et la puanteur qu'elle exhale est un supplice horrible

la peine du talion est aussi fort en usage.

Les forces militaires du roi de Siam sont peu redoutables ; son infanterie est mal armée, sa cavalerie mal montée : ses plus grandes forces consistent dans la multitude de ses éléphans : il a assez de grosse artillerie ; mais elle lui est inutile, car ses troupes n'ont pas l'adresse de s'en servir. Ses armes navales ne sont pas en meilleur état que celles de terre ; elles consistent dans un certain nombre de frégates et de galères, mais dépourvues de bons matelots, de bons officiers de marine et de bons soldats. Les rois de Pégu et de Siam sont presque toujours en guerre ensemble, à peu près comme la France avec l'Angleterre. Si les armées se rencontrent, c'est presque une convention mutuelle de ne point tirer directement l'une sur l'autre, mais de viser toujours plus haut. On commence par quelques volées de canon qu'on décharge à coups perdus : on fait à peu près le même usage des flèches et de la mousquetterie ; et lorsque cette grêle de boulets, de traits et de balles retombe sur l'ennemi, celui des deux partis qui s'en apperçoit le premier, ne tarde pas à prendre la fuite. Il y a eu

cependant quelquefois, mais rarement, des combats très-opiniâtres et très-sanglans. Outre ses milices nationales, le roi de Siam entretient un corps de soldats étrangers, des Mogols, des Malais, des Tartares, des Chinois, des Laos, etc.

Le roi fait seul tout le commerce du dehors. Les marchandises dont le négoce est libre à tout le monde, sont le riz, le poisson, le sel, le sucre, la cire, l'huile, l'encens, la cannelle, la casse, le coco, etc.; mais on ne peut acheter que dans les magasins royaux l'ivoire, le plomb, le salpêtre, les peaux de bêtes, le soufre, la poudre à canon et les armes. Rien n'égale la bonne foi qui s'observe dans les marchés, qui se tiennent depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf heures : l'acheteur ne compte, ni ne mesure jamais la marchandise qu'on lui a livrée, ni le vendeur l'argent qu'il a reçu. Les Siamois n'ont point d'aune; c'est avec leur bras qu'ils mesurent l'étoffe : le coco sert à mesurer les grains et les liqueurs; et l'on n'emploie d'autre poids que des pièces de monnoie. Il y a fort peu d'espèces monnoyées à Siam; on y est, en général,

très-pauvre; par conséquent, il y a fort peu de luxe, et les arts y ont fait peu de progrès. Ils brodent assez bien; leurs orfèvres réussissent dans les ouvrages de filigrame : ils sont assez bons doreurs; mais les Siamois ne font ni étoffes de soie, ni tapisseries; ils n'entendent rien à la peinture, ni à la sculture, bâtissent mal, et n'ont aucune idée de l'architecture. Leurs poésies ressemblent à celles de nos poëtes antérieurs à Ronsard. Les vers consistent ici, comme parmi nous, dans le nombre des syllabes et dans la rime : ils ont des chansons de table, sur lesquelles ils font des airs, sans avoir aucun principe de composition; ils ne savent pas même les noter, et au lieu de *ta-la-la*, ils disent *noï*, *noï;* ils n'ont point d'idée de l'accompagnement, et leurs concerts n'ont qu'une partie qui est la même pour les instrumens et pour les voix : ces instrumens sont des violons à trois cordes, des haut-bois fort aigres, des tambours de plusieurs espèces, des bassins de cuivre suspendus et sur lesquels on frappe avec une baguette, etc. La langue siamoise a beaucoup d'accens, comme le chinois, et l'on

chante en parlant : elle est peu abondante ; mais le tour de la phrase n'en est que plus difficile par ses variétés. Comme elle manque de mots, on est obligé d'avoir recours à des périphrases : par exemple, les lèvres s'appellent *lumières de la bouche*, les fleurs *gloire des bois*, les rivières *mères des eaux*. Pour faire comprendre la difficulté des constructions siamoises, nous allons en citer un exemple : *cœur bon* signifie *content* ; ainsi, pour dire, *si j'étois à Paris, je serois content* ; un Siamois diroit, *si moi être ville de Paris, mon cœur bon beaucoup*. Les savans et les personnes polies ont un langage particulier appelé *bali* ; on s'en sert sur tout dans les livres de religion et de jurisprudence.

Nous avons déja observé que la ville de Siam est composée de différentes nations : les Laos et les Péguans passent pour les plus anciens de ces peuples ; ils y sont, pour ainsi dire, confondus avec les Siamois, quoiqu'on les distingue à leur langage et à leurs longues oreilles percées d'un grand trou où l'on passeroit le pouce. Nous commençâmes, après avoir visité la ville de Siam et ses de-

hors, la tournée que nous voulions faire dans les autres principales villes par celles qui sont situées sur les bords du Ménan. Tchainat, que nous vîmes d'abord, étoit autrefois une ville assez considérable; ce n'est plus qu'une place médiocre. En remontant le fleuve, nous arrivâmes à Laconcevan. Les arbres que nous trouvâmes sur la route nous offrirent un spectacle nouveau pour nous; c'étoient des nids de fourmis placés à leur sommet; c'est-là que ces animaux ont leur retraite et leurs provisions, pour se garantir des inondations qui couvrent la terre pendant cinq ou six mois de l'année : ces nids bien formés, et mâçonnés contre la pluie, pendoient à l'extrémité des branches. Nous nous transportâmes ensuite à Tian-Tong, situé dans la partie septentrionale du royaume de Siam : c'étoit autrefois une grande ville; mais elle a été ruinée en partie par les guerres. Nous trouvâmes sur cette route beaucoup de cette espèce d'arbre qu'on appele *Tonkoé*, dont l'écorce pilée est ici la matière commune du papier; il est moins blanc, moins uni et moins fort que le nôtre : les Siamois écrivent dessus avec de l'encre de

la Chine ; souvent ils le noircissent pour écrire avec de la craie. Ils ont un autre papier composé des feuilles d'un arbre qui a quelque ressemblance avec le palmier : on y grave les lettres avec un poinçon ; et c'est de ces espèces de tablettes que sont composés leurs livres d'église, pliés en plusieurs sens, comme les feuilles d'un paravent. Cette même route étoit plantée d'autres arbres qui produisent une gomme dont les Chinois et les Japonois font un vernis admirable. L'arbre qui porte l'*aréka*, ou *arekel*, y est aussi fort commun, et l'on y fait un grand usage du bétel. Métam est la dernière ville du royaume de Siam du côté du nord : les forêts et les montagnes des environs sont remplies de rhinocéros, que les Portugais ont nommés les moines des Indes, parce que leur tête paroît enveloppée par derrière d'un capuchon ; ils savent nager, aiment à se plonger dans l'eau, et courent, dit-on, avec une telle vitesse qu'ils font soixante lieues par jour : on assure qu'ils ont une antipathie naturelle pour l'éléphant avec qui ils sont toujours en guerre. Toutes les villes qui s'éloignent des rives du Ménan méritent peu

d'attention : il faut en excepter cependant Cambori, Corosama, Socotaï, Sanquelouk et Ténassérim ; mais toutes ces villes n'ont rien de comparable à celles d'Europe. La plupart sont un amas confus de cabanes, fermé d'une enceinte de bois, ou tout au plus d'une méchante muraille de brique. A en juger par les noms éclatans que leur donnent les Siamois, on en concevroit une toute autre idée. Tian-Tong, par exemple, signifie *vrai or;* Campeng-Pet, qui est le nom d'une autre ville ou village, veut dire *murs de diamant;* Laconcevan, *montagne du ciel.* A l'exception des endroits dont nous avons parlé, tout le royaume de Siam n'est guère qu'un vaste désert : à mesure qu'on pénètre dans les terres, on n'y trouve que des forêts et des bêtes sauvages : le nombre des habitans monte à peine à deux millions. Après avoir remonté le Ménan jusqu'aux frontières, en visitant de côté et d'autre les villes et les campagnes qu'il offre sur son rivage, nous descendîmes cette rivière jusqu'à son embouchure. Il nous fut aisé, durant cette route, d'observer cette belle portion du royaume, bordée d'une double chaîne

de montagnes qui lui servent de rempart naturel : au milieu est une vallée longue de cent lieues, flanquée de côteaux très-riches, et arrosée d'une infinité de canaux qui y portent l'abondance. Nous y vîmes des animaux de toute espèce. Les éléphans vont par troupes dans les forêts. Parmi les oiseaux qui sont particuliers à ce pays, un des plus extraordinaires est le *nokto;* il est plus grand que l'autruche, et peut être mis dans la classe des pélicans. En général, tous les oiseaux ont ici un très-beau plumage; le jaune, le rouge, le bleu, le vert, sont les nuances les plus ordinaires : leur ramage n'a rien d'agréable; tous ont un cri qui blesse l'oreille : on ne connoît ici ni cigne, ni rossignol; mais les moineaux, les corneilles, les vautours y abondent. Il y a peu de pays où il y ait autant de poisson de mer et de rivière qu'à Siam; les espèces les plus remarquables sont le requin ou chien-marin, l'étoile de mer, le caboche, le crocodile, le lésard d'eau et le chat-marin : le premier est le plus vorace de tous les poissons; sa grandeur est prodigieuse : on l'appelle anthropophage, parce qu'il est le plus dange-

reux ennemi de l'homme. Le caboche est un poisson de rivière qu'on trouve dans le Ménan ; étant séché au soleil, il peut tenir lieu de jambon : les Hollandois en portent tous les ans de grandes provisions à Batavia. Le crocodile cause de grands ravages sur les bords du Ménan ; c'est le requin des rivières. Ceux qui s'y baignent sont exposés à ses attaques : les Siamois s'en garantissent en fermant d'une cloison de cannes l'endroit où ils vont se baigner. Le lésard d'eau n'est guère plus gros, ni plus grand qu'une sangsue ; sa morsure cause la mort au bout de quelques heures, tant sont venin est subtil : c'est un animal de passage, qui ne fréquente la rivière de Siam que tous les neuf ou dix ans.

Après avoir traversé le royaume dans des bateaux très-commodes, nous visitâmes par la même voie les principales villes maritimes. Obligés, en suivant le cours de la rivière, de repasser par la capitale, nous y restâmes quelques jours sans nous défaire de nos bateaux, afin d'assister à deux cérémonies que nous n'avions pas eu encore l'occasion de voir à Siam, ni chez aucune des nations orientales que nous avions parcou-

rues. L'une étoit la réception d'un ambassadeur, l'autre l'ouverture du labourage. L'ambassadeur, dont l'arrivée occupoit alors la cour de Siam, étoit envoyé de la part du roi de Golconde pour un objet de commerce. Le roi de Siam parut à une fenêtre élevée de dix à douze pieds, et éloignée de plus de trente pieds de la salle où étoit l'ambassadeur. Les principaux du royaume s'étoient prosternés sur des tapis, en attendant que le roi se montrât. L'ambassadeur se tenoit derrière une muraille qui renfermoit cette salle : on en ouvrit la porte, et aussitôt il parut avec son interprète. L'officier de la chambre du roi, qui servoit de maître des cérémonies, étoit devant lui. L'ambassadeur se prosterna d'abord ; il fit trois profondes révérences, tandis que l'officier de la chambre marchoit à genoux les mains jointes. Le ministre étranger le suivit, fit trois nouvelles révérences au milieu de la salle, de la même manière que les précédentes, et s'arrêta. Entre le roi et lui étoit une table avec un plat d'or où étoit la lettre toute ouverte, et traduite en langue siamoise : un officier la prit et la lut à haute voix. Le reste de la cérémonie n'offrit

rien de curieux ; elle se termina à peu près comme elle avoit commencé. L'ouverture du labourage est une cérémonie à laquelle le roi présidoit autrefois lui-même ; il formoit avec la charrue quelques sillons dans la terre : cette noble fonction est aujourd'hui abandonnée à un substitut qu'on crée tous les ans, sous le titre de *prince*, ou *sur-intendant du riz* : il est monté sur un bœuf et suivi de plusieurs officiers qui le servent avec de très-grandes marques de respect : cette royauté ne dure que vingt-quatre heures. Les jours suivans se passent en réjouissances, telles que des combats de lutteurs qui se battent, corps à corps, à coups de coudes et à coups de poing. Les Siamois ont tous, sans exception, les traits et la physionomie indienne et chinoise, leur tein est mêlé de rouge et de brun, leur nez court et arondi par le bout, les os du haut de la joue sont gros et élevés, les yeux fendus un peu en haut, les oreilles plus grandes que les nôtres, leur contenance est naturellement accroupie comme celle des singes. Leur religion est la même que celle des Brachmanes, qui, pendant plusieurs siècles, a été la religion des peu-

ples qui habitent depuis le fleuve Indus jusqu'à l'extrémité de l'Orient, si on excepte la cour du Grand-Mogol et les grandes villes de son empire, aussi bien que Sumatra, Java, Célèbes et les autres îles voisines, où le mahométisme a fait de grands progrès: ce paganisme universel, qu'il faut distinguer de la religion des anciens Persans qui adoroient le soleil, laquelle est aujourd'hui presque éteinte; ce paganisme, quoique divisé en plusieurs sectes et opinions, selon les différentes coutumes, langues et interprétations, n'a pourtant qu'une seule et même origine. Les Siamois représentent dans leurs temples le premier instituteur de leur religion sous la figure d'un Nègre d'une grandeur prodigieuse: ils disent aussi que Wistnou, par qui ils entendent la Divinité, après avoir pris différentes formes pendant plusieurs années et visité le monde huit fois, parut la dernière sous la personne d'un Nègre qu'ils appellent *Sammana-Kutama* (les écrivains françois disent *Sommono-Codom*): ce dieu, selon eux, a revêtu cinq cent cinquante fois la forme humaine. Les principes de la morale des Siamois sont

tous négatifs, et à peu près les mêmes que dans la plupart des contrées des Indes : ne rien tuer, ne rien dérober, ne point s'enivrer, etc.

La nature a versé ses dons à pleines mains sur ce beau climat; il est malheureux que le despotisme le plus affreux les rende presque inutiles. La terre couvre ici, à une légère profondeur, des mines d'or, de cuivre, d'aimant, de fer, de plomb et de calin, cet étain si recherché dans toute l'Asie. On ne trouve dans cette contrée presque aucun de nos arbres de l'Europe, ni de nos plantes: il n'y a point d'oignons, d'ails, de grosses raves, de persil, d'oseille, etc. Les roses n'y ont point d'odeur : mais ils ont d'autres arbres, plantes ou fleurs que nous ne connoissons point, tel est, par exemple, leur arbre *topoo;* c'est une espèce de figuier de la grandeur d'un hêtre, touffu, qui a l'écorce unie et grise, et les feuilles rondes à longue pointe; il porte un fruit rond et très-insipide : tous les Siamois regardent cet arbre comme sacré, parce que leur grand saint Sommono-Codom prenoit plaisir à s'asseoir dessous.

La ville de Siam étoit le centre de nos courses. Après avoir examiné les provinces de ce royaume, nous nous mîmes en marche pour les états voisins : ils se nomment Malacca, Patane, Camboyne, Laos, Ava, Pégu, Aracan; Tipra, Azem; presque tous ont été anciennement, ou de la dépendance, du royaume de Siam ou ses tributaires. La ville de Malacca fut conquise par Alphonse d'Albuquerque, dans un tems où elle étoit une des plus florissantes de l'Asie par l'étendue de son commerce : toutes les marchandises de la Chine, du Japon, des Molucques, du Bengale, du Malabar et du golfe Persique, venoient débarquer dans son port; elle envoyoit des colonies dans plusieurs contrées. Sa langue même passoit pour la plus belle de toutes celles qui se parloient dans les Indes; elle est encore aujourd'hui aussi répandue dans l'Orient que le François l'est en l'Europe. Cette ville n'a plus rien de remarquable que son ancienne célébrité : les Hollandois, qui la prirent sur les Portugais, ont porté le principal commerce à Batavia. La presqu'île, dont Malacca est la capitale, est divisée en plusieurs petits états; les Malais,

lais, peuple sauvage, sont la plus nombreuse nation qui se tienne dans l'intérieur de ce pays. Patane faisoit autrefois partie du royaume de Siam ; aujourd'hui il n'en est que tributaire : les Chinois y font le principal commerce. Cet état n'a rien, soit pour les habitans, soit pour les productions naturelles, soit même, en général, pour les mœurs et le caractère des peuples, qui le distingue fort des autres souverainetés voisines. Il en est de même du royaume de Camboje qui tient son nom de la ville capitale, la seule qui mérite quelque attention : pour la mettre à couvert des débordemens, on l'a bâtie sur une grande chaussée, où elle ne fait qu'une rue, sur le rivage du Mécan ; c'est le nom d'une grande rivière qui traverse tout cet état, et dont les inondations périodiques, comme celles du Ménan et du Nil, fertilisent le pays. Nous n'avons point pénétré dans le royaume de Laos, séparé des autres états par des montagnes, et sur-tout par des forêts inaccessibles. Nous préférâmes de visiter les royaumes d'Ava et de Pégu, réunis aujourd'hui sous un même maître qui tient encore sous

sa dénomination les souverainetés de Prom, de Martaban, de Brama et de quelques autres petits états. Les usages, les mœurs, tout ressemble ici à ce que nous avons vu à Siam; mais les femmes du Pégu sont habillées très immodestement. De Pégu nous nous joignîmes à une caravane qui partoit pour le royaume de Boutan. Ce pays, enclavé dans le Tibet, est habité par des peuples moitié Indiens, moitié Tartares. Avant d'arriver à Lassa, capitale de cette contrée, il nous fallut traverser une chaîne de montagnes où les routes sont si étroites qu'il n'y a guère que la place du pied. Dans ces passages difficiles on se fait porter par des montagnards accoutumés à les franchir sans broncher. Nous vîmes dans ce royaume un grand nombre de villes, la plupart si peu importantes que nous ne parlerons que de la capitale; quoique petite, elle est fort peuplée par le grand nombre d'étrangers que le commerce y attire de toute part. On y compte environ quatre-vingt mille habitans. Le terrain est ici fort stérile: au lieu de pain, on fait une pâte de farine d'orge, semblable à celle dont nous engraissons la volaille. On trouve dans ce

pays des bœufs, des mulets, des ânes et des chameaux. Les bœufs, un peu différens des nôtres, ont sur le cou et à la queue des crins aussi longs, aussi beaux que ceux de nos chevaux de carosse; sur le dos ils ont le poil court, comme les bœufs d'Europe; sur le reste du corps il est si long et si fin qu'on le file pour en faire des habits. Ce qui distingue principalement le royaume de Boutan, c'est l'animal qui produit le musc; il ressemble à une chèvre, mais il a le poil plus court et plus hérissé, la tête longue, deux grosses dents qui sortent de chaque côté, à peu près comme celles de l'éléphant; il porte le musc entre les parties naturelles et le nombril, dans une excroissance de peau, semblable à un abscès, de la grosseur d'un œuf: c'est cette espèce de poche qui contient le musc; il ressemble à du sang caillé, et sent très-mauvais quand il est frais. Pour l'avoir il faut tuer l'animal, dont la chair est très-bonne à manger. Dans ce pays, les habitans de l'un et de l'autre sexe sont vêtus, l'été, de grosse toile de coton ou de chanvre, et l'hiver d'un gros drap qui est une espèce de feutre. Le roi, quand nous le vîmes, avoit

sur la tête un bonnet fourré, avec une large bordure de la même fourrure, et une grosse houpe de soie rouge sur le sommet : son habit ressembloit à celui des Turcs, excepté que sa veste, moins longue et plus étroite, ne dépassoit pas les genoux : ses bas et ses souliers étoient d'une seule pièce, comme des bottines. Les Boutans adorent un dieu en trois personnes : ce seroit un grand blasphème parmi eux de reconnoître trois dieux; mais entre ces personnes ils admettent une priorité et une postériorité. Ils croient qu'une d'elles s'est fait homme, mais uniquement pour son plaisir; ils nomment cette personne *Lama-Conteho*, qui signifie *prêtre-dieu*. Ils ont connoissance de la création du monde, et disent qu'il doit finir par le feu. Ce pays est rempli de religieux : ils portent une robe rouge et sans manches, et une pièce d'étoffe jaune sur leurs épaules. Dans chaque monastère il y a un supérieur qui a le titre de *lama;* car, quoique les gens du monde le donnent à tous les religieux, leur véritable nom est celui de *dura*, qui marque un degré d'infériorité. Le supérieur général de tous les prêtres et moines du royaume

me se nomme le *grand lama*. Ces peuples sont tous persuadés que l'esprit de Dieu réside en lui. Ce grand lama vit dans la solitude et la retraite, ne sort de son couvent que trois fois l'année, et ne vient qu'une seule fois à la ville; il est alors accompagné d'une suite nombreuse et magnifique: le roi est obligé de l'escorter avec les grands de sa cour. Toutes les troupes sont sous les armes: le pontife est à cheval, couvert d'une chape, avec un chapeau à haute forme sur la tête. Plusieurs lamas du premier ordre, également en chape et coëffés d'une mitre, comme nos évêques, accompagnent leur chef. L'extrême pouvoir du chef des lamas s'accrut insensiblement, comme celui des souverains pontifes de Rome: des princes tartares firent pour eux ce qu'ont fait Charlemagne et d'autres souverains en faveur du saint-siège: leur autorité temporelle fut d'abord resserrée dans des bornes fort étroites; mais elle s'étendit si considérablement qu'elle se fit redouter des princes même à qui ils étoient redevables des premiers fondemens de leur puissance. Ils ont depuis essuyé plusieurs révolutions, et ils ont été successivement

revêtus et dépouillés de la souveraineté : le royaume de Boutan étoit gouverné, tantôt par des princes ecclésiastiques, tantôt par des rois héréditaires. Il est aujourd'hui sous la domination d'un séculier ; mais il ne seroit pas étonnant, vu l'extrême attachement du peuple pour les prêtres, qu'il ne passât bientôt sous le gouvernement de l'église. Le roi n'a dans tout le royaume d'autre titre que celui de *kan* : il peut seul porter une sentence de mort, et pendant son absence les magistrats instruisent le procès. On observe la loi du talion : on ôte la vie à celui qui a tué : celui qui en a battu un autre est battu lui-même, etc. Les habitans de ce royaume, quoique blancs, ne sont ni beaux, ni agréables. Les femmes sont, en général, incommodées par les goitres. Les deux sexes portent au bras gauche des bracelets depuis le poignet jusqu'au coude.

Voilà tout ce que nous trouvâmes le plus digne de remarque dans ce pays dont le séjour nous fut assez agréable, parce que les habitans sont d'un commerce facile et se familiarisent aisément avec les étrangers, surtout quand ils en espèrent quelque gain ; car ils

sont avares et intéressés, comme le sont tous les peuples du monde. Nous songeâmes enfin à quitter ce pays, et à gagner par les frontières de Laos, un des bras de la grande rivière du royaume de Tonquin, afin de nous rendre ensuite à la Chine, dont l'état de Tonquin formoit anciennement une province.

CHAPITRE XV.

Des royaumes de Tonquin et de la Cochinchine, de la Chine, du Japon et de la Corée.

Le Tonquin, depuis plus de six cents ans, est gouverné par ses propres rois, et l'avoit même déja été avant que les Chinois en eussent fait la conquête. Ceux-ci envoyèrent un vice-roi qui changea l'ancienne forme du gouvernement, et y introduisit les loix et les coutumes de son pays. Les Tonquinois secouèrent ce joug étranger. La nation prit les armes sous la conduite d'un homme courageux, nommé Li, qui défit les Chinois dans plusieurs batailles, et eût la gloire de les chasser du Tonquin. La reconnoissance des habitans les porta à lui mettre la couronne sur la tête. Tout ce que les Chinois purent obtenir, fut qu'à l'avenir le nouveau roi, et

tous ses successeurs, se reconnoîtroient vassaux de l'empereur de Chine, et lui payeroient un tribut : ce tribut consiste en statues d'or et d'argent, ayant la forme de criminels qui demandent grâce ; c'est une des conditions. Les Chinois reçoivent ces ambassadeurs avec beaucoup de pompe, non pour honorer les Tonquinois, mais pour donner plus d'éclat à la cérémonie de cet hommage. Le bonheur que les Tonquinois s'étoient flattés d'avoir acquis avec leur indépendance, ne fut pas de longue durée, et devint pour eux une source de malheurs et de guerres cruelles. Le résultat de la dernière révolution fut que l'on reconnoîtroit deux souverains dans ce royaume, l'un titulaire, l'autre réel. Le premier, nommé *bova*, qui veut dire *roi*, est le chef de la maison royale de Li, et jouit en apparence de tous les honneurs du trône, mais sans en exercer les fonctions : le second, appelé *chova*, qui signifie *général*, moins jaloux du titre de roi que de la puissance effective, a le commandement absolu dans les armées, dispose de toutes les charges, règle les impositions et exerce presque tous les droits de la souveraineté. Les Euro-

péens lui accordent même le titre de roi ; et, pour mettre quelqu'ombre de distinction entre les rangs, ils donnent au roi titulaire la qualité d'empereur. Le bova sort rarement de son palais, et sa cour est presque déserte. Les princes ses fils se ressentent de sa servitude ; ils ne sortent que quatre fois l'année, et à chaque fois ils doivent être accompagnés d'officiers que leur donne le chova. Le nombre des eunuques du roi, de même que celui de ses femmes, est d'environ cinq cents. Il entretient ordinairement une armée de cent cinquante mille hommes, parmi lesquels on compte dix à douze mille cavaliers : dans les besoins extraordinaires cette armée est augmentée du double. Les Tonquinois sont de mauvais soldats ; ce qu'il faut sur-tout attribuer au caractère efféminé de leurs chefs, qu'on choisit presque toujours parmi les eunuques de la cour. Ce pays, où nous arrivâmes sans aucun accident, grâce aux guides que nous avions pris, renferme sept ou huit provinces, dont la plus considérable est celle de Cacho, qui donne son nom à la capitale : cette ville est située au cœur du royaume sur le fleuve

Songkoi, qui veut dire *grande rivière*. C'est presque la seule ville du Tonquin qui nous ait paru mériter quelque considération, soit pour son étendue, soit pour le nombre de ses habitans : le concours en est prodigieux, sur-tout les jours de marché. Les édifices de Cacho, si l'on en excepte le palais du roi, l'arsenal et les comptoirs étrangers, sont tous bâtis de terre et de bois, et ont l'air de baraques. Le palais, vaste et spacieux, présente de belles façades : l'intérieur en est magnifiquement décoré : l'or et le vernis y éclatent de toute part. Nous vîmes dans cette ville les restes d'un vieux château de marbre, dont les débris font regretter la destruction : on prétend que c'étoit un des plus beaux édifices de l'Asie, qui a été ruiné par les malheurs de la guerre. Les productions naturelles de ce pays sont les mêmes qu'à Siam dont il est si voisin : il ne croît ici ni bled, ni vin : le riz est la principale nourriture. Il vient dans les jardins une espèce de capre dont l'odeur est plus agréable que celle de toutes les autres fleurs que nous connoissons : elle conserve son parfum quinze jours après qu'elle a été cueillie : elle fait les

délices des femmes de la cour, qui en font un des principaux ornemens de leur parure. Les vers à soie sont si communs au Tonquin que cette étoffe n'y est pas plus chère que le coton. Les chaleurs de ce climat ne sont point excessives, ce qu'il faut attribuer à la quantité de canaux dont cette contrée est arrosée, et aux pluies régulières qu'elle reçoit : il y fait même froid aux mois de janvier et de février; mais on n'y voit jamais ni glace ni neige. Il n'y a ici que deux saisons, comme dans la plupart des pays de l'Inde, la sèche et la pluvieuse. A Cacho, comme à la Chine, on n'arrive point à la magistrature sans être gradué, et la science est la seule voie pour parvenir aux honneurs. La noblesse, avec des revenus considérables, est le prix de ceux qui excellent ou dans la connoissance des loix, ou dans les mathématiques, etc. Il y a des jours marqués pour l'examen de ceux qui se présentent au concours; quelquefois il s'y trouve jusqu'à trois mille aspirans. Les Tonquinois, ainsi que plusieurs peuples de l'Inde, ont coutume de se noircir les dents, pour ne pas ressembler, disent-ils, aux animaux qui les ont

blanches : des cheveux noirs et bien fournis flottent sur leurs épaules. Leur habillement consiste en une longue robe, et leur chaussure en une paire de sandales sans bas. L'usage chez eux est de se rendre visite de grand matin; ce seroit une incivilité impardonnable d'arriver dans une maison à l'heure du dîner. Ils voient rarement les malades, et ne leur parlent jamais de leurs maux : on ne demande point ici comment on se porte, mais où l'on a été et ce qu'on a fait : s'ils remarquent que quelqu'un soit indisposé, ils ne s'informent point si sa santé est mauvaise, mais combien d'assiettes de riz il a mangé par jour. Durant le repas, ils éloignent toute conversation qui pourroit les distraire du plaisir de manger, et quand ils invitent quelqu'un, ils s'informent des mêts qu'il aime le mieux. On sert avec propreté, et l'on parfume les alimens: on n'a, à la vérité, ni serviettes, ni nappes, ni cuillères, ni fourchettes; mais on coupe les viandes, avant que de les présenter sur la table, avec deux petits bâtons qu'ils manient fort adroitement. On peut distinguer au Tonquin deux sortes de religions, celle des mandarins et des lettrés, et celle du peu-

ple. La première se réduit à honorer intérieurement un Dieu créateur, à rendre en secret quelques devoirs aux morts, à pratiquer les vertus morales et les préceptes de la loi naturelle : on ne reconnoît dans cette religion ni prêtres, ni temples. La seconde a ses idoles, ses pagodes et des ministres pour les desservir : la pauvreté de ces temples, la grossiereté de ces idoles, le mépris qu'on a pour les prêtres, prouvent que ce n'est ni la religion des grands, ni celle des riches.

Le voisinage de la Cochinchine nous invitoit à nous y rendre. Nous prîmes la route de la mer, comme la plus courte et la plus facile. Ce royaume fut d'abord une province de la Chine et ensuite du Tonquin : il est aujourd'hui indépendant de l'un et de l'autre, moyennant un tribut qu'il paie aux Chinois. La capitale se nomme Kéhué : le roi y fait sa résidence ; son pouvoir est despotique : nul citoyen ne peut l'approcher de plus de quatre-vingt pas. Les cinq ou six provinces qui composent son royaume sont gouvernées par des mandarins et divers tribunaux de justice. Les loix sont rigoureuses

et les châtimens cruels, mais on se rachète des supplices pour de l'argent. La religion est ici la même qu'au Tonquin; elle se partage entre les athées, les déistes et les idolâtres.

Une production particulière à ce pays, c'est un arbre dont les fruits ressemblent à un gros sac rempli de marrons : ce sac en contient quelquefois jusqu'à six cents; il est fait d'une peau fort épaisse, et comme les branches de l'arbre n'auroient pas la force de soutenir un pareil fardeau, c'est du tronc même que sort le fruit : quand il est mûr, le sac s'ouvre, et l'on en tire les marrons qui se cuisent comme les nôtres.

Ici se termina notre voyage de l'Inde, ou plutôt ici a commencé notre voyage à la Chine, et même au Japon, puisque le climat, les loix, les mœurs, la religion, les productions naturelles ont la plus grande analogie avec ce qu'on remarque à la Chine, et surtout parce que le Tonquin et la Cochinchine ont fait long-tems partie de cet empire. Il ne nous reste qu'à placer ici une réflexion générale qui peut également s'appliquer aux pays qui nous restent à parcourir, c'est que,

malgré toutes les richesses et les dons que la nature s'est plu à y accumuler, quoiqu'il y ait même chez ces différentes nations des monumens et des usages que nous devrions chercher à imiter, elles sont bien inférieures aux peuples qui ont produit les Newton, les Léibnitz, les Montesquieu, les Buffon, les Rousseau, les Fénélon, etc. ; ce sont les arts et les sciences qui distinguent l'homme et assurent sa supériorité. Il y a aussi loin de toutes ces nations à celles d'Europe, qu'il y a loin de leur astrologie à la véritable astronomie, de leurs calculs à ceux de nos mathématiciens, et de leur artillerie à la nôtre.

Des ports de la Cochinchine nous fûmes débarquer à Macao, après avoir mouillé dans l'île de Hay-Nan. Parmi les productions de cette île nous distinguâmes particulièrement les bois précieux d'aigle et de violette, et une autre sorte de bois jaune d'une beauté extraordinaire, et qui passe pour incorruptible, ce qui, en bonne physique, veut dire qu'il se corrompt plus tard que tout autre bois. Il y a aussi des arbres qui distillent une gomme blanche qui, sortant de l'écorce

l'écorce par une incision, rougit à mesure qu'elle prend de la consistance; jetée dans des cassolettes, elle répand une vapeur plus agréable que celle de l'encens. Le circuit de cette île embrasse près de cent cinquante lieues : la capitale, nommée Kiun-Tcheou, reçoit les vaisseaux jusques sous ses murs. La ville de Macao, située dans une péninsule à l'embouchure de la rivière de Canton, est fort déchue de son ancienne splendeur. Après un très-court séjour à Macao, nous entrâmes dans la rade de Quang-Tcheou, que les Européens nomment Canton : c'est une des villes les plus maritimes, les plus peuplées et les plus opulentes de toute la Chine; elle est la capitale d'une province du même nom, divisée en dix contrées qui comprennent autant d'autres villes capitales. Il n'est point de spectacle plus agréable que celui que présente le Tu-Ho, superbe rivière qui conduit à cette grande ville : les rivages des deux côtés sont couverts d'une infinité de barques qui forment des espèces de rues et sont les seules habitations d'un peuple innombrable : chaque barque loge toute une famille dans différens appartemens qui res-

semblent à ceux d'une maison. C'est une vraie ville flottante. Canton, où nous entrâmes, est une cité immense qui semble composée de trois cités différentes, séparées par de hautes murailles et dont le circuit est à peu près le même, et le nombre des citoyens aussi grand que celui de Paris. Les rues en sont longues, assez étroites, alignées presque par-tout et fort bien pavées. Les maisons sont très-serrées et presque bâties de terre, avec des accompagnemens de briques et une couverture de tuile. La ville des Tartares, qui est du côté du nord, a de grandes places vides : elle est très-peuplée; mais du centre jusqu'à la ville Chinoise, elle est bien bâtie, et coupée par de belles rues ornées d'arcs de triomphe. La ville Chinoise n'a rien de remarquable : ses rues, dont le nombre est infini, sont couvertes à cause de la grande chaleur; elles sont si pleines de monde qu'on y est arrêté à chaque pas: ceux qui vont en chaise à porteurs sont obligés de faire courir devant eux un homme à cheval qui débarrasse les passans. Le peuple remplit les rues : on y voit sur-tout un grand nombre de porte-faix qui ont les pieds, les

jambes, et quelquefois la tête nue : ils sont tous chargés de quelque fardeau ; car on ne se sert ici ni de voiture, ni de bêtes de charge, pour porter ce qui se vend ou ce qui s'achète. Il y a au bout de chaque rue une barrière qui se ferme aussitôt que le jour disparoît : tout le monde est obligé alors de se tenir renfermé chez soi, et cette police entretient la tranquillité dans les plus grandes ville. Cet usage est général dans toute la Chine. Il faut aussi observer que toutes les principales cités de cet empire ont entre elles une si grande ressemblance, ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer à mesure que nous les avons parcourues, qu'il suffit presque d'en avoir connu une seule pour se former une idée générale de toutes les autres : la forme en est carrée, du moins autant que le terrain le comporte : deux grandes rues qui se croisent coupent d'abord ce carré du midi au septentrion et du levant au couchant; le centre forme une grande place, d'où l'on voit les quatre portes principales de la ville. Chaque portion du carré est coupée par de longues rues bordées de maisons qui n'ont que le rez-de-chaussée, ou qui ne s'élèvent

au plus que d'un étage. Un fossé, un rem-
part, une forte muraille et des tours, for-
ment l'enceinte des villes chinoises. Dans
l'intérieur des villes on voit d'autres tours
fort hautes, et qui le paroissent encore da-
vantage par le peu d'élévation des maisons.
Dans les rues on trouve des arcs de triom-
phe, d'assez beaux temples, des monumens
en l'honneur des héros de la nation, et des
édifices publics plus remarquables par leur
étendue que par leur magnificence. Devant
la porte de chaque marchand est exposé,
en forme d'enseigne, un écriteau de bois,
enluminé et enchassé proprement dans une
bordure dorée, sur lequel sont marquées,
en gros caractères, les différentes sortes de
marchandises dont les boutiques sont pour-
vues : ces tableaux, hauts de sept à huit
pieds, et posés sur un piédestal, à égale
distance, devant les maisons, forment une
perspective, aussi agréable que singulière:
c'est même en cela seul que consiste pres-
que toute la beauté des villes de la Chine.
Ce royaume renferme plus de quinze cents
villes, sans y comprendre les forts et cita-
delles auxquelles on ne peut donner ce nom.

Les Chinois ne percent aucune fenêtre du côté de la rue, de peur d'être en spectacle aux passans. La sûreté, l'embellissement et la commodité des grands chemins sont des objets qui sont bien loin d'être négligés : ils sont larges et bien unis; dans plusieurs provinces ils sont pavés : on y trouve souvent des reposoirs en forme de grotte où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri. Avant de rendre compte de tout ce que nous avons remarqué d'intéressant dans les villes et provinces que nous avons parcourues, il n'est pas hors de propos de dire un mot sur l'origine, l'antiquité et les révolutions de cet empire, le plus vaste et le plus ancien de l'univers, aussi étendu que l'Europe, soumis à un seul prince, gouverné par une seule loi, qui subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans, dont les mœurs, les coutumes, le langage même, ont été adoptés par ses vainqueurs, et n'ont éprouvé aucune altération, et où le monarque, contre l'ordinaire des royaumes asiatiques, se considère à la fois comme le protecteur, le père et l'ami de son peuple. Son histoire incontestable, la seule qui soit fondée sur des observations

astronomiques, remonte jusqu'à une éclipse calculée plus de deux mille ans avant Jésus-Christ; car les Chinois ont joint l'histoire du ciel à celle de la terre, et ont ainsi justifié l'une par l'autre. Les jésuites envoyés dans le dernier siècle chez cette nation inconnue, ont vérifié les éclipses du soleil rapportées par Confucius, et en les comparant avec différentes époques de l'histoire chinoise, ils ont fait remonter l'origine de ce peuple aux tems les plus reculés. Les écrivains qui lui sont les moins favorables, conviennent que cette monarchie est pour le moins aussi ancienne que celle des Egyptiens, et de tout autre empire dont on trouve des traces dans l'histoire. Des Chinois ont porté leurs prétentions au-delà du prétendu déluge; elles ne paroissent pas dénuées de tout fondement; mais, en général, tous les Chinois s'en tiennent à leur histoire authentique, qui fixe le commencement de leur empire au règne de Fo-Hi : ils regardent même comme très-obscur tout le tems qui s'est écoulé depuis Fo-Hi jusqu'à Yao. Ce dernier commença à régner près de deux mille quatre cents ans avant Jésus-Christ : pendant quatre-vingt ans qu'il fut

sur le trône, il chercha à rendre ses sujets heureux; son nom est en vénération à la Chine. Ce n'est que depuis cet empereur que la chronologie chinoise paroît certaine : ce prince travailla lui-même à réformer l'astronomie; il fut un habile mathématicien : ce qui prouve qu'il étoit né chez une nation déja policée, et conséquemment très-ancienne, même à cette époque; car on ne voit point, dit Voltaire, que les anciens chefs des bourgades gauloises aient réformé l'astronomie. Clovis n'avoit point d'observatoire. Vingt-deux dynasties, ou familles souveraines, ont successivement gouverné la Chine : la première reconnoît Yu pour son fondateur, et finit dans la personne de Kié, dix septième empereur de la Chine. On conçoit que ces nombreuses dynasties ont produit de bons et de mauvais rois. Sans entrer dans le détail de leur administration, nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer quelques traits. Avant le règne de Fo-Hi, les Chinois étoient un peuple presque barbare : il leur donna des loix; et pour les accréditer, il publia qu'il les avoit vu gravées sur le dos d'un animal extraordinaire, moitié cheval,

moitié dragon : cette imposture lui réussit, comme de pareilles fables ont réussi à Numa, à Mahomet et à d'autres législateurs. L'empereur Chi-Hoang-Ti fit construire, il y a environ deux mille ans, la fameuse muraille qui sépare la Tartarie de la Chine, et qui subsiste encore sur un contour de plus de cinq cents lieues : sa hauteur est de trente pieds, sa largeur de vingt; monument supérieur aux pyramides d'Egypte par son immensité et son utilité, mais qui n'a pas empêché les Tartares de se rendre maîtres de la Chine. Un autre empereur, nommé Tai-Tsong, comparoît un prince qui foule ses peuples, à un homme qui couperoit sa chair par morceaux pour s'engraisser de sa propre substance : une autre fois qu'il se promenoit dans une barque avec ses enfans : « Vous « voyez cette barque, leur dit-il, c'est l'eau « qui la porte, et qui peut en même tems « la submerger : le peuple ressemble à cette « eau, et le monarque à cette barque. » Lorsque Hugues Capet commençoit la troisième race des rois de France, Tai-Tsong fondoit la dix-neuvième dynastie des empereurs de la Chine. Chi-Tsou fut le premier prince tar-

tare qui monta sur le trône de ce pays : il étoit contemporain de Saint-Louis, et se fit adorer, comme lui, par la douceur et la sagesse de son gouvernement. Il laissa à ses nouveaux sujets leurs loix et leurs usages, et il eut la sagesse de se conformer lui-même aux mœurs et au génie de la nation qu'il venoit de conquérir : cette même politique a encore été suivie par les Tartares Mant-Cheoux, maîtres aujourd'hui de la Chine : ils se sont soumis aux loix du pays dont ils ont envahi le trône. C'est au règne de Chi-Tsou qu'on rapporte la construction du fameux canal qui coupe la Chine du midi au septentrion dans l'espace de six cents lieues, et ouvre une communication facile d'une extrémité de l'empire à l'autre : cet ouvrage, qu'on appelle Canal-Royal, est supérieur à tout ce que l'Europe offre de plus merveilleux en ce genre. La révolution qui soumit le plus vaste empire du monde à une nation à peine connue est un des événemens les plus mémorables de l'histoire moderne; elle arriva dans les commencemens du siècle passé : voici de quelle manière. Au delà de la grande muraille étoient

quelques tribus de Tartares Mant-Cheoux, qu'un vice-roi de la Chine traitoit fort durement : ils se révoltèrent, et, s'étant réunis en un corps d'armée, ils élurent un chef auquel ils donnèrent le titre de roi. Le choix tomba sur la personne de Tayt-Song, celui-là même que la maison régnante reconnoît pour le fondateur de sa dynastie. Il ne pensoit pas sans doute alors à conquérir la Chine; il ne vouloit que s'en venger et procurer la liberté à son peuple. Ses succès inespérés lui firent concevoir de plus vastes projets : il ne vécut pas assez pour soumettre toute la Chine. Son fils Tait-Song, qui lui succéda, s'en fit proclamer empereur; mais sa mort affoiblit pour quelque tems la puissance formidable des Tartares. Comme il ne laissoit point d'enfans, et qu'aucun de ses frères n'eût alors l'ambition de marcher sur ses traces, la monarchie des Mant-Cheoux se changea en une espèce de république. Cependant l'empire de la Chine, au défaut d'ennemis étrangers, étoit déchiré par ses propres habitans. Tandis que le monarque étoit dans son sérail avec ses femmes et ses eunuques, le peuple obéissoit à différens chefs dont un seul mé-

rite d'être connu ; son nom étoit List-Ching : il vint avec l'élite de ses troupes aux portes de Pékin. L'empereur ne sortoit jamais de son palais : il ignoroit même une partie de ce qui se passoit : lorsqu'enfin il fut instruit qu'il n'y avoit plus d'espoir pour lui, il détacha sa ceinture, l'employa à s'étrangler, et mit ainsi fin à une vie qu'il n'avoit pas osé défendre. Après la mort de ce prince, les Tartares et List-Ching le Rebelle, qu'on nomme ainsi parce qu'il ne réussit pas, se disputèrent l'empire de la Chine. List-Ching perdit de fréquentes batailles. Ses troupes se rebutèrent ; et, se trouvant abandonné par tout le monde, il fut tué par des paysans. Un des fils du prince tartare Tait-Sou étoit entré dans Pékin, et fit passer la couronne sur la tête d'un de ses neveux qui fut le père du célèbre empereur Cang-Hi, sous lequel la Chine a été si heureuse et si florissante : il eût assez de bonheur et de sagesse pour se faire obéir également des Chinois et des Tartares. Il fut contemporain de Louis XIV : son règne, comme celui du monarque français, fut un des plus longs, des plus glorieux, des plus féconds en événemens.

Nous commençâmes à visiter les villes et provinces de la Chine, tantôt sur des chevaux, tantôt sur des mulets, tantôt à pied: la première ville de la province de Canton, dans laquelle nous nous transportâmes en faisant toujours de la ville de Canton le centre de notre résidence, fut Chao-Tcheou-Fou. C'est ici le cas de donner la signification de ces divers noms que portent un grand nombre d'autres villes de la Chine : celles qui terminent en *fou*, sont des cités du premier ordre qui en ont plusieurs autres dans leur dépendance. On appelle *tcheou* les villes du second rang qui président à leur tour sur de moins considérables nommées *hien*. Il y a à la Chine sept ou huit villes qui sont pour le moins de la grandeur de Paris. Pékin le surpasse pour le nombre de ses habitans. On compte plus de quatre-vingt villes du premier ordre qui sont comme Lyon et Rouen : il y en a près de trois cents du second rang, comme Orléans et Troyes. A une lieue de Tcheou-Fou est un célèbre monastère de bonzes, que nous allâmes visiter: ces religieux doivent leur origine à un Indien nommé Foë, qui vivoit long-tems avant

Pythagore ; ils furent introduits à la Chine où ils prêchèrent et répandirent la doctrine de leur instituteur : ils leur enseignèrent le dogme de la métempsycose, et toutes les absurdités qui en résultent. Ces bonzes mènent ou paroissent mener la vie la plus austère, si l'on s'en rapporte à leur extérieur. Ils s'imposent jusqu'au milieu des places publiques des pénitences qui effraient l'imagination ; ils sont cependant très-méprisés. Il y a aussi des bonzesses : les couvens de bonzes sont très-communs dans toute la Chine, où l'on compte plus d'un million de ces moines ignorans, débauchés, hypocrites et fainéans.

A notre retour, nous fûmes témoins d'un spectacle fort triste. Nous vîmes un malfaiteur qui subissoit le supplice de la cangue ; c'est une espèce de carcan composé de deux planches larges, épaisses et échancrées au milieu : on les joint ensemble après qu'on y a inséré le cou du criminel : il ne peut ni voir son corps, ni porter les mains à sa bouche ; il est chargé jour et nuit de cet importun fardeau dont le poids est au moins de cinquante livres. Ce supplice dure plusieurs mois, pendant lesquels le coupable est obligé

de se montrer tous les jours aux marchés, ou à la porte des temples. Une chose fort singulière c'est qu'on peut louer des hommes qui subissent, pour de l'argent, le châtiment du coupable. La bastonnade est aussi une punition en usage à la Chine : quand les coups de bâton ne passent pas le nombre de vingt, c'est une correction paternelle qui n'a rien de déshonorant : l'empereur traite ainsi quelquefois ses ministres et ses principaux officiers. Un mandarin a le droit de faire donner la bastonnade en tous lieux, même hors de son district : aussi quand il sort, est-il toujours accompagné d'exécuteurs de la justice qui portent devant lui la canne de bambou pour frapper et bâtonner ceux qu'il trouve en faute. Cette police sévère tient sans doute de l'arbitraire, et les châtimens sont beaucoup trop cruels. Voici quels sont les supplices capitaux en usage; il y en a de trois sortes : on fait étrangler, ou trancher la tête, ou tailler en pièces : le premier est le plus commun et passe pour le plus doux, c'est celui des gens de qualité; le second est regardé comme le plus infame, et n'est que pour les crimes énor-

mes ; la troisième punition est celle des rebelles et des traîtres.

Nous partîmes de Chao-Tcheou pour continuer de visiter la province de Canton. Ce que nous vîmes de plus remarquable, c'est la beauté et la magnificence extraordinaire de ses ponts ; encore sont-ils inférieurs à ce que nous avons vu dans ce genre dans les province de Fo-Kien, de Quey-Tcheou, de Chensi, de Péke-Li : il a des ponts dont le sol est plat, c'est-à-dire, qu'au lieu d'y faire des voûtes, on a couché transversalement de longs quartiers de pierre qui portent sur des piliers isolés. Nous avons vu un de ces ponts qui a deux mille cinq cents pieds de longueur ; il est soutenu par plus de trois cents piliers. On rencontre assez fréquemment à la Chine des ponts qui ont neuf arches toutes de marbre. Le pont du fossé qui environne le palais de l'empereur à Pékin est un ouvrage étonnant ; il représente un dragon d'une taille extraordinaire : les pieds servent de piliers, le corps forme l'arche du milieu, la queue en fait une autre, et la tête une troisième. La masse entière est de jaspe noir, dont toutes les parties sont si parfaitement join-

tes qu'on les croiroit d'une seule pièce. Ce que les Chinois appellent le pont de Fer, est effectivement formé de l'assemblage de plusieurs chaînes de ce métal ; il est bâti sur un torrent dont le lit est fort profond : sur chaque bord on a élevé un grand massif de mâçonnerie, d'où pendent plusieurs chaînes qui traversent d'un bout à l'autre, et sur lesquelles on a jeté des madriers. Il y a à la Chine un autre pont qu'on appelle le pont volant, parce qu'il paroît, en effet, construit en l'air : il est d'une seule arche ; ses deux extrémités sont appuyées sur des montagnes entre lesquelles coule un fleuve dans une vallée profonde : sa longueur a près de six cents pieds. Mais aucun de ces ponts ne peut être comparé à celui de Fou-Tcheou-Kien : la rivière, qui est très-large, forme, en se divisant, plusieurs petites îles qui sont toutes unies par des ponts ; le principal offre plus de cent arches de belles pierres blanches, avec des balustrades de chaque côté.

Après avoir visité la province de Canton, nous revînmes à la ville de ce nom, soit pour faire nos préparatifs pour parcourir les autres principales provinces de cet empire, soit pour

pour nous informer des mœurs, coutumes et usages des Chinois avant de nous enfoncer davantage dans l'intérieur du pays. On appelle *lettrés* à la Chine ceux qui sont parvenus aux grades de licenciés, de maîtres ès arts et de docteurs. Les Chinois commencent leurs études dès l'âge de cinq à six ans. Le second livre qu'on leur donne, après le premier rudiment, est composé de plus de mille sentences fort courtes et rimées : on les accoutume en même tems à former les lettres avec un pinceau; car à la Chine on ne se sert ni de plumes comme nous, ni de roseaux comme les Arabes, ni de crayon comme les Siamois. Ils tiennent leur pinceau perpendiculairement comme s'ils vouloient piquer le papier, et commencent du haut en bas : ils ont une feuille écrite en caractères rouges qu'ils doivent couvrir de noir ; ils ont du papier transparent dont ils font le même usage. Toute leur jeunesse se passe à apprendre à lire et à écrire, à charger leur mémoire de caractères innombrables. On ne peut s'empêcher de plaindre une nation laborieuse qui a le malheur d'être moins savante après vingt ans d'étude, que plusieurs enfans d'Eu-

rope ne le sont à douze ou quinze ans. Tant d'ignorance jointe à tant d'application est uniquement causée par la nature de leur langue, qui demande au moins vingt années pour être parlée, lue, et écrite avec quelque intelligence : ils n'ont point, comme nous, des lettres simples, ni d'alphabet. Autant ils ont de mots, autant ils ont de figures et de caractères pour les représenter : on en fixe le nombre à seize cents; mais un seul mot peut signifier plus de vingt choses différentes par la diversité des accens et des inflexions de la voix, c'est-à-dire, que leur langage est une espèce de musique beaucoup plus diversifiée que les récitatifs des opéra italiens. Outre les seize cents mots qui peuvent avoir plusieurs significations, les Chinois ont encore une infinité d'autres caractères ou figures qui répondent aux diverses formules ou dictions dont on se sert pour s'exprimer. La plus longue vie d'un homme ne suffit pas pour apprendre distinctement tous ces caractères : pour être mis au rang des savans, il faut en savoir au moins soixante mille. Les Chinois cultivent toutes les sciences, mais ils y font peu de progrès; on est étonné que leurs connoissances soient

en même tems, et si anciennes, et si bornées. Les sciences ont fait plus de progrès en Europe dans trois siècles, que chez les Chinois dans l'espace de quatre mille ans. Leur étude principale se tourne vers la science des mœurs : au fond, c'est ce qu'il y a de plus digne de l'homme et de plus utile au corps social ; aussi c'est la nation la plus sage et la plus vertueuse de l'univers. Presque tous ses empereurs, à quelques tyrans près, furent des hommes d'une vertu sublime, des Numa, des Solon, des Licurgue, des Antonin. Leur morale et leur gouvernement sont fondés sur les devoirs mutuels des pères et des enfans, du prince et de ses sujets, des amis et des citoyens entre eux. L'autorité paternelle n'y est jamais affoiblie; une mère peut faire donner la bastonnade à son fils, fut-il mandarin. A l'égard des devoirs réciproques, on peut dire que ce peuple les porte à un point qui passeroit en France pour une politesse excessive et ridicule. Après l'étude de la morale, il s'applique principalement à l'histoire : nulle nation n'a été si soigneuse de conserver ses annales, ni si scrupuleuse sur la fidélité historique.

Les Chinois n'ont ni prédicateurs, ni avocats ; et conséquemment ils ont peu l'idée de tout ce que nous appelons pièce d'éloquence : ils n'ont pas non plus de poëmes de longue haleine ; l'ode est peut-être le seul genre qu'ils connoissent. Cependant, leur poésie ne manque, en général, ni de douceur, ni de délicatesse. Il ne faut chercher dans leur théâtre ni régularité, ni intérêt : leur musique, plus imparfaite que leur théâtre, est d'une platitude et d'une monotonie insoutenable ; mais elle a pour eux des charmes infinis. Ils ne goûtent pas moins la nôtre, et ils sont toujours étonnés de la manière dont nous la notons ; car chez eux il n'y a point de note de musique, et ils ne l'exécutent que par routine : ils ont des instrumens à cordes et à vent ; mais ils ne connoissent qu'une seule partie. Leur arithmétique est à proportion aussi bornée ; ils connoissent cependant nos quatre règles, mais ce n'est point par le calcul qu'ils les pratiquent, et ils n'ont rien de semblable à nos chiffres : ils se servent d'une petite planche traversée, du haut en bas, de dix à douze baguettes parallèles qui enfilent de petites

boules mobiles d'os ou d'ivoire ; en assemblant ces boules, ou en les séparant, ils comptent, à peu près comme nous faisons avec des jettons. Les autres parties des mathématiques, si l'on en excepte l'astronomie, ont été entièrement inconnues aux Chinois avant leur commerce avec les Européens. Leur géométrie est, même encore aujourd'hui, très-superficielle : cependant rien ne les a tant charmés que l'astronomie, l'optique et les mécaniques. L'astronomie est une des plus anciennes connoissances qu'aient eu les Chinois ; on montre encore les instrumens dont se servoit un de leurs plus fameux astronomes, mille ans avant Jésus-Christ.

En allant de Canton à Nan-King, nous apperçûmes de loin la montagne de San-Van-Hab, la plus haute et la plus escarpée de toute la Chine. Son nom signifie *montagne Volante*, soit par la hauteur de son sommet qui paroît s'élancer dans les airs, soit à cause d'un vieux temple que la fable du pays dit y avoir été transporté dans une nuit. La province de Kiang-Si, par où nous passâmes pour aller à Nan-King, est spécialement célèbre par la belle porcelaine qui se fabrique

à King-Te-Ching, bourg auquel il ne manque que des murailles pour mériter le nom de ville. Parmi les arbres que nous offrirent les belles plaines que nous traversâmes, nous distinguâmes celui qui produit le suif; les chandelles faites avec la graisse qu'il fournit seroient aussi bonnes que les nôtres, si les Chinois se donnoient la peine de la purifier. Une autre production, guère moins utile, est ce qu'on appelle l'arbre à cire; il est couvert d'une infinité d'insectes qui déposent sur ses branches des rayons de cire, plus petits que ceux des abeilles, mais d'une qualité supérieure pour la blancheur et pour l'éclat; aussi se vend-elle beaucoup plus cher. Sur la frontière des provinces de Kiang-Si et de Kiang-Nan ou Nan-King, nous vîmes des ouvrages connus en Europe sous le nom de *Magots de la Chine;* ce sont des idoles du pays exécutées en porcelaine. Il ne faut pas plus juger de la figure des Chinois par ces portraits ridicules que de celle des François par les grotesques de Callot.

Il n'est point de plus beau pays dans le monde que la province de Kiang-Nan, qui confine à celle de Kiang-Si; elle est à la fois

l'une des plus fertiles et des plus florissantes pour le commerce ; aussi est-elle la plus riche de toute la Chine : elle paie seule plus de cent soixante millions à l'empereur. Les soies, les ouvrages de vernis, l'encre, le papier, tout ce qui vient de cette province est plus estimé et se vend plus cher : on y compte cent sept villes dont la plus considérable est Nan-King. Le premier objet qui nous frappa le plus en approchant des fauxbourgs de cette capitale est la fameuse tour ou clocher de porcelaine, qui l'emporte sur tout ce que l'art et la dépense ont produit de plus curieux à la Chine. Ce merveilleux édifice est composé de neuf étages divisés au dehors par autant de corniches parfaitement travaillées : on monte près de huit cents degrés pour arriver au sommet. La forme de cette tour est octogone ; elle a environ quarante pieds de circuit, c'est-à-dire, que chaque face en a cinq. Toutes les parties de ce beau monument sont liées avec tant d'art, que l'ouvrage paroît être d'une seule pièce. Autour des coins de chaque galerie pendent quantité de petites cloches qui rendent un son assez agréable quand elles sont agitées

par le vent. Voilà ce que les Chinois appellent *la tour de Porcelaine*, et que nous nommerions plus volontiers la tour de brique; car les dehors et les dedans sont revêtus de briques de diverses couleurs qui imitent la porcelaine. Cette tour fut construite, il y a plus de trois cents ans; c'est assurement l'édifice le mieux entendu, le plus solide et le plus magnifique de tout l'Orient. La situation de Nan-King est charmante; le terroir est d'une prodigieuse fécondité. La rivière qui, dans cet endroit, a plus d'une demi lieue de largeur, se divise en une multitude de canaux qui arrosent toute la ville, et dont quelques-uns sont navigables pour les plus grandes barques. Nan-King est la plus belle et la plus grande ville de la Chine: elle a été, pendant plusieurs siècles, la capitale de l'empire et le séjour ordinaire des souverains; c'est ce qui lui a fait donner son nom qui veut dire *cour du Midi*, comme Péking signifie *cour du Nord*. Les empereurs ont pris le parti de se fixer dans cette dernière ville pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. On compte encore aujourd'hui à Nan-King plus

de trois millions d'habitans. Il n'y reste plus aucune trace de ses magnifiques palais. Son observatoire est négligé et presque détruit: les Tartares ont tout démoli dans leur première invasion. Cette ville est la retraite ordinaire des mandarins que le gouvernement cesse d'employer. C'est-là où les mœurs, la religion, les loix, ont subi le moins de changement. Voici quels sont les différens cultes établis à la Chine : on y compte trois sectes principales; celle des grands et des lettrés, qui regardent Confucius comme leur maître; et celle des disciples de Lao-Kiun, qui n'est qu'un tissu d'extravagances : le troisième culte est celui de Foë, instituteur des bonzes et de la doctrine de la métempsycose. A l'égard de la première secte, c'est ici le cas de faire connoître Confucius ou Confutzée, qui passe pour en être le fondateur : il naquit dans une bourgade du royaume de Lou, qui est aujourd'hui la province de Chan-Tong, cinq cent cinquante-un ans avant l'ère chrétienne; il étoit contemporain de Solon et de Pythagore, et Socrate naquit peu de tems après sa mort. Il n'établit point de dogme, et il se borna à la mo-

rale : il joignoit la vertu à la science, et il parvint au rang de mandarin et de ministre d'état. Les divers écrits de ce philosophe respirent la vertu la plus pure. Il reconnoît un être-suprême appelé *Chang-Ti*, seigneur souverain, ou *Tien*, qui veut dire ciel : ce dernier mot peut avoir, comme parmi nous, deux significations différentes, ou le ciel matériel, ou l'esprit qui y préside; de-là l'imputation hasardée d'athéisme faite à cette secte. Les vrais Athées seroient plutôt, suivant nous, les peuples qui ont défiguré l'idée de Dieu par des fictions extravagantes et par une basse superstition; c'est du moins ce que n'a jamais fait cette secte, qui est celle de l'empereur, des grands et des savans. Le peuple même de la Chine n'a guère connu l'idolâtrie qu'après qu'on lui eut apporté la statue de Foë. Les autres religions établies ou tolérées dans quelques provinces de la Chine sont la religion des Tartares, le judaïsme, le mahométisme, et le christianisme.

Lorsqu'un Chinois est décédé, on embaume son corps, on le couvre de ses plus riches vêtemens, et on l'expose sur une es-

trade, dans une salle bien parée : le troisième jour, on l'enferme dans un cercueil de bois précieux, verni et doré, que le défunt, pour l'ordinaire, a eu soin de faire construire de son vivant. Les Chinois se privent souvent des choses les plus nécessaires à la vie pour se procurer une bière qui leur fasse honneur après leur mort. Le jour des funérailles, les amis et parens du défunt accompagnent le cercueil, qui est quelquefois soutenu par un brancard surmonté d'un riche pavillon, et porté par vingt ou trente hommes. Les filles, les concubines et la légitime épouse, sont dans des chaises portatives où personne ne les voit. D'autres compagnies succèdent, marchant deux à deux, avec des étendarts, des banderoles, des cassolettes remplies de parfums ; d'autres ont des instrumens sur lesquels elles jouent des airs lugubres. La durée ordinaire du deuil pour un père doit être de trois ans ; mais cet espace est communément réduit à vingt-sept mois : alors un mandarin quitte son gouvernement, un homme d'état l'administration des affaires pour ne s'occuper que de sa douleur. L'empereur peut accorder une dispense, mais les exem-

ples en sont rares. Les femmes portent le deuil trois ans pour leurs maris; les maris un an pour leurs femmes. La première année du deuil chinois les habits consistent en une robe, ou plutôt en un sac de grosse toile grise; le bonnet, les caleçons, les bottines sont de même matière. Le deuil se porte en blanc. Les devoirs qu'on rend aux morts ne se bornent pas au tems de la sépulture. Il y a deux sortes de cérémonies qui s'observent tous les ans : les premières se pratiquent dans la salle des ancêtres, à certains mois de l'année; là se rendent toutes les branches d'une même souche, composées quelquefois de deux ou trois mille personnes : il n'y a point de distinction de rang; on y fait un festin avec des illuminations. Les autres cérémonies se pratiquent, au moins une fois l'année, dans le lieu même de la sépulture. Les Chinois déposent sur la tombe du vin et des viandes dont ils se servent ensuite pour se régaler. Quant à ce qui est des mariages, voici ce que nous avons observé de plus digne de remarque : on épouse ici une fille sans l'avoir vue, et elle n'apporte point de dot. En France, c'est tout

le contraire, a dit quelqu'un, on l'épouse quoiqu'on l'ait vue, parce qu'elle a une dot. Un mariage se traite à la Chine comme une intrigue galante : on a recours à de vieilles entremetteuses dont le mérite est de procurer aux filles des établissemens; on est obligé de s'en rapporter à leur témoignage sur la beauté, l'esprit, les talens de la prétendue. On ne consulte point l'inclination des enfans. Les cérémonies qui mettent le sceau à l'union des nouveaux mariés sont assez singulières : d'abord ils se lavent les mains dos à dos; ensuite la mariée fait quatre révérences à l'époux, qui ne lui en rend que deux : ils versent à terre quelques gouttes de vin, mettent un peu de viande à part, s'invitent mutuellement à boire et à manger, et se servent tour à tour de la même tasse. Le soir, on conduit la jeune épouse dans l'appartement de son mari, où l'on a mis sur une table des ciseaux, du fil, du coton, pour lui marquer qu'elle doit s'adonner au travail. En France, où l'on est plus galant, elle trouve, dans une corbeille, des fleurs, des rubans, des eaux de senteur, des boîtes à mouches, des pots de rouge. Il est per-

mis à tous les Chinois de joindre à une épouse légitime plusieurs concubines. On les reçoit dans la maison presque sans aucune cérémonie : on donne une somme aux parens; on promet par écrit de bien traiter leur fille, et cela suffit. Ces concubines sont fort soumises à l'épouse légitime, et leurs enfans sont censés appartenir à la maîtresse du logis : ce n'est que d'elle qu'ils portent le deuil, et non de leur vraie mère ; du moins n'y sont-ils pas obligés. Les femmes chinoises vivent dans une grande retraite, et ne paroissent jamais en public : leur appartement est fermé à tous les hommes, même au père du mari, à qui il n'est jamais permis de voir le visage de sa belle-fille, quoiqu'il demeure dans la même maison. Les concubines du souverain se nomment dames du palais; celles qui sont le plus en faveur portent le nom de *presque-reines*. Le nombre de celles destinées aux plaisirs du monarque est incroyable.

Le cérémonial, quand on donne à manger, est de faire, par écrit, trois invitations différentes, une la veille, une autre le jour du repas, et la troisième au moment de se

mettre à table. La salle du festin est ornée d'une grande quantité de vases de fleurs. Chaque convive a sa table particulière, et chaque table est servie de la même façon. Contre l'usage des Orientaux, qui mangent sur des sophas, les Chinois ont des chaises comme nous; mais ce n'est qu'après bien des révérences, bien des façons, bien des complimens, que tout le monde se trouve assis. On peut dire que les Chinois ne sont pas délicats sur leur manger : le riz, les pois, les carottes, sont leur nourriture ordinaire; ils mangent même sans répugnance du cheval, du chien, des chats, des rats, des serpens. Il nous reste à dire un mot sur leurs règles, ou sur leur code de politesse, qui est très-étendu sur la manière dont on doit agir avec ses égaux et ses supérieurs. Ces peuples considèrent la civilité, non comme un commerce frivole de complimens et d'égards, mais comme le lien le plus ferme de la société. Il y a un grand nombre de fêtes et de cérémonies publiques où l'on reconnoît un peuple policé, jusque dans ses plaisirs.

Nous nous mîmes en marche pour le Ho-

Nan, la plus riante et la plus délicieuse province de l'empire; les Chinois l'appellent la fleur ou le jardin de la Chine. L'univers n'a peut-être point de lieu qu'on puisse lui comparer. Key-Fon-Fou, sa capitale, est située dans un lieu si bas que la rivière est plus haute que la ville. On y a construit des digues qui s'étendent sur un espace de trente lieues; ayant été rompues durant un siège, il y périt trois cent mille habitans. La ville d'Ho-Nan-Fou, qui porte le nom de la province, est placée au centre de l'empire. Nous n'y vîmes rien d'absolument remarquable, et nous nous rendîmes dans la province de Chen-Si, voisine de celle de Ho-Nan : elle renferme plusieurs mînes d'or; mais il est défendu d'y fouiller pour ne point détourner le peuple des travaux de l'agriculture. C'est en effet dans les champs féconds que sont les véritables richesses, les vraies mines d'or. Les autres productions particulières de cette contrée sont la rhubarbe, le musc, des bois parfumés, et des chauve-souris d'une grosseur extraordinaire, dont les Chinois trouvent la chair plus délicate que celle du poulet. L'oiseau qu'on nomme

poule

poule d'or, et dont on vante beaucoup la beauté, est aussi très-commun en ce pays. L'Europe n'en a point qui lui ressemble : le mélange de rouge et de jaune qui forme sa couleur, la plume qui s'élève sur sa tête, l'étalage brillant de sa queue, et la variété des nuances de ses ailes, lui donnent la prééminence sur tout ce que la nature produit en ce genre; sa chair est plus délicate que celle du faisan : de tous les oiseaux de l'Orient, c'est celui qui mérite le plus d'être adopté en Europe. On voit dans la même contrée une certaine rose, appelée ici *la reine des fleurs :* les Chinois en sont fort curieux ; elle fait l'ornement de leurs jardins. L'ancienne route, qui conduisoit à la capitale par-dessus les montagnes, est un ouvrage qui cause de l'étonnement. Il fut achevé avec une diligence incroyable par plus de cent mille ouvriers, qui prirent le niveau des montagnes, et firent des ponts pour la communication de l'une à l'autre. Si-Ngan, capitale de cette province, est une des plus belles villes, des plus grandes et des plus populeuses de la Chine. En tournant au midi, nous entrâmes dans la province de Se-Tchuen : elle produit

une espèce de poules que les dames chinoises estiment fort, et qu'elles élèvent par amusement; elles sont petites, ont les pieds courts, et sont revêtues de laine, au lieu de plumes. La rhubarbe qu'on trouve dans cette province est la meilleure que l'on connoisse dans l'univers. Une autre production digne de la jalousie des Européens et de l'attention des voyageurs dans le pays de Se-Tchuen, est l'arbre au vernis : cet arbre, qu'on appelle sur les lieux *tsi-chou*, s'élève à une moyenne hauteur, et ne porte ni fleurs, ni fruits; son écorce tire sur le gris; ses feuilles ressemblent à celles du frêne. On en retire par incision une liqueur qui est ce beau vernis de la Chine que nous trouvons si parfait, et dont le secret est d'autant plus inimitable que c'est une production de la nature, et non une production de l'art. Ce vernis prend toutes les couleurs qu'on y mêle; lorsqu'il est bien appliqué, ni les impressions de l'air, ni la vieillesse du bois, ne lui font rien perdre de son éclat. C'est ce vernis seul qui met à si haut prix les coffres et les cabinets de la Chine qu'on apporte en Europe. La province de Quey-Tcheou, où nous nous trouvâmes

au sortir de Se-Tchuen, est un pays pauvre et stérile. Quelle différence de cette province à celle d'Yun-Nan, où nous nous transportâmes ensuite, et qui la borne à l'occident: elle est très-fertile; on y recueille beaucoup d'or dans les sables que les torrens entraînent des montagnes, d'où l'on conclut qu'elles renferment des mines fort riches. Cette contrée produit un cuivre blanc nommé *pentong*, qui a la même couleur que l'argent; s'il étoit moins cassant, on ne pourroit distinguer ces deux métaux. La province de Quang-Si, que nous vîmes ensuite, est principalement recommandable par une grande multitude d'arbres à cire, par ses mines d'or, par la cannelle qu'elle produit, par les meilleures pierres pour la composition de l'encre de la Chine, et par certains oiseaux dont le plumage est si beau qu'on le fait entrer dans le tissu des étoffes de soie. En remontant au nord, nous parvînmes à celle de Hou-Quang, placée au centre de l'empire, et si fertile en toutes sortes de grains qu'on l'appelle le grenier de la Chine. Vou-Chang-Fou, sa capitale, peut être comparée à Paris pour la grandeur. Cette ville, en y comprenant Han-

Yang-Fou, qui n'en est séparée que par une belle rivière, est le lieu le plus peuplé et le plus fréquenté de toute la Chine. Han-Yang-Fou n'est point inférieur à Lyon ; et si vous joignez à ces deux villes huit ou dix mille barques, et une centaine de navires répandus dans l'espace de deux lieues, sur la rivière de Kiang, qui a plus d'une demie lieue de largeur, on conviendra que, pour quiconque aime à observer, d'un côté, cette forêt de mâts, de l'autre, cette vaste étendue de terrain couverte de maisons, forment un spectacle dont l'univers n'a rien qui approche. Le Kiang, quoiqu'à cent cinquante lieues de la mer, est assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux ; ce qui fait circuler dans ces deux villes toutes les marchandises et toutes les richesses de l'empire. De cette province nous partîmes pour celle de Fo-Kien, qui est très-peu étendue, mais qui est regardée comme une des plus considérables de l'empire, parce que sa situation favorise le commerce qu'elle fait aux îles Philippines, au Japon, à Java, à Siam, etc. C'est dans cette contrée qu'on trouve un certain fruit appelé

li-chi, dont l'espèce est inconnue en Europe, et qu'on regarde comme le plus délicieux de l'univers; il est à peu près de la forme d'une datte : les Chinois prétendent que c'est le meilleur des fruits pour son goût et son parfum. Mais ce qui distingue principalement la province de Fo-Kien, c'est l'excellence de son thé, le meilleur qui croisse dans toute la Chine. La province de Tche Kiang fut ensuite l'objet de nos courses. Sa richesse consiste dans les soies qui sont les plus belles du royaume. Cette contrée en fournit, non-seulement à toute la Chine, au Japon, aux Philipines, mais encore à l'Inde entière et aux Hollandois : elle l'emporte sur toutes les autres soies pour la blancheur, la finesse et le lustre. Il est à présumer que c'est de ce pays que les vers à soie ont été apportés dans toutes les autres contrées de l'univers. Les Romains apprirent des Grecs l'art de les élever : les Grecs s'en étoient instruits chez les Perses, qui eux-mêmes en furent redevables aux Chinois. La province de Tche-Kiang produit encore la meilleure matière pour la composition du papier ; le plus estimé se fait de l'écorce de bambou et de mûrier : il y a ici

des forêts entières de ces sortes d'arbres : le bambou est employé à mille autres usages : on en fait des lits, des tables, des chaises, etc.

Le ville de Péking étoit depuis long-tems l'objet de notre impatiente curiosité. Nous prîmes pour nous y rendre des chaises légères, du moins pendant une partie de notre route ; elles sont de cannes, ainsi que les bâtons qui servent à les soutenir. C'est un spectacle étonnant que la légéreté des porteurs : dans une journée de dix lieues, ils ne s'arrêtent que trois fois, et font jusqu'à deux lieues par heure. Les principales villes que nous trouvâmes sur la route que nous avions choisie dans le dessein de les voir, furent Tsi-Nan, Yen-Tcheou et Ton-Chang, qui ne le cèdent, ni en grandeur, ni en richesses, ni en beauté à tout ce que la Chine a de plus magnifique en ce genre. Arrivés à Péking, notre premier soin fut de voir le palais impérial qu'on nous avoit beaucoup vanté : il brille moins par son architecture que par la multitude incroyable d'édifices, de cours et de jardins dont il est composé. Son plan est un carré oblong, haut de huit toi-

ses, couvert de tuiles jaunes et enduites d'un si beau vernis qu'elles imitent l'éclat de la dorure. Le toit présente des lions, des dragons et toutes sortes de figures. Son enceinte n'a pas moins de cinq quarts de lieues de circonférence. Il occupe le centre de la ville tartare. Cette ville, ou plutôt cette partie de Pékin, est une autre cité que les habitans bâtirent à la hâte hors des anciens murs lorsqu'ils furent obligés, à la dernière revolution, de céder leurs maisons aux Tartares: ainsi la capitale de la Chine est, comme Londres, formée de deux villes, celle des Tartares, et celle des Chinois. En général, aucun prince de l'univers n'est logé avec autant de grandeur et de magnificence que l'empereur de la Chine. Les différentes pièces de ce majestueux édifice formeroient presque une ville. La salle d'audience a environ cent trente pieds de longueur, sur une largeur à peu près égale: le trône, qu'on voit au milieu de la salle, est d'une extrême simplicité; c'est-là que l'empereur reçoit les ambassadeurs. Aux deux côtés du palais, qui n'est proprement que pour la personne de l'empereur, on en voit un grand nombre

d'autres assez beaux pour servir de logement à de grands princes : ils ont leurs dénominations particulières, et causent autant de plaisir que d'étonnement par leur beauté, leur variété et leur richesse. L'un est le *palais du savoir florissant;* c'est là que le monarque se retire lorsqu'il veut s'entretenir avec les savans : un autre est appelé le *palais du conseil de guerre :* un troisième est celui *des empereurs morts.* L'héritier présomptif de la couronne a pour résidence le *palais de la compassion et de la joie :* les autres fils de sa majesté impériale demeurent au *palais florissant de l'union,* etc., etc. Outre cette multitude de palais, dont plusieurs feroient honneur à quelques rois d'Europe, il y a dans la même enceinte quantité de temples qui ont chacun leur destination marquée. Qu'on joigne à cela les cours, les écuries, les offices, les bibliothèques, les jardins, les lacs, les étangs, les parcs, les canaux, les bosquets, avec les bâtimens nécessaires pour loger toutes les personnes employées au service du prince et de ses femmes, et l'on conviendra que peu de villes sont comparables pour la ma-

gnificence et pour la grandeur à ce vaste et magnifique palais. Quoique ses différentes parties soient d'une architecture assez bisarre, on ne peut nier qu'elles ne fassent un tout très-majestueux et très-imposant; mais il ne faut y chercher ni jets-d'eau, ni labyrinthes, ni statues de marbre et de bronze, comme dans nos maisons royales, ni cette élégance, cette finesse, cette perfection de travail et de goût qui mettent nos artistes si fort au-dessus de ceux de la Chine; la principale beauté des édifices de ce pays consiste dans la disposition régulière des appartemens et dans la structure des toits qui sont fort élevés: tel est l'édifice le plus remarquable de la capitale. Les autres maisons sont propres et commodes, mais d'une grande simplicité. Les murs de la nouvelle ville sont bas et mal entretenus; mais ceux de la vieille cité, construits de brique, ont environ quarante pieds d'élévation; ils sont si larges que plusieurs personnes à cheval peuvent s'y promener de front: on y monte par une rampe douce qui se prend de fort loin. D'espace en espace on a élevé de grosses tours carrées. La ville de Péking a six lieues de circuit, sans y com-

prendre treize fauxbourgs ; elle a par conséquent plus d'étendue que Paris. La population et la cohue sont immenses. La ville est partagée en une infinité de quartiers soumis à certains chefs qui ont inspection sur dix ménages, et qui rendent compte au gouverneur de tout ce qui se passe dans leur district. Les maisons d'un même quartier doivent se défendre et se garder mutuellement : s'il s'y commet un vol, ou tout autre désordre, elles en sont toutes responsables. Chaque père de famille répond aussi de la conduite de ses enfans et de ses domestiques.

Les Chinois ont, en général, un grand front, les paupières élevées, de petits yeux fendus obliquement, le nez court et écrasé, les narines ouvertes, un visage large et assez blanc, une bouche ordinaire, les dents de la machoire supérieure saillantes en dehors, une physionomie qui n'a rien de désagréable, des cheveux noirs, les oreilles grandes et larges, un corps réplet, les épaules rondes, de grosses jambes, une taille moyenne, et un maintien grave. Il est rare que les jeunes gens laissent croître leur barbe ; le grand nombre se l'arrache. Ce n'est qu'à trente ans qu'ils com-

mencent à la laisser paroître, mais cela principalement au menton et sur la lèvre supérieure; et ils en forment alors des moustaches qu'ils font servir à leur parure, en les peignant, les nouant et les tressant avec un certain art. Le peuple est ordinairement basané, parce qu'il n'a la tête couverte que d'un petit bonnet peu propre à le garantir des ardeurs du soleil. Les jeunes filles se tirent les paupières pour avoir les yeux petits, s'applatissent le nez pour le rendre court, et s'allongent les oreilles pour les avoir grandes. Les dames mettent du rouge et du blanc, comme en Europe, et mâchent continuellement du bétel, comme aux Indes. La petitesse du pied est l'agrément le plus ambitionné des Chinoises. Dès qu'une fille vient au monde, on s'empresse de lui garotter les pieds pour les empêcher de croître. Le pied d'une Françoise de cinq ans n'entreroit pas dans le soulier d'une Chinoise qui pourroit être sa mère. On prétend que les Chinois ont imaginé cet expédient singulier pour tenir leurs épouses dans la retraite, attendu que leur démarche, par la gêne où elles mettent leurs pieds, est lente,

contrainte et mal assurée. Le sexe porte ici des caleçons de soie, qui tombent sur le milieu de la jambe ; le reste est couvert d'un bas fort court de la même étoffe. La pointe des mules est relevée, et le talon bas et carré. Une longue robe, qui pend depuis le cou jusqu'à terre, et dont les manches sont fort étroites, ne laisse que leur visage à découvert : elles ont sur ce premier habit un collet de satin blanc, et une autre robe de même couleur que la première, mais dont les manches, qui sont fort amples, leur servent de gants et de manchons. Leur coëffure ordinaire consiste à partager leurs cheveux en plusieurs boucles, où elles entrelacent des fleurs d'or et d'argent; quelquefois elles y ajoutent une figure d'oiseau dont les ailes déployées tombent sur les tempes ; sa queue retroussée forme une aigrette sur le milieu de la tête : au-dessus du front est le corps de l'animal dont le cou et le bec se trouvent précisément sur le nez. Les jeunes personnes ont des bonnets de carton, garnis d'une bande de soie ; le sommet de la tête est paré de fleurs. L'habillement des hommes consiste en une longue veste qui descend

jusqu'à terre, et par-dessus un habit un peu plus court à larges manches et sans collet, une ceinture dont les bouts pendent sur les genoux, et à laquelle ils attachent leur bourse et leur couteau, des caleçons fort amples, des bas faits en forme de bottines, et des pantoufles sans talons qui tiennent avec les bas, un bonnet rond de carton terminé en cône, couvert de satin, doublé de taffetas, qui n'embrasse que la superficie de la tête, et à la pointe duquel est un gros flocon de crin, ou de soie rouge, qui flotte jusques sur les bords. Les modes ne varient point ici comme en France; pendant quatre mille ans la façon de se mettre a été la même: ce n'est que depuis la dernière révolution que les Tartares y ont introduit quelques changemens. Les Chinois sont plus simples dans leurs meubles que dans leurs vêtemens; il n'y a chez eux ni miroirs, ni tapisseries, ni tableaux: l'ameublement se réduit à des tables, des cabinets et des paravents de lacque, des chaises de canne et des vases de porcelaine. Les cheminées ne sont point d'usage; on ne se sert que de fourneaux de brique, et l'on brûle du charbon de bois ou de terre.

Les Chinois ont généralement l'esprit doux, humain, avec une politesse infinie: ils sont naturellement froids et phlegmatiques. Leur extérieur est fort grave et fort composé; mais ils sont vindicatifs et fort intéressés. Ce peuple est très-industrieux, très-actif et très-laborieux. Le gouvernement est plutôt une monarchie absolue qu'un pur despotisme, c'est-à dire, que le souverain a plusieurs freins, soit dans les corps entiers de magistrats et de savans qui osent lui faire des remontrances, soit dans le tribunal des censeurs, qui de tout tems ont dit, avec la plus noble fermeté, aux empereurs ce qu'ils ont cru de plus convenable au bien de l'état. A la Chine on distingue les ministres en deux classes, les penseurs et les signeurs. Toute l'Asie est sous le despotisme; mais en Turquie, en Perse, c'est le despotisme de l'opinion par la religion; à la Chine, c'est le despotisme des loix par la raison. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du prince; chez les Chinois, à l'autorité naturelle de la loi raisonnée. Dans tous ces empires, sur-tout à la Chine, c'est la persuasion qui meut les volontés. Dans l'heureux état

de police et de lumière où l'Europe est parvenue, on sent bien que cette conviction des esprits qui opère une obéissance libre, aisée et générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'autorité et sur-tout de la bonté des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas soudoyer des penseurs, qui, après tout, seroient corrompus dès qu'ils seroient mercénaires, qu'ils permettent du moins aux esprits supérieurs de veiller sur le bien public. Tout écrivain de génie est magistrat né de sa patrie : son droit, c'est son talent; son tribunal, c'est la nation entière; son juge, c'est le public. Nous avons souvent parlé des mandarins dans ce récit de notre voyage à la Chine; mais il nous reste à expliquer ce qui regarde le nom de cette première classe de citoyens. Le nom de *madarin*, qui veut dire *commandant*, n'est pas celui qu'ils portent à la Chine, où ils ne sont connus que sous le titre de *quans*, c'est-à-dire, *préposés*, ou gens qui sont à la tête des autres. Les Portugais leur ont donné une dénomination prise de leur langue, et toutes les nations de l'Europe l'ont adoptée. Il y a des mandarins lettrés et des manda-

rins militaires : la première classe des mandarins, ou *kalaos*, est celle des ministres d'état. La monnoie qui a cours dans ce pays n'est que de cuivre mêlé de plomb : l'image de l'empereur n'y est pas empreinte ; ils pensent que ce seroit l'avilir. Il y a des imprimeries ; mais il s'en faut qu'elles soient portées à la même perfection qu'en Europe. On croit que cet art a été connu des Chinois plus de quatre cents ans avant qu'il fut connu parmi nous ; et peut-être leur sommes nous redevable de cette invention. En effet, leur imprimerie n'est qu'une gravure sur des planches de bois, telle que Guttemberg la pratiqua le premier à Mayence : il faut même observer que, dans les commencemens, nous n'imprimions que d'un côté, comme on fait encore aujourd'hui à la Chine. Il nous convenoit de changer cette manière, et aux Chinois de la conserver. Comme nos langues d'Europe ne sont composées que de vingt-quatre lettres, qui, au moyen de leurs combinaisons, peuvent former de gros volumes, il suffit, dans nos imprimeries, d'avoir une certaine quantité de caractères que les ouvriers arrangent sur une planche, et qu'ils en

en retirent, après l'impression, pour en former une nouvelle table. Le génie de leur langue ne permet pas d'employer cette méthode : dans quelle dépense ne jeteroit pas la fonte de quarante à cinquante mille caractères dont cette langue est composée?

N'ayant plus rien d'absolument intéressant à observer à la Chine, nous nous décidâmes à quitter, quoiqu'à regret, ce beau pays favorisé de tant de dons de la nature, cette nation qui réunit tout ce qui peut rendre un peuple respectable. On a vu finir les plus anciens empires : la Chine seule, semblable à ces grands fleuves qui roulent constamment leurs eaux avec majesté, n'a rien perdu de son éclat et de sa splendeur. Il est un seul reproche grave à faire à ce peuple, c'est l'infanticide ; mais voici comme il faut entendre ce reproche. La population est si considérable à la Chine, et le nombre des habitans si prodigieux, que, quoique l'agriculture y soit très honorée et en vigueur, et le pays très-fertile, néanmoins la plupart sont souvent exposés à beaucoup de misère ; il s'en trouve de si pauvres que l'impuissance d'élever leurs enfans et de les nourrir, les

porte à les exposer dans les rues : quelques-uns les noient au moment de leur naissance. Un père vend quelquefois son fils, sa femme et lui-même ; mais ce reproche ne peut s'appliquer à la nation entière qu'en ce sens, que l'infanticide y est plus commun qu'en aucun autre état, sans pouvoir l'imputer cependant à ce peuple pris en masse.

Le royaume de Corée étoit naturellement la route que nous devions prendre pour nous rendre au Japon. La difficulté d'y pénétrer sans le secours des Hollandois, et l'assurance où nous étions de trouver à Canton quelque vaisseau de Batavia chargé pour Nangasaqui, nous auroient fait préférer de retourner à Canton pour y saisir la première occasion favorable ; mais nous fûmes heureusement instruits qu'il y avoit un navire hollandois à Formose qui devoit partir incessamment pour le Japon. Nous prîmes, sans balancer, le parti de nous embarquer pour cette île ; mais dès le second jour de notre navigation, un coup de vent nous jeta jusqu'aux îles de Lé-Kieou, placées entre la Corée, l'île Formose et le Japon ; elles sont au nombre de trente-six, soumises à un seul roi. Dans cet

Archipel, les équipages, les armes, les habits, sont à la japonoise. Ces peuples ont pris des Chinois et des Japonois leurs voisins, ce qui leur a paru le plus commode. Mais nous ne fîmes qu'entrevoir ces insulaires sur les côtes. Le vent nous ayant permis de nous remettre en mer, nous abordâmes à l'île de Tai-Wan. Les Portugais l'ont appelée *Hermosa*, c'est-à-dire, *belle*, d'où est venu le nom de Formose que lui donnent les Européens, comme plus doux à l'oreille et plus propre à exprimer les charmes de sa situation. Les arbres y sont rangés dans un ordre si admirable que toute la partie méridionale ressemble à un immense verger. La Chine a peu de villes comparables à Tai-Wan, sa capitale, pour la richesse et le nombre des habitans. La partie la plus habitée de l'île appartient aux Chinois ; elle est du district de Fo-Kien. Les fruits sont ici abondans et délicieux ; ce sont des ananas, des cocos, et autres productions de l'Asie, des pêches, des abricots, des raisins, et les plus excellens fruits de l'Europe ; il y a surtout des melons d'eau d'une forme oblongue, quelquefois ronds, dont la chair est rouge,

et qui font les délices des tables de la Chine. Nous ne pûmes faire parmi les Formosans un aussi long séjour que nous l'aurions désiré. Le navire hollandois dont on nous avoit parlé ne tarda pas à mettre à la voile pour le Japon, et nous en profitâmes. Voici à quel sujet ce vaisseau étoit destiné pour cette contrée. La compagnie de Batavia envoyoit un directeur de son commerce à Nangasaqui. C'est une place importante et lucrative; mais l'officier qui en est pourvu ne reste en place qu'une année : après ce terme il est obligé de s'en retourner sur le même vaisseau qui amène son successeur. Une de ses principales fonctions est d'aller à Jédo, avec une suite nombreuse, pour saluer l'empereur et lui offrir les présens accoutumés. C'est le seul tems qu'un voyageur puisse choisir pour visiter un royaume dont l'entrée est interdite à toutes les nations. Le hasard nous favorisa donc au-delà de nos espérances, puisque Nangasaqui est la seule ville de cet empire où il soit permis aux étrangers d'aborder; encore cette permission n'est-elle accordée qu'aux Chinois et aux Hollandois.

Notre navigation, qui dura plusieurs jours,

fut assez heureuse, et nous entrâmes enfin dans un hâvre environné de hautes montagnes, d'îles et de rochers, qui le mettent à l'abri des tempêtes et des orages : c'étoit le célèbre port de Nangasaqui, situé dans la partie de l'île de Ximo, la plus proche de l'Europe et la plus connue. C'est une ville sans murailles : les maisons sont basses et de peu d'apparence. Il y a ici, comme dans tout le Japon, trois principales religions. La première est appelée *sintos;* elle tient pour le culte des anciens dieux du pays : la seconde se nomme *budsdo*, et consiste dans l'adoration des idoles étrangères : la troisième, appelée *suito*, est un système plus moderne fondé sur les seules lumières de la raison. Il n'appartient qu'au *dairi*, qui est le souverain pontife des Japonois, de canoniser les hommes célèbres. La secte de budsdo a pris naissance dans les Indes, d'où elle s'est répandue à Siam, à la Chine et au Japon. On raconte mille traits fabuleux de son fondateur, auquel on s'accorde par-tout à rendre les honneurs divins. Les Indiens le nomment Wistnou, les Siamois Sommono-Codom, les Chinois Foë, les Japonois Buds

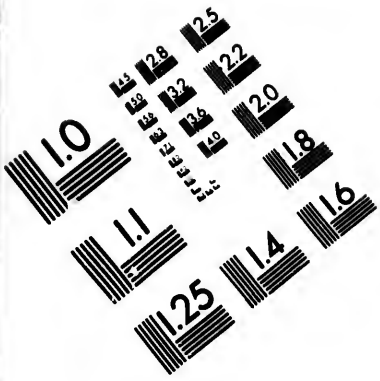
ou Siaka. Les bonzes sont les prêtres de la secte des Budsdoïstes. Des missionnaires avoient porté le christianisme au Japon ; mais la découverte d'une conspiration tramée contre le monarque qui régnoit alors, par un officier portugais qui en étoit le chef, fit proscrire le christianisme et les Chrétiens. Ce fut alors que les Japonois renoncèrent à tout commerce avec les étrangers, et l'empereur donna ce fameux édit qui défend à tous ses sujets de sortir du pays, sous peine de mort, et qui porte qu'aucun étranger ne seroit reçu au Japon. Il est à présumer que les Japonois ont été originairement une colonie de la Chine. La première époque certaine de leur histoire remonte à Sin-Mu, qui fonda cette monarchie il y a environ deux mille cinq cents ans, c'est-à-dire, à peu près dans le tems que Romulus jeta les fondemens de celle des Romains : ce qu'il y a de plus digne de remarque dans l'histoire de ce peuple, c'est que, pendant ce long espace de tems, l'empire n'est point sorti de la même famille. Les descendans de Sin Mu ont perdu une grande partie de leur autorité ; mais ils ont toujours conservé le titre d'empereur, avec un pou-

voir absolu dans les affaires de la religion. Depuis cette révolution, qui a donné un second maître à l'état, il est gouverné par deux souverains, un ecclésiastique, nommé *dairi*; l'autre séculier, nommé *cubo*, qui fait tout et qui par conséquent est le vrai souverain. Le cubo fait son séjour dans la capitale, et le prince ecclésiastique dans la ville de Méaco, éloignée de Jédo d'environ soixante lieues.

Après avoir vu Nangasaqui, nous nous mîmes à visiter toutes ces îles fameuses, semées de villes très-peuplées, et où règne une police admirable. Toutes les grandes routes sont divisées en milles géométriques qui commencent au pont de Jédo, comme au centre commun de tout l'empire. Il y a des postes réglées où les chevaux sont taxés. La coutume au Japon, quand on voyage, est de porter un éventail où sont marquées les routes principales, les distances des lieux, les hotelleries, le prix des vivres, etc. Il y a sur tous les grands chemins, et dans toutes les hotelleries, des jeune filles dont toute la profession est d'amuser les voyageurs : cette débauche est si ouverte au Japon que plu-

sieurs Chinois viennent y dépenser leur argent; aussi appelle-t-on ce pays-ci le lieu public, le mauvais lieu de la Chine. Les Japonois aiment les courtisanes avec passion. Voici la route que nous prîmes pour aller de Nangasaqui à Jedo, capitale de tout le royaume, et en même tems pour remplir le dessein où nous étions d'en visiter les principales contrées. Nous nous rendîmes par terre, en cinq jours, à la ville de Kokura, située à l'autre extrémité de l'île de Ximo: de là nous nous embarquâmes pour Osacka: d'Osacka nous traversâmes par terre le continent de la grande île de Nipon, jusqu'à Jédo; ce qui nous tint encore environ quinze jours. Nous fîmes donc près d'un mois à faire cette route. Sans nous écarter de notre chemin, nous vîmes trente-trois grandes villes. Les Japonois nous ont paru bien faits, mais fort laids. Les femmes, quoique très-petites, sont fort jolies. Ce peuple, en général, a un caractère excellent, un cœur élevé, généreux, bienfaisant, un esprit doux, des mœurs faciles et sociables. Il est sobre, frugal, économe dans le particulier, magnifique dans les occasions d'éclat, fier, intré-

pide, ennemi de toute bassesse, supportant avec courage les disgraces, et méprisant la mort qu'il se donne pour le plus léger sujet. L'honneur est le principe, le mobile de toutes ses démarches : ce sentiment est porté ici jusqu'au fanatisme. Quelques excessive que soient ses règles ou ses préjugés, il ne s'en écarte jamais. Ces insulaires sont spirituels, amis des sciences et des arts, quoiqu'ils ne les connoissent que superficiellement : ils regardent le commerce comme une profession vile; aussi n'y a-t-il point de peuple policé qui soit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté qui produit l'indépendance, et qui mit les Romains si fort au-dessus des autres nations. Le point d'honneur est également vif dans toutes les conditions : cette passion fait sortir les Japonois de leur caractère, et les rend sombres, défians, vindicatifs et cruels. Leur incontinence est extrême, et les loix ne mettent ici aucun frein à la débauche : pour tout autre objet les loix pénales sont terribles et barbares. L'homicide involontaire, la violation même de certains réglemens de pure police, sont punis de la roue ou du feu. Quand



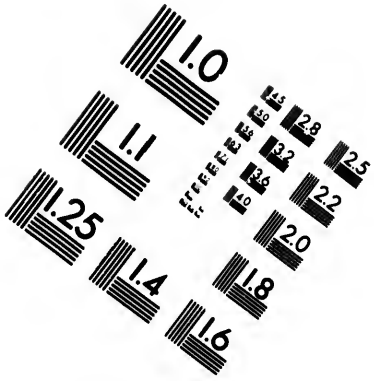
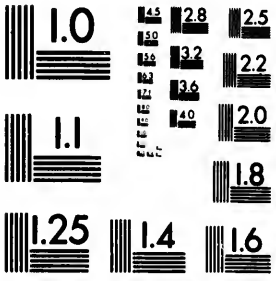
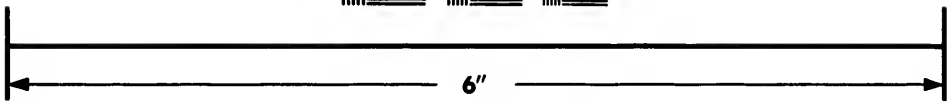
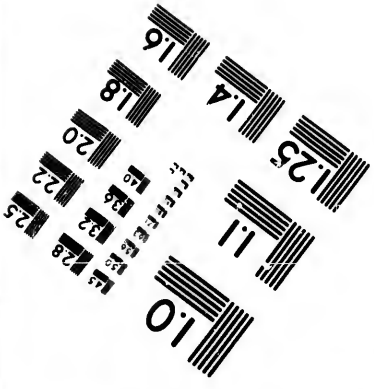
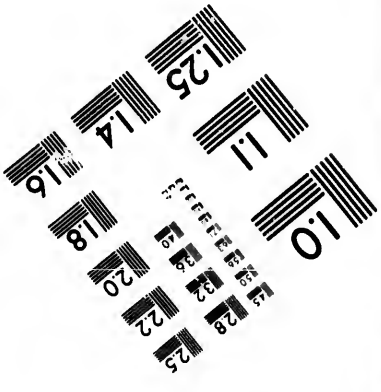


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
1.1
1.0

on veut favoriser le coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter dans sa maison. Un criminel qui obtient cette faveur assemble sa famille et ses amis, se pare de ses plus riches vêtemens, fait un discours pathétique sur sa situation, et, prenant un air gai et content, se découvre le ventre, et s'y fait de bonne grâce une ouverture en croix.

Kokura, par où nous commençâmes, ainsi que nous l'avons déja dit, notre route pour Jédo, étoit autrefois une grande ville. Il n'y a plus que quelques restes de sa magnificence. Nous fûmes ensuite à Osacka, ville la plus commerçante du royaume et prodigieusement peuplée. Les habitans sont fort adonnés aux fêtes, aux spectacles, aux divertissemens; aussi les Japonois la nomment-ils le théâtre des plaisirs. Toutes les heures y sont annoncées par le son de divers instrumens; chaque heure a son instrument particulier. Nous y vîmes deux fois la comédie : ils mêlent, dans une suite de rôles, les genres tragiques, comiques, lyriques, pantomimes; les intermèdes sont des ballets ou quelque farce bouffonne. On voit

sur leurs théâtres des décorations et des machines surprenantes : ils font paroître des géans monstrueux, des montagnes ambulantes, des villes peuplées et animées, etc., et autres prodiges de ce genre que nous ne pouvons imiter que sur une toile immobile, ou sur des théâtres de marionettes. La musique est très-bisarre, et composée de flûtes, de tambours, de cymbales et de grosses cloches ; ce qui forme un charivari fort agréable aux oreilles japonoises. D'Osacka à Méaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues, les villages sont si nombreux et se suivent de si près, qu'ils forment comme une rue continuelle jusqu'à Méaco. Le lendemain nous apperçûmes cette dernière ville. Nous y arrivâmes par une grande rue que nous suivîmes pendant plus de deux heures. Il étoit fête ce jour-là : les femmes étoient bien mises avec des robes de différentes couleurs, des voiles de soie sur le front, et de grands chapeaux de paille. Méaco est située au milieu d'une grande plaine ; elle a une lieue de longueur. Le palais du dairi, qui comprend seul dix ou douze rues, est séparé de la ville par des murs et des fossés. Méaco est le ma-

gasin général de toutes les marchandises du Japon, et le centre de tout le commerce. On y bat la monnoie; on y imprime le cuivre; on y fait les plus riches étoffes d'or et d'argent. Les meilleures teintures, les ciselures les plus exquises, toutes sortes d'instrumens de musique, les vernis, etc., se font dans cette ville. Les temples sont, en général, ici d'une beauté surprenante : on y arrive ordinairement par des allées spacieuses, plantées d'un double rang de cédres, et couvertes d'un sable pur. Ce qu'on appelle à Méaco *la Pagode-Impériale*, est un temple superbe destiné à recevoir le cubo lorsqu'il est amené par la dévotion. On y monte par un grand escalier qui conduit à un édifice plus majestueux que le palais du souverain. Il y a un jardin où l'art à réuni tous les agrémens. Plusieurs plantes rares, entrelacées de pierres curieuses, embellissent les compartimens du parterre; mais rien sur-tout n'est plus charmant pour les yeux qu'un rang de petites collines, formées à l'imitation de la nature, et couvertes des plus belles fleurs du pays. C'est aux environs de Méaco que viennent le meilleur thé et le meilleur ta-

bac. A quelques lieues plus loin, la nature produit en abondance cette espèce de roseau ou de bambou dont la racine sert à faire des cannes. Nous vîmes un enterrement d'un homme du commun; car l'usage est ici, pour les personnes un peu aisées, de brûler les corps sur un bucher. Le deuil se porte blanc, comme à la Chine, et à peu près pendant le même tems et de la même manière. Ce qui s'offrit à nous de plus remarquable, en suivant notre route et en avançant jusqu'à Togitz, est la grande et fameuse rivière d'Osingava, la montagne de Fud-Si, et le célèbre lac de Fakone. La montagne de Fud-Si est une des plus hautes du globe terrestre. On compte six lieues depuis le pied jusqu'au sommet : elle se termine en pointe et à l'apparence d'un vrai cône; elle est couverte de neige presque toute l'année. Le lac de Fakone est peu éloigné de la ville d'Odovara, où l'on prépare le cachou parfumé. On en fait des pillules, de petites idoles, des fleurs et d'autres figures : les femmes en consomment beaucoup dans la persuasion qu'il donne de la douceur à l'haleine. Le cachou est un jus épaissi que les Hollan-

dois et les Chinois portent au Japon ; et après la préparation qu'il reçoit dans les vil. de Méaco et d'Odovara, où on le mêle avec de l'ambre, du camphre et d'autres ingrediens, ils l'achètent pour le transporter dans d'autres pays. Après avoir traversé une plaine immense, qui s'étend jusqu'à Jédo, nous arrivâmes à cette capitale. En entrant dans un des fauxbourgs, nous vîmes une longue rue irrégulière qui a la mer à droite et une colline à gauche. Après avoir fait trois quarts de lieue dans cette rue, nous nous arrêtâmes dans une hotellerie, à la vue du port qui présente une des plus belles perspectives du monde. Nous étant ensuite remis en marche, nous fûmes frappés de la beauté des rues qui devenoient plus larges et plus uniformes à mesure que nous entrions dans la ville. Nous passâmes plusieurs ponts magnifiques. Jédo est, sans contredit, la plus grande ville de l'empire, et le nombre de ses habitans est d'environ quinze cents mille ; elle est située à l'extrémité d'un golfe. La face qui regarde la mer a la figure d'un croissant. Une grande rivière qui la traverse, en, se partageant en cinq bras, va se jeter dans le

golfe. Le palais des monarques à cinq lieues de tour : ce grand espace renferme une prodigieuse quantité de rues, de fossés, de canaux, de cours et de jardins. Cette vaste étendue de terrain est occupée par trois enceintes ; celle du milieu contient le palais de l'empereur. Dans le centre est une haute tour, divisée en plusieurs étages, et si richement ornée que, de loin, elle donne à tout le château un air de magnificence qui cause de l'admiration : une multitude de toits recourbés, avec des dragons dorés au sommet et aux angles, produisent le même effet. La décoration intérieure des appartemens de l'empereur est simple, mais pleine d'élégance et de goût : les plafonds et les colonnes sont de cèdre, de camphre et de bois de jéséri ; ce dernier est d'une beauté singulière, ses veines forment naturellement des fleurs et d'autres figures curieuses.

Ici, comme à la Chine, on est exposé à être puni pour les crimes d'autrui. Si un criminel se dérobe à la justice par la fuite, le chef de la rue est obligé de le poursuivre, sous peine de répondre personnellement de son évasion. Un homme qui tire l'épée contre

un autre, quand même il n'auroit ni blessé, ni frappé son ennemi, est condamné à mort. Dès leurs plus tendres années on accoutume les enfans à respecter, à chérir leurs parens: la piété filiale est portée aussi loin qu'à la Chine. Nous avons déja dit que le point d'honneur porte aux actions les plus extraordinaires; en voici un exemple. Deux gentilshommes eurent dispute parce qu'en montant l'escalier du palais impérial, ils se heurtèrent avec leurs épées. Nous crûmes qu'ils alloient se battre comme auroient peut-être fait deux François; nous étions dans l'erreur. On ne se bat point au Japon; il est une autre façon de montrer de la bravoure: celui qui se crut offensé tira son poignard et s'en ouvrit le ventre; le second, sans répliquer, en fit autant.

Les productions naturelles sont au Japon à peu près les mêmes qu'à la Chine. Ce pays, situé sous un ciel peu favorable, seroit peut-être le plus misérable de l'Asie, sans l'industrie des habitans: le besoin toujours actif leur a fait imaginer mille ressources inconnues aux autres nations. Croiroit-on qu'ils ont trouvé le moyen de faire des

gateaux

gateaux excellens avec une mousse qui se trouve sur des coquillages aux environs de Jédo. La mer qui environne le Japon est perpétuellement agitée et sujette à d'affreuses tempêtes, ce qui, joint aux écueils nombreux dont elle est parsemée, en rend la navigation très-périlleuse. Les tremblemens de terre sont si fréquens ici que les habitans y sont habitués au point de les craindre peu, quoiqu'ils soient assez violens quelquefois pour renverser des villes entières. Il y a environ soixante-cinq ans que la ville de Jédo fut presque abimée; plus de deux cents mille personnes périrent sous ses ruines. La qualité sulphureuse du terroir donne naissance à toutes sortes de métaux et de minéraux. La longueur de ce royaume est d'environ deux cents soixante lieues, et sa largeur de soixante-dix. Outre les provinces qui forment ce qu'on appelle proprement le Japon, il y a d'autres contrées plus éloignées qui sont ou de la dépendance, ou sous la protection de cet empire : telles sont la terre d'Yesso et la péninsule de Kamtschatka. On a souvent confondu ces deux pays, qui sont néanmoins très-distingués les uns des autres : le pre-

mier est une île voisine du Japon ; le second, beaucoup plus à l'orient, tient au continent par la Tartarie Moscovite. Au midi de cette péninsule est la nation des Kuriles ou Kurilski : au nord sont les Korjaki, qui s'étendent aussi dans toute la partie occidentale. Nous n'avons point vu ces trois pays ; mais voici ce que nous en avons appris. Les Yessois sont des Sauvages qui vivent uniquement de la pêche. Le pays de Kurilski, que quelques personnes ont cru contigu au Japon, quoiqu'il en soit séparé par l'île d'Yesso et par un bras de mer, est habité par diverses nations dont quelques-unes paient un tribut à la Russie. Celle que les Moscovites appellent Kuriles est regardée comme une colonie de Japonois. Ce sont encore des peuples sauvages, ainsi que les Korjaki, établis dans la partie septentrionale de la terre de Kamtschatka. Cette dernière contrée confine avec l'Amérique par un isthme rempli de montagnes escarpées et presqu'inaccessibles : on croit que c'est par là que les premiers hommes ont passé dans le nouveau monde ; d'autres prétendent qu'entre l'Amérique et le pays de Kamts-

chatka, il y a un bras de mer, et que c'est-là qu'est le passage qu'on cherche depuis si long-tems de la mer du Nord dans le grand Océan des Indes; mais ce passage n'existe pas.

On se sert au Japon des mêmes caractères qu'à la Chine pour l'écriture, et la méthode d'imprimer est à peu près la même dans les deux empires. A l'égard de la langue, celle des Japonois paroît originale et primitive, et semble n'avoir aucune analogie avec celles qui se parlent dans l'Orient, à l'exception de quelques termes qu'ils ont empruntés de leurs voisins: leur habillement est presqu'en tout conforme à celui des Chinois. Les Japonois forment un peuple guerrier qui pousse le courage jusqu'à l'audace, et méprise la mort au point de se la donner pour des causes très-légères.

Notre intention étant de parcourir la Tartarie dès que nous fûmes de retour à Nangasaqui, nous nous embarquâmes pour le royaume de Corée, qui touche à celui du Japon, et qui se trouvoit être notre chemin pour la Tartarie. Nous arrivâmes en peu de tems à King-Ki-Tau, capitale de la Corée,

qui est une presqu'île qui ne tient à la terre que par une montagne impraticable. Ce royaume a cent quatre vingt lieues de longueur, du nord au midi, et cent vingt dans sa plus grande largeur ; il est séparé de la Chine par une grande palissade de bois qui sert de limite aux deux états. On y compte environ cinquante villes qui ont la même forme, et sont revêtues de murs dans le même goût que les villes chinoises. Le climat y est très-froid, sur-tout dans les contrées septentrionales. Ce royaume a souffert plusieurs révolutions : tantôt esclave, tantôt indépendant des Chinois, il a été presque toujours en guerre avec eux; il est aujourd'hui tributaire de la Chine. Comme les productions, les mœurs, les usages, les loix, sont assez semblables à ce que nous avons vu à la Chine, nous n'en donnerons point une description particulière.

CHAPITRE XVI.

De la Tartarie, de la Sibérie et de la Nouvelle-Zemble.

Pour nous rendre de la Corée dans la Tartarie, il nous fallut parcourir des terres immenses. Enfin, nous apperçûmes la ville de Mugden, la seule de la province de ce nom qui mérite le nom de ville : son voisinage de la Corée la rend fort commerçante. Avant de rendre compte de ce que nous y avons vu de plus remarquable, il n'est pas hors de propos de donner une idée générale de la Tartarie, qui est la Scythie des anciens. Nous avons déja eu occasion, dans le récit de notre voyage à la Chine, de parler des Tartares Mantcheoux, qui, dans le siècle passé, en ont fait la conquête. Les opinions sont partagées sur l'origine de ce peuple : les uns le font venir d'une nation de Sauva-

ges, qui habitoit la partie orientale de la Tartarie; d'autres le font descendre des anciens Tartares, dont l'empire avoit été presqu'aussi étendu que celui de la Chine. Il est d'autres Tartares, appelés Mongols, qui habitent la partie occidentale, et se divisent en différentes branches, dont les unes sont soumises à l'empereur de la Chine, les autres à des kans ou souverains particuliers: ainsi ce qu'on nomme proprement la grande Tartarie est composé de deux nations, les Mantcheoux et les Mongols, et comprend plus d'un tiers de l'Asie; sa longueur, d'orient en occident, est d'environ douze cents lieues, et sa largeur, du nord au midi, en comprend près de trois cents. Malgré cette vaste étendue, la Tartarie n'approche pas de ce qu'elle étoit sous le fameux Gengis Kan. Conduits par ce conquérant, ces peuples se rendirent célèbres sous les noms de Mongols et de Tartares. Dans la suite ce grand empire étant tombé en ruine, toutes les puissances voisines en ont usurpé quelques parties; et de cette immense région, plus de la moitié appartient actuellement aux Chinois et aux Russes. La Tartarie orientale,

où sont les Tartares Mantcheoux, peut être regardée comme une province de l'empire chinois; elle est divisée en trois grands gouvernemens. Le premier a pour capitale la ville de Mugden, qui peut même passer pour celle de toute la nation. Les Mantcheoux y ont établi les mêmes cours souveraines qu'à Péking, composées des seuls habitans naturels du pays : ces tribunaux jugent en dernier ressort dans toutes les contrées de la Tartarie, soumises à la domination chinoise. Les commandans ont ici le nom de mandarin. Nous renouvellâmes en cette ville nos provisions, et nous entrâmes ensuite dans le gouvernement de Kirin-Ula, qui est le second pays des Mantcheoux. Nous n'y arrivâmes qu'après une marche très-fatigante, à travers des forêts et des plaines désertes. Cette ville n'offre rien de remarquable, non plus que celle de Ninguta; les murs en sont de terre, et les bâtimens ont plutôt l'air de chaumières que de maisons : c'est-là que l'empereur envoie tous les criminels chinois et tartares qui sont condamnés au bannissement.

Nous continuâmes notre route toujours

par des pays déserts. Nous trouvâmes seulement plusieurs rivières que nous passâmes, tantôt à gué, tantôt dans des barques: celle qui se nomme Usuri est, sans contredit, la plus belle de cette contrée, par la longueur de son cours. Nous parvinmes enfin à Tsi-Tsi-Kar, troisième gouvernement des Tartares Mantcheoux; il tire son nom d'une ville neuve, bâtie par l'emperenr Cang-Hi, pour assurer ses conquêtes contre les Tartares. A quelque distance de-là, sur les bords du Saghalia, il est une autre ville du nom de cette rivière, où se vendent les martres-zibelines, qui sont ici plus belles que par-tout ailleurs. Mer-Ghen, autre grande ville de ce gouvernement, est assez peuplée, mais mal bâtie. Outre les Mantcheoux, on trouve encore d'autres Tartares nommés Solons et Tunguts. Les Solons, peuple adroit et robuste, ne connoissent d'autre occupation que la chasse: leurs femmes montent à cheval, tirent de l'arc, et accompagnent leurs maris à la poursuite des martres et des cerfs. Les Tunguts ou Tunguses, ainsi appelés d'un fleuve de Sibérie, d'où ces Tartares tirent leur origine, campent dans les

bois ou sur le bord des rivières. La langue des Mantcheoux est la même que les Tartares ont apportée à la Chine. Une singularité de la langue tartare, et qui la rend très-féconde, c'est d'exprimer d'un seul mot ce qui demande ailleurs de longues périphrases ou circonlocutions. Par exemple, veut-on dire qu'un chien a le poil des oreilles long et épais, c'est assez du mot *Tayha*. Un mot exprime deux ou trois qualités ensemble. On trouve ici des élans de la grosseur de nos bœufs. Le chulon est un autre quadrupède qui a la forme et la couleur du loup; son poil est long, doux et épais; sa peau est recherchée des Russes et des Chinois qui en font de fort belles fourrures. Nous ne devons pas oublier les renards noirs qu'on voit ici en assez grand nombre: leur fourrure passe pour la plus précieuse; et on la préfère à la martre-zibeline, parce qu'elle est plus chaude et plus légère. Nous y vîmes aussi des lièvres blancs comme la neige sur laquelle ils couroient.

Au sortir de la Tartarie, nous passâmes ensuite chez les Mongols, peuples voisins des Mantcheoux, et qui occupent la Tarta-

rie occidentale. Les Mongols sont, ainsi que nous l'avons dit, immédiatement soumis aux Chinois, ou plutôt ce sont eux qui, donnant aujourd'hui des loix à la Chine, sont soumis à eux-mêmes, puisque c'est à leurs descendans qu'ils obéissent. Ce sont eux qui ont établi la plupart des monarchies asiatiques et spécialement celle du Mogol : c'est-là que le fameux empire de Gengis-Kan a pris naissance et qu'il a eu son siège principal; c'est-là que les arts et les sciences ont été long tems cultivés, que toutes les richesses de l'Asie furent plusieurs fois réunies et dissipées, et que se sont passées les plus grandes actions que l'histoire attribue aux Tartares de l'Orient et de l'Occident. Mais les guerres que ces peuples ont eues à soutenir, soit contre les Mantcheoux, soit contre les Chinois, et plus que tout cela, leurs propres divisions, ont changé cette région florissante en une vaste solitude. Les Mongols occupent une plus grande étendue de pays que les Tartares orientaux. On comprend sous leur nom les Kalkas et les Eluths ou Kalmouks, qui habitent les parties de l'ouest, jusqu'à la mer Caspienne; ils ont tous le mê-

me langage et à peu près les mêmes mœurs; ils mènent une vie errante : leurs troupeaux suffisent à leur subsistance; ils sont d'une taille médiocre, mais robuste, ont la face large et plate, peu de barbe, le tein basané, les cheveux noirs et aussi forts que le crin de leurs jumens. La religion de leur pays, ainsi que celle des Mantcheoux, consiste dans le culte de Foë que le peuple suit à la Chine. La partie de la Tartarie qui tire son nom de la rivière de Kalka, offroit autrefois plusieurs villes qui n'existent plus : nous cherchâmes en vain les ruines de Kara-Korum, ancienne capitale de l'empire des Tartares. Ce que nous avons dit du Dalai Lama, souverain pontife du royaume de Boutan, peut également convenir au Khoutouktou, grand-prêtre des Mongols-Kalkas. Il est une autre nation de Mongols, plus occidentale que les Kalkas, nommée les Eluths ou les Kalmouks. Ce pays comprend la plus grande partie des vastes régions qui portent en Europe le nom de grande Tartarie. Son extrême élévation le rend beaucoup plus froid que les autres terres situées sous la même latitude : une seule nuit d'été produit quelque-

fois de la glace de l'épaisseur d'un écu. C'est à cette même hauteur qu'il faut attribuer la multitude et l'immensité de ses déserts : quoique la plupart des grandes rivières d'Asie en tirent leur source, ils manquent d'eau dans une infinité d'endroits. La manière de vivre des Eluths diffère peu de celle des autres Mongols : leurs huttes ou leurs tentes sont les mêmes. Tous les Tartares, en général, et particulièrement ceux-ci, sont hospitaliers et ne cherchent à nuire à personne. La grande Tartarie offre en quelques endroits de petites montagnes, sur lesquelles on trouve des squelettes humains, accompagnés de vases d'or et d'argent, et de joyaux précieux : quelques-uns croient que ce sont les corps des héros du pays qui sont morts dans les combats. On les distingue à l'amas de pierres dont ils sont couverts : on ignore quand et par qui ces batailles ont été données ; on assure que Tamerlan en a livré plusieurs aux Kalmouks, sans avoir pu les conquérir. Comme ces monumens ne s'accordent point avec la situation présente des habitans. Nous les avons pris pour les tombeaux des Mongols qui accompagnèrent

Gengis-Kan dans les provinces méridionales de l'Asie. Ces conquérans ayant enlevé toutes les richesses des peuples vaincus, les transportèrent dans leurs déserts et les enterrèrent avec leurs morts, conformément à l'ancien usage de leur nation. Le souverain des Eluths est appelé le *grand kan* des Tartares. Cette nation peut être divisée en trois branches, les Eluths dont nous venons de parler, les habitans du Tibet ou royaume de Boutan, qui sont gouvernés par le grand lama ou plutôt par des princes qui relèvent de ce pontife; la troisième branche, horde ou tribu, qui habite le pays de Karazm et d'Usbek, a aussi ses maîtres particuliers. Les terres du grand kan des Tartares sont bornées par trois des plus puissans empires de l'univers, au nord par la Russie, à l'orient par la Chine, et au midi par celui du Grand-Mogol; elles sont séparées des deux premiers par des plaines désertes, et du troisième par des montagnes inaccessibles. Nous ne parlons pas ici du Tibet, parce que nous avons dit ce qu'il y a de plus intéressant au sujet de ce pays, dans le récit de notre voyage au

royaume de Boutan, qui en est la partie principale et la plus curieuse.

Enfin, nous poussâmes notre route jusqu'à Urgenz, capitale du royaume de Karazm, et qui n'est qu'à vingt lieues de la mer Caspienne. Cette ville n'offre rien de remarquable, non plus que les autres villes du Karazm, habitées par les Turcomans et les Tartares d'Usbek : les premiers tirent leur origine du Turquestan, d'où l'on croit qu'est sortie la branche ottomane. Le Turquestan a pour capitale une ville du même nom, située près de la rivière de Sir : cette rivière se jette dans le lac d'Aral ou des Aigles, qui a presque la même forme que la mer Caspienne et environ le quart de sa longueur ; c'est un des plus grands lacs de l'Asie septentrionale : on lui donne au moins trente lieues du nord au midi ; et quinze de l'orient à l'occident. Le Sir est la rivière que les Moscovites nomment Daria. Non loin du royaume de Karazm est la grande Bukkarie, où se trouvent les villes de Bokhara, de Samarcande et de Balk. La première est fort grande ; ses murs sont de terre et assez

élevés : le kan y fait sa résidence. La fameuse ville de Samarcande a beaucoup perdu de son ancienne magnificence ; elle a été la capitale de l'empire de Tamerlan ; elle est encore aujourd'hui fort considérable et très-peuplée : il y a une académie des sciences, la plus célèbre et la plus fréquentée de tous les pays mahométans ; on y va faire ses études de toutes les parties de la Perse, du Mogol et de la Turquie : son terroir produit des fruits excellens ; on vante sur-tout ses melons, ainsi que ceux du royaume de Karazm : ces derniers se conservent long-tems et se transportent à Astracan et à Pétersbourg. C'est à Samarcande que se fabrique le meilleur papier de soie de toute l'Asie ; mais pour faire fleurir le commerce à Samarcande, il lui faudroit d'autres maîtres que les Tartares. Balk, à présent la plus considérable de toutes les villes possédées par les Tartares mahométans, est grande, belle et bien peuplée ; la plupart de ses bâtimens sont de pierre ou de brique : le château du kan est un grand édifice à l'orientale, bâti presqu'entièrement de marbre qui se tire d'une montagne voisine. Cette ville est de-

venue le centre de tout le commerce qui se fait entre la Bukkarie et les Indes. On a donné le nom de petite Bukkarie à un pays voisin, qui a beaucoup plus d'étendue que la grande; c'est sans doute parce qu'il lui est inférieur par le nombre des villes, la bonté du terroir et la multitude des habitans : Kashgar en étoit la capitale; à présent c'est Yarkien. Comme cette place étoit le centre du commerce entre les Indes et le nord de l'Asie, entre le Tibet et la Sibérie, entre la grande Bukkarie et la Chine, elle est fort peuplée et fort riche.

Nous avions fixé dans la ville d'Urgenz le centre de toutes nos courses dans cette partie de la Tartarie : ce fut là que nous recueillîmes toutes les observations curieuses sur la mer Caspienne que nous allons mettre ici sous les yeux du lecteur. On dit que cette mer, depuis qu'elle reçoit les eaux de tant de fleuves, auroit dû grossir d'une manière sensible, et inonder la Perse et même toute l'Asie, si elle ne se déchargeoit par des canaux souterrains. La difficulté, ajoute-t-on, est de savoir sous quel pays coulent ces canaux et avec quelle mer elle communique. Ceux qui

qui soutiennent que cette décharge est sous la Géorgie, dans la mer Noire, fondent leur sentiment, 1°. sur le peu de distance qu'il y a d'une mer à l'autre; sur les courans qu'on trouve dans le Pont-Euxin, et qui sont poussés d'orient en occident, principalement sur celui du détroit de Constantinople. La mer Noire, enflée par cette prodigieuse quantité d'eau que la mer Caspienne lui envoie sous terre, est elle-même obligée de se décharger, par ce canal, dans la mer de Marmora. D'autres prétendent que la mer Caspienne se vide sous la Perse, et communique, par un chemin de quatre cents lieues sous terre, avec l'Océan des Indes, vers le golfe Persique; voici la raison qu'ils en apportent : les personnes qui habitent le long de ce golfe apperçoivent tous les ans une grande quantité de feuilles de saule, espèce d'arbre entièrement inconnue dans cette partie de la Perse, et dont, au contraire, les bords de la mer Caspienne sont tous ombragés. Quant à nous, nous présumons que cette mer n'a aucune communication, et que la seule évaporation dans un climat si chaud, lui fait perdre autant d'eau qu'elle

en reçoit des rivières qui s'y jettent. C'est ainsi sans doute que l'Océan, dont les bornes sont aussi reglées que celles de la mer Caspienne, se décharge des eaux que tous les fleuves y apportent. La longueur de la mer Caspienne est d'environ cent cinquante lieues du nord au midi, sur quarante ou cinquante de largeur : les Russes sont les seuls peuples qui y naviguent ; les Persans et les autres habitans de ses bords n'y ont que des bateaux pour la pêche. C'est des environs de la mer Caspienne, et de toute cette partie de la Tartarie, qu'est sorti un peuple célèbre qui a établi de puissantes monarchies dans l'Europe, dans l'Asie et dans l'Afrique ; qui a contribué à la destruction de l'empire d'Occident, ruiné celui des Califes, ravagé la France, l'Italie, la Germanie ; un peuple qui a subsisté avec éclat pendant plus de deux mille ans ; et qui, depuis Péking jusqu'à Paris, sous les noms de Huns, de Turcs, d'Alains, de Vandales et de Tartares occidentaux, a répandu l'épouvante dans tous les lieux où ses armes ont pénétré. Il est fait mention de ce peuple dès les premiers tems des annales chinoises, sous

le nom de Huns. Les Tartares occidentaux, qui sont venus ravager l'Europe, étoient gouvernés par différens chefs dont les plus fameux furent Balamir, Aspar et Attila : l'empire des Tartares occidentaux périt en Europe avec Attila ; les nations qu'ils avoient vaincues secouèrent leur joug. Les Huns se détruisirent alors par leurs divisions ; ils se dispersèrent dans les plaines situées au nord de la Circassie, du Pont-Euxin et du Danube, où ils se confondirent avec d'autres barbares. D'autres colonies de cette nation s'étoient dispersées en plusieurs endroits de la Tartarie : dans la suite elles ont reparu sous des noms différens ; mais celui de Huns s'est entièrement perdu ; il a été remplacé par celui de Turcs : leur chef prit le titre de kan, que portèrent tous ses successeurs. Ils pénétrèrent du côté de l'occident, et enlevèrent aux Califes la plupart de leurs provinces. De simples esclaves turcs s'emparèrent de l'Egypte ; d'autres se rendirent maîtres du Khorasan et d'une partie des Indes : ils se partagèrent en plusieurs branches ; l'une se fixa dans la Perse, toujours à titre de conquête, et sa domination s'étendit depuis An-

tioche jusqu'au Turquestan ; une autre n'a été arrêtée que par le détroit de Constantinople, et a enlevé aux Grecs toute l'Asie mineure ; enfin, une troisième a formé un empire dans la Syrie. L'invasion de ces barbares désola les contrées orientales. L'Europe mit sur pied des armées innombrables qui, sous le nom de *croisés*, passèrent en Asie et chassèrent les Turcs de la Palestine. Dans ces circonstances, Gengis-Kan sortit du fond du Turquestan, traversa d'immenses pays, et inonda, comme un torrent, toute l'Asie. Ses fils continuèrent ses grands projets, et soumirent le vaste empire de la Chine. La Perse fut conquise, l'Asie mineure désolée, la Russie réduite en province, et la Hongrie ravagée. Des Turcs sortirent alors des montagnes où ils s'étoient sauvés et jetèrent les fondemens de l'empire ottoman : d'un autre côté, le Turquestan vit s'élever un chef de horde qui renversa l'empire de Gengis-Kan. Tamerlan parcourut l'Asie et fonda un empire puissant dont les débris donnèrent ensuite naissance à celui des Indes. Les princes de sa postérité règnent encore aujourd'hui dans la Tartarie, qu'ils

partagent avec les descendans de Gengis-Kan. Tel est le tableau des grandes révolutions qui ont rendu cette partie de l'Asie le plus célèbre pays de l'univers.

En quittant la rive orientale de la mer Caspienne, nous nous embarquâmes pour nous rendre dans la Siberie, et nous avançâmes vers le nord à la hauteur de Casan. Cette ville étoit, sous Gengis-Kan, Tamerlan et leurs successeurs, la capitale d'une partie de la Tartarie et la résidence de la famille royale : elle fut prise par les Moscovites vers le milieu du seizième siècle; elle est restée depuis sous leur domination. Casan ne conserve plus que quelques restes de son ancienne opulence ; elle est située sur la rivière de Casanka, qui lui donne son nom ainsi qu'à tout le pays, et va se jeter dans le Volga, qui en est peu éloigné : la cathédrale et le palais de l'archevêque n'ont rien digne de remarque. Outre les Tartares mahométans, il y a ici différentes tribus de Tartares, savoir, les Tchérémisses, les Tchouvaches et les Votiakes. Quoique la ville de Casan soit beaucoup plus méridionale que Pétersbourg, le froid y est cepen-

dant infiniment plus vif. De Casan nous fûmes à Catherinebourg, autre ville de l'empire de Russie, fondée en 1723 par Pierre le Grand, dans la province de Tobolsk. On peut la regarder comme le centre de toutes les fonderies et mines de la Sibérie : c'est la grande quantité de ces mines qui distingue principalement la Sibérie ; les plus considérables sont de cuivre et de fer.

En tirant au sud-est, nous arrivâmes à Verchatoure. Ce qui rend cette ville un peu importante, c'est qu'il faut absolument y passer pour aller de la Russie dans la Sibérie. Au bout de quatre journées nous nous trouvâmes à Tobolsk, capitale de la Sibérie, au confluent de l'Irtish et du Tobol, dont elle a pris le nom. Il y a ici des négocians qui font un grand commerce sur les frontières de la Chine. Les arts ne sont point inconnus en Sibérie; ils y ont été portés par plusieurs exilés et par les prisonniers suédois, pris à la bataille de Pultava. La Sibérie changea alors tellement de face que les Moscovites y envoyèrent leurs enfans, comme à une excellente école.

La difficulté des chemins nous empêcha

d'aller plus avant de ce côté : nous descendîmes l'Irtish jusqu'à la ville de Tomsk. Il est peu de villes mieux placées pour le commerce ; c'est le chemin de toutes les caravanes de la Chine pour la Russie, et de la Russie pour la Chine : il faut y passer également lorsqu'on vient de l'orient ou du nord de la Sibérie. En avançant vers l'orient, la première ville un peu considérable que nous rencontrâmes fut Yéniseiks. Le pays est ici très-bien cultivé ; en général, il s'en faut bien que la Sibérie soit aussi affreuse qu'on se la présente en Europe. Les Tartares de ces contrées, et même toute la cavalerie sibérienne, s'appellent Cosaques. On trouve à Yéniseiks de fréquentes occasions de voyager dans le nord de la Sibérie, en s'embarquant sur le Kéat, rivière navigable qui se jette dans l'Oby ; mais nous ne crûmes pas fort intéressant de voir les peuples presque stupides qui habitent cette partie de la Sibérie, sous les noms d'Ostiakes et de Samoyèdes. Nous préférâmes de descendre la rivière d'Yénisei, et de nous rendre à Krasnoyarkt, et de-là au lac de Baikal : ce lac a dix ou douze lieues de largeur dans quel-

ques endroits, dans d'autres sept à huit; il reçoit la Selinga et quantité d'autres rivières qui viennent du sud; l'Angara est la seule qui en sorte. Les principaux peuples qui habitent les environs du Baikal, comme sujets de l'empire de Russie, sont les Bourates, les Bratskains et les Yakoutes; ils campent toute l'année avec leurs troupeaux à la manière des Arabes : ils ont le visage plat, de petits yeux, et de long cheveux noirs qu'ils tressent et qui leur pendent sur les épaules. Il n'y a rien qui soit digne de remarque dans les villes qui sont aux environs du lac Baikal.

Nous tirâmes au nord-ouest, et non loin du lac nous vîmes la Léna, rivière fameuse qui, par sa grandeur, de même que par sa longueur, ne le cède à aucun des plus grands fleuves; elle prend sa source à quelque distance du lac, et va se jeter dans l'Océan septentrional : le chemin qu'elle parcourt est d'environ huit cents lieues; elle est navigable par-tout. La ville d'Yakoutsk, capitale de la province de ce nom, est située près de cette rivière, qui dans cet endroit a trois lieues de largeur : l'hiver y est très-

long, et la gelée si violente, que, dans le mois de juin même, la terre est encore gélée à quinze ou dix-huit pouces de profondeur. C'est dans cette contrée qu'on trouve des zibelines; c'est une espèce de belette ou de martre de la grosseur d'un écureuil: ces zibelines vivent dans des trous, comme les belettes, les hermines et les autres animaux de ce genre.

Ce fut sur la Léna que nous nous embarquâmes pour aller parcourir et visiter les côtes de la mer Glaciale. Avant de faire le récit de ce voyage, il nous reste une réflexion générale à faire sur la Sibérie; c'est que s'il est vrai que vers le nord il y a une infinité de déserts qui n'ont d'autres bornes que les rivières et l'Océan, on ne peut s'empêcher d'être ravi d'admiration en portant ses regards sur les provinces méridionales. Dans l'espace d'environ deux siècles, les Russes ont changé ces déserts en villes peuplées: on y en compte près de soixante, sans parler de trois mille bourgs, forts ou villages. Les fatigues que nous essuyâmes dans notre voyage de la mer du Nord sont au dessus de toute autre expression; nous en suppri-

merons toutes les minucieuses circonstances. Avant d'arriver à la Nouvelle-Zemble, nous découvrîmes une petite île où plusieurs croix, plantées sur le rivage, étoient des preuves que d'autres voyageurs y avoient abordé. Les glaces s'étant séparées le jour suivant et les glaçons commençant à flotter, nous craignîmes de demeurer pris au milieu de tant de masses, et nous nous hâtâmes de quitter ce parage. Nous fîmes de nouveaux efforts pour avancer vers la côte, où nous descendîmes à terre avec une bonne provision d'eau-de-vie, de biscuit, de poudre et de plomb. Nous y tuâmes un ours blanc et quelques renards de la même couleur. Le froid se faisoit cependant sentir d'une manière si violente que nous nous crûmes condamnés à périr dans cette affreuse contrée: nos habits étoient blancs de verglas; il fallut passer ainsi, sans découvrir aucune trace humaine, plusieurs jours terribles. Enfin, l'air vint à se radoucir. Nous ne pensons pas que ce pays ait jamais été habité : les Samoyèdes sont les seuls hommes qui puissent fréquenter cette horrible région, séparée de leur pays et de notre continent par le dé-

troit de Weigatz ; et ce sont eux que quelques voyageurs, en les rencontrant dans cette contrée, auront pris pour des Zembliens. *Nouvelle-Zemble* veut dire, en langue russe, *nouveau pays*. Sa longueur est d'environ deux cents lieues, sa largeur de soixante. Comme la Nouvelle-Zemble n'est pas jointe à la terre ferme, du moins dans sa partie méridionale, on croit qu'elle tient par les glaces au Spitzberg, et que les premiers habitans de l'Amérique peuvent y avoir passé de notre continent par cette voie. Après avoir côtoyé la partie occidentale de cette contrée, nous nous arrêtâmes près d'une des îles les plus voisines du détroit de Weigatz : ce fut par ce détroit que nous rentrâmes dans la Sibérie, et retournâmes à Casan.

Après un certain séjour à Casan, nous entreprîmes par eau, en suivant le cours du Volga, le voyage au royaume d'Astracan, aujourd'hui la Russie. Ce royaume, borné d'un côté par la mer Caspienne, de l'autre par les montagnes de la Circassie, arrosé par le Volga, le Jaick et plusieurs autres rivières, est situé sous un très beau climat : il

faisoit partie de l'ancien empire de Gengis Kan et de Tamerlan : il fut soumis à la domination moscovite par le czar Jean Basilowits ; cette conquête est un des événemens les plus remarquables de l'histoire russe. L'empire de Russie est un assemblage de différentes nations, d'Esclavons, de Huns, de Sarmates, de Bulgares, de Cosaques et de Tartares. On prétend que le mot *russes* vient de *ross*, qui, en langue esclavone, signifie *dispersés*, parce que tous ces peuples vivoient dans des cabanes éloignées les unes des autres.

C'est ici le lieu de tracer l'histoire abrégée du gouvernement de la Russie, ou plutôt des révolutions que ce pays a éprouvées jusqu'à ce jour. Les arts et les sciences y font des progrès qui étonnent ; mais indépendamment de la rigueur du climat, le despotisme est un très-grand obstacle à ce qu'ils y prennent un grand élan. Il ne suffit pas que les princes pensent et veuillent de grandes choses, il faut encore des hommes pour les exécuter, et ces hommes ne sauroient se trouver parmi des esclaves. Ce n'est que depuis l'extinction de la tyrannie féodale que la France a vu

fleurir dans son sein le commerce, les arts et l'agriculture : la terre semble exiger des mains libres pour enfanter ses trésors ; elle refuse ses bienfaits au malheureux qui, semblable au bœuf qu'il conduit, obéit lui même à l'aiguillon d'un maître ; mais peut-être seroit-il aussi difficile de détruire l'esprit de servitude en Russie, que de l'établir dans d'autres états. La liberté (nous entendons la vraie liberté, celle fondée sur un gouvernement où il y a l'équilibre des pouvoirs) est un bien que ce peuple n'est pas en état de goûter, et qui est trop au-dessus de ses forces : ils ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme russe qui se plaignoit de n'être point aimée de son mari, parce qu'il ne la battoit jamais. Ce n'est donc que le tems qui peut mettre ce vaste empire de niveau avec les autres contrées de l'Europe, du côté de la civilisation : alors, avec le bonheur des peuples, s'établira la tranquillité du gouvernement lui-même ; la puissance souveraine ne sera plus exposée à ces orages dont elle a été jusqu'ici sans cesse agitée. Qui prouve mieux l'instabilité des despotes que les révolutions arrivées en Russie, seulement de-

puis le règne de Pierre le Grand? On voit des princes passer tout à coup du trône dans les prisons, relégués, enfermés; d'autres en prendre possession sans presqu'aucun mouvement convulsif, même souvent dans une seule nuit. Ces dépositions, qui, partout ailleurs, feroient couler des ruisseaux de sang, ici, comme à Constantinople, se font avec un grand calme, et semblent n'être qu'un événement naturel et ordinaire. Une intrigue de la cour, comme à Constantinople une intrigue de sérail, se trame secrettement : deux ou trois cents soldats se rendent au palais impérial; ils n'ont pas même la peine d'enfoncer la garde; la porte s'ouvre librement devant eux : ils arrivent au lit du prince, ils l'enlèvent; et les Moscovites, qui s'étoient endormis sous le règne de Jvan Antonitz, se réveillèrent sujets d'Elisabeth, sans en être même étonnés. L'exposition seule de pareils faits est sans doute la première leçon que l'on puisse offrir pour montrer les dangers et les malheurs attachés à l'autorité arbitraire. Nous allons présenter un précis des règnes qui ont suivi celui de Pierre le Grand, jusqu'à celui de Cathé-

rine II : leurs événemens sont de nature à intéresser, et cette histoire est d'ailleurs moins connue du grand nombre des lecteurs que celle du czar.

A la mort de Pierre le Grand l'empire passa à Catherine, première du nom, ou à Menzikof, son favori. Ainsi la fille de parens obscurs et inconnus, et celui qui dans sa jeunesse gagnoit sa vie à vendre des petits patés, donnoient des loix à un des plus vastes états de l'univers. Autant Catherine étoit aimée des Russes, autant Menzikof en étoit détesté ; son ambition croissoit avec sa fortune : non content des honneurs et des biens immenses qu'il possédoit, il forma le projet de mettre l'empire dans sa famille, en faisant épouser sa fille au petit-fils de Pierre le Grand, et son fils à la princesse Nathalie, sœur de l'héritier présomptif de la couronne. Celle qui eût le plus à se plaindre du nouveau règne, fut l'infortunée Eudoxie, première épouse de Pierre le Grand et mère du malheureux Alexis. Comme si ce n'eût pas été assez de lui ôter la liberté, on imagina toutes sortes de moyens pour rendre son sort affreux : resserrée dans un ca-

chot ténébreux, sans autres domestiques qu'une vieille Naine fort infirme qui lui étoit plus à charge qu'utile, elle étoit réduite à la nécessité de remplir les plus vils emplois. Dans la crainte que la religion ne lui offrit ses secours consolateurs, on lui refusa l'assistance d'un prêtre qu'elle demandoit avec instance : c'étoit le comte Tolstoé qui étoit chargé d'exécuter ces ordres, et Catherine dut être satisfaite de son zèle barbare à les remplir. Cette princesse ne jouit pas longtems de sa vengeance, ni du trône; elle mourut le 6 mai 1727, après un règne de deux ans et quelques mois, ayant nommé, par son testament, pour lui succéder Pierre Alexiowitz, petit-fils de Pierre le Grand.

Dès que l'impératrice eût les yeux fermés, le premier soin de Menzikof fut de se rendre maître de la personne du nouvel empereur, et de se faire déclarer régent, malgré le testament de Catherine qui avoit établi un conseil de régence. Il est d'usage en Russie qu'à chaque changement de règne, le nouveau souverain brise des fers, et rappelle de l'exil les personnes proscrites sous le règne précédent. Indépendamment de cet usage,

usage, la nature et le sang réclamoient, dans le cœur de Pierre II, la liberté de l'impératrice Eudoxie, sa grand'mère, et le rappel des parens et des alliés de cette princesse qui étoient exilés. Quoique ce rappel ne plut pas à Menzikof, il n'osa pourtant pas s'y opposer ouvertement. Affectant de changer tout à coup de principes, cet implacable ennemi d'Eudoxie, qui l'avoit poursuivie avec tant d'acharnement, voulut paroître l'instrument de sa délivrance, et la rapprocher du trône dont il n'avoit cessé de l'éloigner sous les règnes précédens : il lui dépêcha deux gentilshommes, dont l'un étoit son parent, pour lui annoncer l'élévation de son petit-fils et lui demander de vouloir bien consentir au mariage du jeune empereur avec une de ses filles.

La fille cadette du prince Menzikof fut fiancée à Pierre II ; mais on remarqua que, pendant toute la cérémonie, ce monarque ne regarda pas sa fiancée, ce qui semble prouver qu'il étoit déja instruit de la part que Menzikof avoit eue à la répudiation et à l'exil de sa grand'mère, ainsi qu'à l'exhérédation et à la condamnation de son père

Alexis. Ce dédain public du jeune emp... reur, loin de rendre Menzikof plus circon... pect, ne le rendit que plus audacieux et pl... implacable envers ceux qui lui étoient su... pects : ce tyran subalterne remplit la Sib... rie d'illustres exilés, et l'indignité de s... procédés força le duc et la duchesse de Ho... tein d'abandonner la Russie.

Si quelqu'exemple pouvoit effrayer la t... rannie et l'ambition, ce seroit sans doute c... lui de Menzikof. Cet homme, si puissant ... qui faisoit trembler toute la Russie, est a... rêté tout à coup, dépouillé de ses biens ... relégué à Bénésof, exil affreux sur les fro... tières les plus reculées de la Sibérie, où ... termina ses jours. Menzikof avoit de gra... des qualités avec des défauts encore plu... grands : brave jusqu'à la témérité, il fut ... également dévoué à son maître et à sa pa... trie ; il adopta toujours les maximes de ... Pierre Ier., surnommé le Grand, pour la ... civilisation des Russes. Quoiqu'il n'eut reçu ... aucune éducation, il en sentoit tout le prix. ... En général, ses manières étoient brusques ... et grossières ; mais il se montroit gracieux ... et poli envers les étrangers, et traitoit avec ...

douceur tous ceux qui avoient la prudence de ne pas montrer plus d'esprit que lui et qui savoient se plier à son humeur : il n'oublia jamais un service rendu, et fut l'ami de tous ceux qui étoient dévoués à ses intérêts ; mais son ambition démésurée ne pouvoit souffrir d'égal. Il réunissoit l'insolence d'un parvenu aux prétentions d'un despote ; il abusa souvent du crédit que lui donnoit la faveur excessive de ses maîtres pour les rendre les instrumens de ses vengeances personnelles et les complices de ses déprédations. Ennemi implacable, il ne pardonna jamais à ceux dont les intérêts se trouvoient en opposition avec les siens : dominé par l'avarice sordide des ames rétrécies, il étaloit par orgueil un luxe insultant à la nation qu'il dépouilloit.

Pierre II annonçoit à la Russie un règne paisible et heureux ; mais ce prince, étant tombé malade, mourut de la petite verole le 29 janvier 1730. Cette perte, quoique sensible à tous les Russes, dût l'être sur-tout à la famille des Dolgorouki : le jeune empereur ne pouvoit vivre sans le prince Dolgorouki, qui étoit à peu près de son âge. Il

avoit déclaré son mariage avec la princesse Catherine, sœur de son favori : déja les fiançailles avoient été célébrées ; et ce fut la veille même de ses nôces qu'il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. On va voir de quels revers affreux cet instant fut suivi pour cette illustre famille.

Après la mort de Pierre II les grands de l'empire s'assemblèrent pour procéder à l'élection d'un souverain : leur choix tomba sur la princesse Anne, duchesse de Courlande, fille du czar Ivan, frère aîné de Pierre Ier., par préférence à sa sœur aînée la princesse de Meklembourg, qui se trouvoit alors à Moskow ; mais résolus de profiter de cette circonstance pour abattre le despotisme, ils y joignirent des conditions qui tendoient à limiter son pouvoir absolu : ils ne lui laissoient que le nom de souverain ; le conseil en avoit toute l'autorité. Parmi les articles, un sur tout fut fatal à ceux qui l'avoient proposé. Anne avoit pour favori un nommé Biren, petit-fils d'un palfrenier : on lui fit promettre de ne point l'amener en Russie. Instruite par un des membres du conseil, le comte Yagoujinski, Anne promit et

signa tout ce qu'on voulut ; mais à peine fut-elle montée sur le trône qu'elle fit casser, dans une assemblée nationale, si l'on peut donner ce nom à une assemblée influencée par elle, et remplie de gens par elle choisis ou gagnés, le traité qu'elle avoit conclu, et se rendit, comme ses prédécesseurs, maîtresse absolue. Son premier acte d'autorité fut d'appeler auprès d'elle son favori Biren ; elle le nomma son chambellan. Ce favori, vindicatif, cruel à l'excès, indigne en tout de la faveur dont il jouissoit, ne songeoit qu'aux moyens de perdre ceux qui avoient exigé de le laisser en Courlande. Anne étoit foible et susceptible de toutes sortes d'impressions ; elle abondonna les Dolgorouki à la fureur de Biren, qui n'eût pas de peine à leur trouver ou à leur créer des crimes. Les princes Vasli et Ivan, qui avoient eu le plus de crédit, furent roués tout vifs, deux autres écartelés, et les trois autres eurent la tête tranchée. Dès lors Biren ne trouva plus d'obstacles à son ambition, et ne mit aucun frein à ses vengeances : maître absolu du cœur de l'impératrice, il l'empêcha de se marier, malgré les vœux de tout l'em-

pire. Il avoit les mêmes vues que Mentzikof, sans avoir son mérite. Soutenu des troupes de la Russie, il força la noblesse courlandoise, qui n'avoit jamais voulu l'admettre dans son corps, à l'élire en qualité de souverain : quiconque osoit en murmurer étoit envoyé en Sibérie. Le nouveau duc, Biren, avoit un moyen particulier pour prévenir les propos ; il faisoit arrêter ceux qui les tenoient par des personnes masquées qui les jetoient dans des voitures couvertes et les amenoient dans les provinces le plus reculées de la Russie. Dans le nombre des enlevemens faits pendant les trois ans que le duc Ernest-Jean a régné, il en est un qui mérite d'être rapporté ici par sa singularité.

Un gentilhomme, nommé Sacken, se trouvant un soir à la porte de sa maison de campagne, fut enlevé par des inconnus et jeté dans une voiture couverte. On le promena, pendant près de deux ans, de province en province sans lui faire voir ame qui vive ; ses conducteurs même ne se montroient jamais à lui à découvert. Au bout de ce tems, on dételа les chevaux pendant la nuit, et on le laissa couché dans sa prison ambulante :

il y resta jusqu'au jour sans voir arriver ses conducteurs ; alors, prêtant l'oreille, il entendit plusieurs personnes qui parloient la langue courlandoise autour de sa voiture ; il l'ouvre, et se trouve à la porte de sa maison.

Biren étoit si détesté, et si redouté en même tems, que, dès qu'on l'appercevoit dans les rues, on s'écrioit : *C'est Biren, sauvons nous ;* et que l'on dise maintenant que les empires ne sont jamais mieux gouvernés que quand une femme est sur le trône. Les règnes de Catherine et d'Anne sont une preuve assez convaincante du contraire : ces deux princesses étoient cependant naturellement bonnes et bienfaisantes ; mais d'insolens favoris profitèrent de l'ascendant qu'ils avoient sur elles pour écraser la nation et pour exercer la plus horrible tyrannie. Il y auroit eu infiniment moins d'indignes et de méchans princes, s'ils n'étoient entourés que d'hommes probes.

Biren avoit marché sur les traces de Menzikof ; il éprouva le même sort. Les précautions qu'il avoit prises pour perpétuer son autorité, et avoir la régence sous le règne

suivant, furent également inutiles. Le prince Ivan Antonitz, qui n'étoit encore qu'au berceau, avoit été reconnu empereur. Il devoit paroître bien étrange au prince de Brunswick son père, et à la princesse Anne sa mère, de voir leur fils en des mains étrangères, et un homme sorti des écuries de Mittau, occuper auprès de lui un rang que la nature et les loix sembloient leur donner de concert. L'insolence de ce parvenu ne pouvoit que les irriter davantage. Biren avoit osé dire publiquement que si la princesse Anne faisoit la mutine, il la renverroit en Allemagne avec son prince, et feroit venir le duc de Holstein pour mettre sa postérité sur le trône.

Ce fut au milieu de ces espérances flatteuses qu'arriva le moment de sa chûte. Le général Munich avoit été l'auteur de son élévation à la régence; il le fut de sa perte. Le 28 novembre 1740, des soldats pénètrent dans l'appartement de Biren, qui étoit couché avec son épouse; ils le saisissent malgré les efforts qu'il faisoit pour se débarrasser de leurs mains. Comme il leur donnoit des coups de poing à droite et à gauche, les

soldats à leur tour le maltraitèrent à coups de crosse, lui mirent un mouchoir dans la bouche, lui lièrent les mains derrière le dos avec une écharpe et le portèrent devant le corps-de-garde. Les commissaires nommés pour l'instruction de son procès l'avoient condamné à mort. La princesse Anne, devenue régente, commua la peine capitale, et se contenta de l'exiler en Sibérie.

Ce nouvel ordre de choses ne fut pas de longue durée. Quelques mois après, Elisabeth, encouragée par un François, nommé Lestocq, s'empara du trône. Le prince et la princesse de Brunswick furent transportés, d'abord à Oranienbourg, et ensuite à Kolmogori, dans une île de la Dwina. On sépara le jeune empereur de ses parens; on l'enferma à Schlusselbourg, où il fut poignardé après une captivité de vingt-deux ans.

Outre le titre de fille de Pierre le Grand, Elisabeth avoit des qualités qui la firent adorer de ses sujets. Voici le portrait qu'en a tracé le maréchal Munich, qui n'avoit pas lieu de se louer d'elle. « Elisabeth étoit née, « dit-il, avec les qualités éminentes qui

« avoient rendu son règne si cher à la na-
« tion. J'eus l'honneur de la voir à l'âge de
« douze ans ; elle étoit bien faite et très-
« belle, quoique réplette. Pleine de santé et
« de vivacité ; elle marchoit d'un pas si leste
« que les dames sur-tout avoient de la peine
« à la suivre. Elle étoit hardie à cheval, et
« ne craignoit pas l'eau ; son esprit étoit vif,
« enjoué, pénétrant. Outre la langue russe,
« qu'elle parloit parfaitement, elle avoit bien
« appris le françois, l'allemand, le suédois,
« et écrivoit bien et en beaux caractères ;
« elle aimoit la magnificence et l'ordre, et
« sa passion étoit de bâtir des palais et des
« églises : le mot passion qui suppose un ex-
« cès blâmable est même ici impropre. Le
« luxe des grands monumens est vraiment
« digne des souverains ; ce luxe est aussi
« utile et profitable que celui des frivolités
« est funeste. Elisabeth aimoit le militaire,
« et c'est par-là que ses armées ont glorieu-
« sement combattu et vaincu les troupes de
« Prusse, alors tant vantées, et que la cour
« de Russie est devenue une des plus bril-
« lantes de l'Europe : Elisabeth y a intro-
« duit la langue, le goût, la politesse et les

« manières françoises. Cette princesse étoit « gracieuse, insinuante et très-éloignée de « toute espèce de cruauté; mais l'excès de « bonté dans les souverains devient une foi- « blesse quand ils se laissent conduire par « les autres. Née d'un sang voluptueux, la « sensible Elisabeth étoit voluptueuse à l'ex- « cès; elle disoit souvent à ses confidentes: « *Je ne suis contente qu'autant que je suis* « *amoureuse.* Avec ce penchant naturel à « la tendresse, elle étoit inconstante dans « ses amours, et changeoit souvent de favo- « ris. Cette foiblesse est ordinairement ac- « compagnée de complaisance; aussi lais- « soit-elle agir les personnes favorisées au « gré de leurs intérêts personnels.

« L'homme qui fut le premier favorisé « sous ce règne, le successeur des Menzi- « kof, des Biren, fut le comte Bestuchef. « Son ascendant, sur l'esprit d'Elisabeth, « rendit cette princesse ingrate envers la « France à qui elle devoit beaucoup, et en- « vers Lestocq qui lui avoit frayé le chemin « du trône. Elle s'unit avec les cours de « Vienne et de Londres, dont les ambassa-

« deurs avoient pensé la perdre en donnant « avis de ses projets à la princesse Anne; et « cette impératrice, douce par caractère, « surnommée la Clémente, eut la foiblesse « d'exiler celui qui l'avoit le plus utilement « servie, et de le laisser dépouiller de ses « biens : mais l'auteur de sa disgrace, Bes- « tuchef, fut renversé à son tour. L'empé- « ratrice ouvrit enfin les yeux sur la con- « duite de cet indigne favori, qui n'avoit « cessé de la tromper depuis qu'il étoit à la « tête du ministère. Il fut envoyé en exil à « Goretovo, petit bourg situé à cent vingt « werstes de Moscow, où, après beaucoup « de difficultés, on lui permit de bâtir une « maison.

« Cependant Elisabeth s'occupoit de régler « l'ordre de la succession au trône de Rus- « sie : elle fit choix du jeune prince de Hols- « tein-Gottorp, fils de sa sœur aînée; le dé- « clara grand duc, et lui fit épouser la prin- « cesse d'Anhalt-Zerbst, qui prit le nom de « Catherine Alexievna. Il fut réglé qu'elle « succéderoit à la couronne si l'impératrice « et le grand duc mouroient sans héritiers.

« Pierre III ne régna que six mois, et c'est « son épouse, Catherine II, qui occupe « maintenant le trône de Russie (1). »

La ville d'astracan, où nous arrivâmes sans aucun accident, est située dans l'île de Dogoi, que forme le Volga près de son embouchure dans la mer Caspienne. Cette grande ville, étant la borne de l'Asie et de l'Europe, peut faire le commerce de l'une et de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la mer Caspienne. La Sibérie, et les royaumes ou plutôt provinces de Casan et d'Astracan, sont trois des principaux gouvernemens de la Russie. Nous prîmes à Astracan des arrangemens pour nous rendre à Moscow, en remontant le Volga. Il seroit aussi fastidieux qu'inutile de décrire (2) toutes les villes qui s'offrirent

(1) Elle est décédée depuis. Paul Ier. lui a succédé.

(2) C'est l'objet des voyages particuliers dans une seule contrée. On ne sauroit trop louer ceux de Pallas et de Coxe; ils sont aussi intéressans pour cette partie, que les voyages de Saint-Non et de Choiseul-Gouffier le sont pour Naples et pour la Grèce.

à nous jusqu'à notre arrivée à la capitale. Nous quittâmes le Volga pour suivre l'Occa. Nous entrâmes ensuite dans la rivière de Moscow, qui donne son nom à la capitale et à toute la Moscovie. Non loin de-là est un grand étang où Pierre Ier. fit construire un canal pour ouvrir une communication entre le Don et la mer Baltique. Cette jonction est d'autant plus importante qu'elle donne également aux Russes un libre passage pour trafiquer sur la mer Noire, et en Perse par le Volga et la mer Caspienne.

Moscow, où nous entrâmes enfin, fut long-tems la capitale de l'empire : c'est aujourd'hui Pétersbourg qui a cet avantage. A une certaine distance, il y a peu de villes qui forment un aussi beau coup-d'œil par la multitude de ses tours, de ses clochers, de ses dômes dorés, etc. Elle a trois lieues de tour : la partie du milieu comprend le vieux palais des czars, nommé Crémelin. Une des grandes curiosités de Moscow, qui n'a d'ailleurs rien de bien remarquable, est de voir, au mois de décembre, plus de deux mille maisons sur la glace, habitées par des marchands étrangers qui s'y rendent de toute

part. On voit ici plus de six cents églises, couvens ou chapelles. L'hydromel est la boisson ordinaire des Moscovites ; ils le font avec du miel, des cérises, des fraises et des mûres. Ce pays offrant peu de chose à la curiosité, nous partîmes de Moscow dans un *kibic*, voiture fort légère à quatre petites roues, conduite par des chevaux et couverte de nattes.

La première ville un peu importante que nous rencontrâmes fut Voronez, ainsi appelée du nom de la rivière qui l'arrose : c'est la capitale d'une province qui s'étend, au midi, jusqu'aux Palus-Méotides. Ici, comme dans presque toute la Russie, la religion luthérienne est, après la religion grecque, celle qui domine le plus. Nous continuâmes notre route vers le midi, et nous arrivâmes, entre le Tanaïs et le Boristhène, dans le gouvernement de Belgorod : c'est une des plus fertiles provinces de la Russie ; elle fournit ce gros bétail connu sous le nom de bœuf de l'Ukraine. A l'occident de Belgorod nous entrâmes dans l'Ukraine ou Kivionie, traversée par le Niéper ou Boristhène. Kiovie ou Kiow, capitale de cette province,

est située sur la droite du Niéper, ne nous offrant rien qui nous parut mériter de nous arrêter plus long-tems, nous remontâmes le Niéper jusqu'à Smolensko, capitale d'un gouvernement de ce nom : c'est un des moins étendus, mais un des plus importans de la Russie, à cause de sa situation sur les frontières de la Pologne (1). Cette ville est mal bâtie et peu peuplée. Nous n'y fîmes aucun séjour, et nous nous transportâmes à Riga, capitale de la Livonie, province la plus voisine de nos climats, et l'une des plus fertiles du nord. Après avoir visité la Livonie, nous reprîmes la route de Pétersbourg, ville considérable et capitale de tout l'empire : le czar Pierre le Grand, qui la fonda, employa plus de trois cent mille ouvriers qu'il fit venir de tous ses états. Le port de Pétersbourg est rempli de vaisseaux. Cette ville s'élève au milieu de neuf bras de rivières qui divisent ses quartiers : une citadelle inexpugnable en occupe le centre. On y compte plus de

(1) La Pologne a été depuis démembrée. La Russie en a pris une partie.

cinquante

cinquante mille maisons, toutes de brique; ce qui est beaucoup dans ce pays. Les rues sont tirées au cordeau : le palais impérial d'été est un des plus beaux morceaux d'architecture que nous connoissions. Il y a dans cette ville un observatoire sur le modèle de celui de Paris. Enfin, Pétersbourg est devenue le centre du commerce, des arts et de la politesse : on a acheté des bibliothèques entières, des riches cabinets de tableaux et de médailles. La collection de Crozat et celle de Houghton sont passées de France et d'Angleterre en Russie. La bibliothèque de l'académie impériale des sciences est presque toute formée de conquêtes; elle doit son origine à deux mille cinq cents volumes que Pierre Ier. prit à Mittau dans la guerre contre la Suède : elle a été enrichie, en 1772, par la collection de livres que le prince Radzivill avoit rassemblée à Newitz, et dont les Russes s'emparèrent. Nous doutons cependant que les arts y fassent jamais de grands progrès, à moins que le gouvernement ne devienne moins despotique; car ils ne peuvent prendre un grand essor chez un peuple qui végète dans la servitude.

Toute la côte de l'Ingrie, jusqu'à Pétersbourg, est bordée de maisons de campagne : on y voit celles des czars et leurs jardins de plaisance ; il y en a dont les jets-d'eau sont supérieurs à ceux de Pétersbourg. Dans la partie la plus septentrionale de la Russie européenne est le gouvernement d'Archangel. Avant de rendre compte de notre voyage dans cette contrée, nous croyons devoir placer ici quelques réflexions générales qui termineront nos remarques sur la Russie. Dans cette vaste étendue de terrain qui embrasse le nord de l'Asie et de l'Europe, et s'étend depuis les frontières de la Chine jusqu'aux confins de la Pologne, et même aujourd'hui sur une partie de cet état, on conçoit qu'il y a une grande différence de climats. De grands lacs, des fleuves considérables, des rivières qui sont presque toutes navigables et quatre ou cinq mers, arrosent la Russie. Le Volga parcourt un espace de plus de six cents lieues ; et par les divers canaux qui y communiquent, on voyage par eau depuis Pétersbourg jusques dans la Perse, et l'on commerce dans toutes les parties du monde. Les principales richesses du

pays consistent en cuirs de bœufs, d'élans et de vaches, en pelleteries fines, en lin, en talc, en cuivre, en fer, en mâts de navire plus estimés que ceux de Norwège, etc. Le renouvellement de cet empire, plus vaste que celui des Romains, plus étendu que celui d'Alexandre, est une des époques les plus mémorables de ce siècle : un homme seul, dans l'espace de cinquante années, a policé un pays de deux mille lieues, presqu'inconnu jusqu'alors ; et pour opérer cette prodigieuse révolution, ce nouveau législateur, plus sage, plus heureux, plus adroit et plus grand que Moïsée et Romulus, avec la patience de se passer de tout, a eu l'adresse de se servir de tout. On sait comment il descendit du rang de souverain pour s'élever à celui d'homme, et comment il commença par s'instruire lui-même pour instruire ensuite le peuple qu'il vouloit créer.

CHAPITRE XVII.

De la Laponie, de la Norwège, de l'Islande, du Groenland, du Spitzberg et de la baie d'Hudson.

Nous nous transportâmes dans le gouvernement d'Archangel, qui comprend la Laponie. Le port d'Archangel est le plus septentrional de la Moscovie européenne. La Laponie est soumise à trois puissances : la partie de l'orient est sujette de la Russie, celle du nord l'est du Danemarck, et la plus considérable, qui confine à la Norwège d'un côté, et de l'autre à la Finlande, est sous la domination de la Suède. La Laponie suédoise est divisée en six provinces ou préfectures, qui composent les trois grands gouvernemens, d'Angermanie, de Tornéo et de Kiémi, à la tête desquels sont trois sénateurs suédois; mais toutes les villes de ce pays feroient à peine

un beau village de France. La vie ambulante que mènent les Lapons n'exige pas qu'ils bâtissent des maisons bien solides. Quatre planches plantées en terre, élevées de douze à quinze pieds, et jointes ensemble par quelques soliveaux, font toute la charpente de ces édifices. Ce peuple, qui a été inconnu dans l'univers jusqu'au seizième siècle, est composé de petits hommes, hauts de quatre pieds, laids de figure, la tête grosse, le visage plat, le nez camus, les yeux enfoncés, les cheveux noirs, le tein basané, etc. : les mets dont ils se régalent le plus volontiers sont la chair d'ours, les langues de renne, la graisse et la moëlle de cet animal. Les mœurs et les usages des Lapons, leurs superstitions, sont à peu près les mêmes que ce qu'on observe chez la plupart des Sauvages ; mais les Lapons sont encore plus stupides. On sait que ce fut à Tornéo qu'en 1736, Maupertuis, Camus et Lemonnier, auxquels l'abbé Outhier se joignit comme associé, se rendirent pour marquer le degré du méridien le plus septentrional, en s'exposant aux horreurs des frimats dans cette zone glacée ; tandis que d'autres académiciens al-

loient sous l'équateur et dans la zone torride, marquer le premier degré.

Ce vaste pays, voisin du Pole, avoit été désigné par les anciens géographes sous le nom de Troglodytes et de Pygmées. Les Lapons paroissent être une espèce particulière faite pour le climat qu'ils habitent. La nature, qui n'a mis les rennes que dans cette contrée, semble y avoir produit les Lapons. Il n'est pas vraisemblable que les habitans d'une terre moins sauvage aient franchi les glaces et les déserts pour se transplanter dans des régions si stériles, si ténébreuses qu'on n'y voit pas clair trois mois de l'année, et qu'il faut changer sans cesse de canton pour subsister; c'est donc une nouvelle espèce d'hommes inconnue à l'antiquité.

Après avoir parcouru cette nation, qui ne nous présenta aucune observation différente de celles que nous avions faites chez d'autres peuples sauvages, nous nous rendîmes dans la Norwège. Nous y arrivâmes après quelques jours de navigation sur la mer Glaciale, où nous n'eûmes d'autre contretems qu'un calme sous le cercle polaire. Enfin, le vent se rétablit, et nous parvînmes bientôt à

Drontheim : c'est dans cette ville que les anciens rois de Norwège faisoient leur résidence ; elle est grande, assez bien bâtie, et son port fort spacieux. Ce gouvernement, le plus étendu du royaume, a plus de cent cinquante lieues, du midi au nord, sur une largeur d'environ trente-six : toute la Norwège n'en comprend guère que trois cents. Vers le milieu du quatorzième siècle, elle a été unie au Danemarck : la partie septentrionale s'étend au-delà du cercle polaire. On conçoit que tout ce qui est dans la zone glaciale est stérile, désert et rempli de bêtes féroces. La ville de Christiana, située dans la partie méridionale, est aujourd'hui la capitale de tout le royaume : c'est dans le même gouvernement qu'est la ville de Friderics-Thall, où périt Charles XII, roi de Suède. Les Norwégiens, quoique très-voisins des Lapons, ne leur ressemblent, ni par la figure, ni par le caractère ; les Norwégiens ont les cheveux blonds, les yeux et le tein plus clairs que les autres peuples du Nord ; ils sont grands, de bonne mine, adroits et ingénieux. Nous vîmes dans ce pays des eiders, oiseaux aquatiques, qui tiennent

le milieu entre l'oie et le canard : les plumes de leur poitrine, qu'on appelle *édredon*, fournissent un duvet si léger, si chaud, si doux, si propre à se renfler que deux ou trois poignées bien serrées remplissent un couvre-pied. La religion et les loix sont ici les mêmes qu'en Danemarck.

Un vent d'est vint nous tirer heureusement du port de Drontheim, et nous conduisit en peu de jours sur les côtes de l'Islande. Notre débarquement dans cette île se fit, au midi, dans le port d'Orébaque, assez près de Skalholt, une des principales villes du pays. Il faut observer qu'on donne ici le nom de ville à des assemblages de cinq ou six maisons qui appartiennent à la compagnie danoise. Les Islandois sont sobres, robustes, grands et bien faits. Comme ce pays ne nous offroit rien de bien particulier, nous n'eûmes garde de manquer un vent favorable qui nous porta, en peu de tems, vers les côtes orientales du Groenland. Le pays nous parut couvert de neige et d'un abord difficile. Nous ne pûmes pénétrer dans les glaces, et nous fûmes contraints de nous éloigner, de tourner vers le

sud, et de doubler l'île de Farewel pour aller gagner la partie occidentale du Groenland, la seule où l'on puisse aborder; mais nous fûmes long-tems loin de notre but. Un vent d'ouest nous ramena du côté de la Norwège, entre l'Islande et l'Ecosse. Nous y fûmes témoins de la pêche du hareng qui fait vivre plus de cent mille Hollandois. Les harengs ont leurs principales demeures dans les abîmes qui sont sous les Poles : de-là ils envoient, pour ainsi dire, des colonies qui font le tour de l'Europe, et reviennent ensuite au nord, en passant près de l'Islande. Les glaces immenses dont ces gouffres sont toujours couverts les mettent à l'abri des poissons voraces. Les harengs, paisibles dans cette retraite, multiplient d'une manière prodigieuse, et vont chercher à vivre ailleurs. C'est vers le commencement de l'année que débouche la grande troupe : son aile droite se détourne vers l'Occident, et tombe sur l'Islande, d'où elle envoie un détachement au banc de Terre-Neuve; l'aile gauche s'étend à l'Orient, et dirige sa marche vers la Norwège, la mer Baltique, l'Ecosse et les provinces septentrionales de la

France. Ce qui reste de ces colonnes dispersées se réunit pour n'en plus former que deux d'une épaisseur énorme qui s'en retournent dans leur patrie : l'une y arrive du côté de l'Orient, et l'autre par le Septentrion. Le tems de leur départ est fixé; c'est ordinairement au mois d'août : la route est prescrite et la marche réglée. Les pêcheurs qui l'ont étudiée arrivent tous les ans à la Saint Jean, tendent leurs filets entre deux barques, en les opposant directement à la colonne des harengs, et en prennent des quantités prodigieuses. Ainsi, quand ces poissons échappent aux poissons voraces et monstrueux, ils n'échappent pas à l'homme, qui n'est guère moins vorace et moins destructeur.

Nous abandonnâmes le dessein d'entrer dans le Groenland par la côte orientale, comme impraticable. La partie de l'occident nous offroit un abord plus favorable, et nous fûmes heureusement secondés par un vent sud-est qui favorisa notre débarquement. On conçoit que dans cette région de neiges et de frimats, nous n'avons à parler ni de villes, ni de villages : quelques caba-

nes, voilà ce qui forme le long des côtes les principaux logemens des colonies danoises. Notre débarquement se fit à Godhaab, où les Danois ont une résidence. On ignore si ce grand pays des terres arctiques, compris sous la dénomination de Groenland, est un continent attaché à celui de l'Amérique, ou à celui de la Tartarie, ou si, n'étant joint, du côté du Nord, à aucun des deux, ce n'est qu'une île. On divise le Groenland en deux districts, celui de l'Orient et celui de l'Occident : le premier est peu connu à cause des glaces énormes qui empêchent les vaisseaux d'y aborder. Outre celles dont le pays est couvert jusques sur les plus hautes montagnes, on en voit flotter encore une immense amas sur la mer. Les mers qui baignent ces parages sont remplies de monstres marins, tels que la baleine, le chien marin, les vaches marines, etc.

Nous nous décidâmes à suspendre nos observations sur le Groenland pour ne pas manquer un vent favorable qui devoit, pourvu qu'il fut constant, nous mener sur les côtes du Spitzberg, nous proposant de revenir ensuite dans le Groenland. Le Spitz-

berg, pays des terres arctiques dans l'Océan septentrional, a été ainsi nommé à cause de ses montagnes aigues. Les Anglois l'appellent *New-Land*. Il est fort avancé au-dessus de la Norwège, vers le Nord, entre le soixante-dix-septième degré de latitude septentrionale et le quatre-vingt-deuxième, à près de trois cents lieues, tant de la Nouvelle-Zemble que du Groenland. Il fut découvert en 1596, et ainsi nommé par Guillaume Barents et Jean Cornelis, Hollandois, qui cherchoient un chemin pour aller à la Chine par la mer Glaciale. Le Spitzberg est le pays du monde entier le plus froid : pendant trois mois de l'année il n'y a absolument point de nuit, et pendant trois autres mois le soleil ne paroît jamais sur l'horison. Les aurores boréales s'y font plus remarquer que dans le reste du nord : des ours blancs, des renards, quelques canards sauvages, et un petit nombre d'autres oiseaux sont les seuls habitans de cet affreux climat. C'est aux environs de ce pays que se prennent les plus grosses baleines.

A peine de retour au Groenland, nous nous remîmes en route, et après une navi

gation très pénible et très-dangereuse à cause des montagnes de glace que nous rencontrâmes, et qui faillirent plusieurs fois briser notre vaisseau, nous arrivâmes au détroit d'Hudson, où commence le pays des Esquimaux : on prétend que ce nom leur vient des mots *abenaqui esquimantsic*, qui veut dire *mangeurs de viande crue;* en effet, ils n'ont point d'autre nourriture. On distingue les Esquimaux indiens et les Esquimaux septentrionaux; les uns sont au-dessus du détroit, les autres au midi de la baie d'Hudson. Nous vîmes plusieurs canots remplis de ces Indiens qui demandèrent à trafiquer; ils sont d'une taille médiocre et ont le visage basané : leurs habillemens sont faits de peaux de chiens marins, cousues ensemble, avec un capuchon comme celui de nos moines; ils sont cousus très-proprement avec des aiguilles d'ivoire et du fil très-fin, fait avec des nerfs de bêtes fauves, fendus avec beaucoup d'art. Leurs *yeux à neige*, comme ils les appellent avec raison, sont une nouvelle preuve de la sagacité des Esquimaux : ces yeux sont de petits morceaux

de bois ou d'ivoire, de forme égale, dont ils se couvrent les organes de la vue, et qu'ils attachent derrière la tête; ils ont chacun deux fentes de la longueur exacte de l'œil, mais étroites et au travers desquelles on voit très-distinctement. Cette invention les préserve de l'aveuglement de neige, maladie grave et dangereuse qu'occasionne l'éclat de la lumière réfléchie sur la neige.

Nous passâmes le détroit d'Hudson, qui a environ cent vingt lieues de long, sur dix-huit de large, et commence à l'île de la Résolution jusqu'au cap de l'île de Diggs. Delà nous entrâmes dans la baie, et nous arrivâmes à l'île de Marbre, ainsi nommée parce que le terrain n'est qu'un rocher continuel d'une espèce de pierre blanche, très-dure et coupée en quelques endroits par des veines diversement colorées. Les parhélies ou faux-soleils sont ici très-fréquens; et l'on remarque plus souvent encore, autour du soleil et de la lune, des anneaux vifs et lumineux, ornés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel: nous avons vu de ces parhélies jusqu'à six à la fois. Le commerce de la baie

d'Hudson consiste principalement en castors : ces quadrupèdes amphibies sont ici très-communs.

Après un séjour d'environ huit jours dans ce pays, nous remîmes à la voile pour l'île de Terre-Neuve, afin d'aller de-là dans la Nouvelle-Ecosse, et ensuite dans les différentes provinces du Canada.

DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE XVIII.

De l'île de Terre-Neuve, de l'Acadie et du Canada.

PLUSIEURS nations de l'Europe se disputent la gloire d'avoir découvert l'Amérique et prétendent même avoir abordé dans l'île de Terre-Neuve, bien avant la naissance de Cristophe Colomb. Les François et les Anglois n'y ont formé des établissemens que long-tems après en avoir fait la découverte. Les premiers n'ont jamais cessé d'y aller à la pêche de la morue ; mais enfin les Anglois ont fini par être maîtres absolus de ce commerce. Par le traité d'Utrecht, la France céda toute l'île à l'Angleterre : cette dernière puissance

sance y compte aujourd'hui environ six mille habitans. Cette île peut avoir trois cents lieues de circuit, et n'est pas éloignée de plus de six cents des côtes de Normandie et de Bretagne. En moins de vingt jours on peut faire cette traversée; elle n'est séparée du Canada que par un détroit de la même largeur que celui qui sépare la France de l'Angleterre: ce canal se nomme le détroit de Belle-Ile. La France ayant, par le traité d'Utrecht, cédé l'Acadie et l'île de Terre-Neuve, n'eût plus pour la pêche de la morue que le cap Breton, autrement dit l'Ile-Royale: cette île est, ainsi que celle de Terre-Neuve, à l'entrée du golfe Saint-Laurent. La navigation de Québec à cette île étoit sur-tout un grand avantage; aussi le ministère de France fonda, au cap Breton, une ville nouvelle qui fut nommée Louisbourg, et le cap l'Ile-Royale: les Anglois s'en sont rendus maîtres en 1745. A peu de distance de Terre-Neuve nous vîmes la côte de Labrador; c'est le nom que les Espagnols ont donné à une grande presqu'île de l'Amérique septentrionale. On ne connoît que les côtes de ce pays,

qui est assez mal nommé Terre-du-Laboureur; car nous avons observé qu'il n'est ni cultivé, ni propre à l'être.

Nous nous transportâmes aussi dans l'Acadie, qui est une grande presqu'île de l'Amérique septentrionale, et fait partie de la Nouvelle-Angleterre : les Anglois l'appellent la Nouvelle Ecosse, et donnèrent à la ville de Port-Royal, sa capitale, le nom d'Annapolis, de celui de la reine Anne qui régnoit alors. L'Acadie, dont la forme est triangulaire, borne l'Amérique au sud-est. On divise ce pays en quatre provinces : la première se nomme contrée des Etéchemins; la seconde baie Françoise; la troisième Acadie ou Nouvelle-Ecosse, et la quatrième baie de Saint Laurent. L'intérieur est habité par sept à huit nations indiennes : les principales sont les Etéchemins qui occupent la partie occidentale, et les Souriquois qui habitent aux environs de Port-Royal : *sâmago* est le titre qu'ils donnent à leur chef; chaque village a le sien. Ces Sauvages sont les plus féroces, ou plutôt les moins doux de tous les Indiens. Ce fut à Louis-

bourg que nous nous embarquâmes sur le fleuve Saint-Laurent pour aller à Québec dans le Canada.

Quoiqu'en général les colonies de l'Amérique ne se soient formées que du rebut et de la lie des nations, il faut en excepter cependant plusieurs, sur-tout celles du Canada, et même celles de toute l'Amérique septentrionale. La source de presque toutes les familles qui y subsistent encore aujourd'hui est pure, et n'a aucune de ces taches qui déshonorent dans l'esprit de ceux qui ne regardent pas les fautes comme purement personnelles. Les premiers habitans des colonies angloises furent, ou des ouvriers toujours occupés à des travaux utiles, ou des personnes qui vinrent y chercher des asyles contre la persécution et l'intolérance des évêques anglicans. Quant au Canada en particulier, il fut rempli de François qui fuyoient une terre désolée également par les disputes de religion : ce n'est pas qu'on n'y ait vu quelquefois des gens que le mauvais état de leurs affaires obligeoit de s'expatrier, ou quelques autres dont on vouloit purger la France et leurs familles ; mais c'étoit en

très-petit nombre. Les deux rives du fleuve Saint-Laurent, qu'il nous fallut remonter pour aller de Louisbourg à Québec, présentent d'abord, sur-tout sur la gauche, des rochers, des montagnes et des forêts habitées par des Sauvages ou plutôt par des peuples vivant de la pêche et de la chasse; ils n'ont d'autres vêtemens que les peaux des bêtes qu'ils ont tuées, d'autres logemens que des cabanes : ils sont errans à peu près comme les Arabes; mais leurs courses ne sont pas, à beaucoup près, si écartées, parce que la pêche et la chasse leur suffisent, au lieu que les déserts de l'Arabie n'offrent pas de si près les mêmes ressources. Ces Sauvages, avant l'arrivée des François, ne connoissoient ni le pain, ni le vin; ils n'avoient aucun ustensile de cuisine, ni de ménage : ils sont même encore aujourd'hui dans l'usage de vivre du jour au jour et de ne faire aucune provision. Il n'y a parmi eux, ni prisons, ni loix pénales. S'il arrive qu'un coupable soit jugé digne de mort, le premier qui se présente lui casse la tête. Leur unique ambition est d'avoir de quoi vivre, et d'être réputés habiles chasseurs et

bons guerriers. S'ils livrent des combats, ce n'est pas pour agrandir leurs possessions, mais pour venger leurs injures : ils lèvent la peau de la tête et la chevelure des vaincus, et l'attachent comme des trophées à la porte de leurs cabanes. La chasse est, parmi eux, après la guerre, l'emploi le plus honorable : ils n'acquièrent pas moins de réputation par le nombre des bêtes qu'ils tuent que par celui des hommes qu'ils massacrent et des chevelures qu'ils arrachent. Les mariages se font sans aucune cérémonie. Un garçon demande une fille ; s'il est agréé, il donne et reçoit des présens, et demeure un an chez son futur beau-père, à qui il cède toutes les pelleteries qu'il rapporte de la chasse. Les deux amans vivent ensemble avec assez de décence, et plus assurément qu'ils ne le feroient parmi nous s'ils jouissoient d'une semblable fréquentation : au bout de l'an on les marie.

Depuis ce pays, appelé par quelques François la Gaspésie, les deux côtés du fleuve offrent d'agréables points de vue, jusqu'à Québec. Cette ville, quoiqu'à cent vingt lieues de la mer, a un port capable de con-

tenir cent vaisseaux ; elle est placée sur le fleuve le plus navigable de l'univers. Ce fleuve, qui n'a jamais moins de quatre à cinq lieues de largeur, depuis son embouchure, se rétrécit tellement devant Québec que delà est venu, dit-on, le nom de cette capitale, qui veut dire *rétréchissement*. Les plus gros bâtimens y abordent sans peine : il y a même un chantier où l'on en construit un grand nombre. La ville est divisée en haute et basse. Il y a une belle cathédrale, et une citadelle où le gouverneur fait sa résidence. L'hôtel de l'intendance porte le nom de palais, parce qu'il sert aux assemblées du conseil supérieur. Cette ville est peu considérable pour la capitale d'un vaste pays ; elle ne contient tout au plus que quatre ou cinq mille habitans. Il y a une société agréable, sur-tout dans les cercles brillans qui se tiennent chez le gouverneur et à l'intendance. On fait des promenades, l'été en canot, l'hiver en traineau sur la neige ou à patins sur la glace. Les Canadiens, c'est-à-dire, les Créoles, parlent purement la langue française. Le sang est assez beau dans les deux sexes.

Voici comment se formèrent nos premiers établissemens dans ce pays. Samuel de Champlain, gentilhomme de Saintonge et capitaine de vaisseau, étant arrivé des Indes occidentales, se mit à la tête d'une compagnie de commerce formée à Dieppe, et partit sur une flotte marchande pour fonder un comptoir sur le fleuve Saint-Laurent. Il se détermina pour le lieu où est aujourd'hui la ville de Québec. Il y arriva au mois de juillet 1608, y construisit quelques baraques, fit défricher les terres, et y jeta les premiers fondemens de cette capitale. Les habitans s'allièrent avec les Sauvages des environs, qui trouvoient eux-mêmes de l'avantage à se fortifier de leur secours contre d'autres Sauvages nommés Iroquois, les plus redoutables de cette contrée. On donna le nom de Nouvelle-France à cette partie de l'Amérique. Les jésuites s'attachèrent ensuite à convertir le plus de Sauvages qu'ils purent: peu à peu les bords du fleuve Saint-Laurent furent bordés de superbes habitations. La source de cette rivière est encore inconnue quoiqu'on l'ait remontée à plus de sept cents lieues : elle passe par différens lacs avant d'arriver à Québec.

Le premier est celui de Lenemignon qui se décharge dans le lac supérieur ; celui-ci porte ses eaux dans le lac des Hurons, de-là dans le lac Erié, et enfin, dans l'Ontario : c'est de ce dernier que sort le fleuve Saint-Laurent, qui coule, d'abord paisiblement, ensuite avec rapidité, jusqu'à la ville de Montréal ; là il reçoit une autre grande rivière avec laquelle il traverse la plus belle partie de l'établissement françois, et, s'élargissant peu à peu, se rend majestueusement dans la mer. On donne au lac supérieur environ cinq cents lieues de circuit. Le froid y est si vif que l'eau s'y glace jusqu'à dix ou douze lieues de ses bords. Ce lac est partagé par de grandes îles pleines d'élans et de caribous ; il a cela de particulier qu'une tempête y est annoncée deux jours avant qu'elle n'arrive : d'abord on apperçoit sur la surface des eaux un petit frémissement qui dure tout le jour sans augmentation sensible ; le lendemain, d'assez grosses vagues couvrent le lac ; le troisième jour, on le voit tout en feu, et l'agitation des flots devient si furieuse qu'on ne trouve de sûreté que dans des asyles qui sont sur la côte du nord. Ce lac en-

tre dans celui des Hurons par une cascade de deux lieues de longueur, appelée le saut de Sainte-Marie. Le lac Erié, qui passe pour un des plus grands de l'univers, porte aussi le nom de Conti : de toute part il offre les plus riantes perspectives ; ses bords sont couverts de chênes, d'ormeaux, de chataigniers, de pruniers, de pommiers et de vignes qui portent leurs grappes jusqu'au sommet des arbres, dans un terrain très-uni : il y a une grande multitude de bêtes fauves et de poules d'Inde dans les vastes prairies et dans les bois qui se découvrent du côté du sud. Les îles du lac sont de vrais parcs de chevreuils, et comme autant de vergers où la nature a pris soin de rassembler toutes sortes d'arbres et de fruits. Si la navigation étoit libre de Québec jusqu'au lac Erié, on pourroit faire de ces lieux charmans la plus riche, la plus fertile et la plus belle contrée du monde. Le nom d'Erié est celui d'une nation de la langue huronne qui étoit établie sur ses bords, et que les Iroquois ont totalement détruite ; il signifie *chat*, et les Eriés étoient appelés le *peuple des chats*, parce qu'en effet on trouve dans cette con-

trée quantité de ces animaux plus gros que les nôtres, et dont la peau est fort estimée. Entre le Québec et le lac Ontario est située la ville de Montréal, éloignée d'environ soixante lieues de la capitale du Canada. Montréal occupe une île du fleuve près du pays des Iroquois : lors de sa fondation on l'appela Ville-Marie. Un objet plus remarquable est la fameuse cascade de Niagara, la plus belle peut-être qui existe dans l'univers : cette chûte d'eau a plus de cent cinquante pieds d'élévation ; le fleuve tombe perpendiculairement dans toute sa largeur : la rivière y reçoit une secousse si violente qu'elle n'est navigable que trois lieues après sa chûte. La figure de cette cascade est en fer à cheval, et a près de quatre cents pas de circonférence ; elle est divisée en deux par une petite île qui ralentit un peu la rapidité du courant : c'est sur un roc que cette grande nappe d'eau est reçue ; elle y a creusé avec le tems une caverne profonde, où, en tombant, elle fait un bruit sourd, semblable à celui d'un tonnerre éloigné.

Les langues algonquine et huronne partagent presque tous les Sauvages du Canada,

du moins ceux qui sont en commerce avec les François. Quand on connoît ces deux idiomes, on peut, sans interprète, parcourir plus de quinze cents lieues de pays, et se faire entendre à plus de cent peuples qui ont cependant chacun un dialecte particulier. Le huron n'a point de lettres labiales, parle du gosier, et aspire presque toutes ses syllabes : l'algonquin s'exprime plus naturellement. La langue du premier est, dit-on, d'une abondance, d'une énergie et d'une noblesse qui ne se trouvent peut-être dans aucun de nos plus beaux idiomes : c'est l'éloge qu'en font plusieurs missionnaires. La langue algonquine a moins de force, mais elle est plus douce, plus élégante : elles ont toutes deux une richesse d'expression, une variété de tours, une propriété de mots, une régularité qui étonnent. Dans le langage huron, un verbe se multiplie autant de fois qu'il y a de choses différentes qui tombent sous son action. Par exemple, si l'on veut dire qu'un homme mange du pain, de la viande, des fruits, on ne se sert pas, comme nous, toujours du même verbe; on en change à chaque sorte d'aliment comme

si l'on disoit manger du pain, dévorer de la viande, se nourrir de fruits : le mot de *manger* varie aussi souvent qu'il y a de choses commestibles. La même action s'exprime différemment à l'égard d'une personne et d'une substance inanimée : on ne diroit pas j'ai vu un homme, j'ai vu un arbre ; le mot de voir seroit impropre à l'égard de l'un et de l'autre. Les tours de phrase usités dans cette langue, ont une sorte de noblesse que n'ont point la plupart de celles de l'Europe. Un Sauvage à qui on demanderoit pourquoi Dieu l'a créé, répondroit : « Le grand génie « a pensé de moi ; qu'un tel me connoisse, « qu'il m'aime, qu'il me serve, et je lui ferai « part d'un éternel bonheur ». Pour dire d'un homme qu'il est courageux, d'une femme qu'elle est jolie, voici comment il faudroit s'exprimer : « Je pense de vous, monsieur « a du courage ; je pense de madame, elle « est d'une jolie figure ».

Les Iroquois occupent le côté méridional du lac Ontario. Ce fut pour opposer une barrière à ces peuples inquiets et guerriers, que les François firent bâtir, à l'entrée du lac, le fort de Frontenac, du nom de l'of-

ficier qui les commandoit. Les Iroquois sont la nation du Canada qui semble y tenir le premier rang : ses succès militaires lui ont donné sur la plupart des autres Sauvages une supériorité qu'ils ne peuvent lui disputer ; leur situation a achevé de les rendre formidables. Comme elle se trouvoit placée entre les établissemens de la France et de l'Angleterre, ses habitans ont pensé que ces deux colonies seroient également intéressées à les ménager : jugeant, avec autant d'habileté qu'auroient pu faire des Européens les plus versés dans la politique, que, si l'une des deux prévaloit sur l'autre, ils en seroient bientôt opprimés, ils trouvèrent long-tems l'art de balancer leurs succès. Cependant toutes leurs forces réunies n'ont jamais pu monter qu'à cinq ou six mille combattans. De quel talent n'ont-ils pas eu besoin pour suppléer au défaut du nombre ? Ce peuple, que les Anglois désignent sous le nom *des cinq nations*, et que nous appelons les Iroquois, est celui qui intéresse le plus les François et les Anglois. Les Iroquoises président, comme les hommes, aux conseils nationaux ; elles ne sont pas moins

courageuses à la guerre. On accorde des titres d'honneur à celles qui se distinguent par de belles actions. Ces hommes, que nous nommons sauvages, ont compris que le plus beau droit est celui de faire grâce; ils l'accordent à ces guerrières : elles ont le pouvoir de délivrer un criminel, ou un prisonnier condamné à mort; elles le font délier du poteau en se présentant et élevant une aîle de cigne, qui est la manière de faire grâce. Les mœurs sont aussi simples que le gouvernement. Les maisons sont des pieux plantés en terre et couverts d'écorce d'arbres: au milieu est une ouverture pour la fumée. Le sol produit des melons, des pois, des fèves, du bled de turquie, des pommes de terre et du tabac : les forêts sont peuplées de buffles, d'ours, de chevreuils, de panthères, de loups, etc. Les Iroquois ont le tein basané, et la peau horriblement noircie, ou, suivant eux, agréablement peinte et ornée de figures tracées avec de la poudre à canon : ils ont la tête rase, à l'exception des pauvres ; car il y a parmi eux, comme parmi nous, des pauvres et des riches, même des nobles et des rôturiers : les

dernières classes sont distinguées par une touffe de cheveux qu'elles laissent croître sur le sommet de la tête, et qu'elles surmontent de plumes d'oiseaux, de poil de chevreuil, ou d'une queue de lapin. Les oreilles forment la plus brillante partie de leur parure : ils les font grandir à force de les tirer ; ensuite, ils les fendent, opération très-douloureuse, qui, pendant quarante jours, fait souffrir cruellement celui qui la subit. Ils les chargent de longs anneaux d'argent, de cuivre ou de plomb : ils en attachent aussi aux narines. Un morceau d'étoffe, noué au-dessus de la ceinture, une chemise fort courte, des lambeaux de toile, liés autour des jambes en guise de guêtres, un grand manteau, ou, pour parler plus juste, une grossière couverture, jetée sur leurs épaules, composent leurs vêtemens. En hiver, ils ont des bas de drap et des chaussons de peau ; en été, la plupart vont presque nus. Quelques femmes portent des jupons, laissent croître leurs cheveux jusqu'à mi-jambes, et quelques autres jusqu'à terre : elles sont, en général, assez bien faites et d'une figure agréable. Ces peuples sont,

comme tous les Sauvages, doux, civils, affables, francs et sincères, sur-tout très-hospitaliers; mais cruels et implacables envers leurs ennemis, et dans leurs vengeances, quand ils se croient offensés. Le *calumet*, que nous appelons une pipe, est quelque chose de sacré parmi ces Indiens : dès qu'on a fumé avec eux le calumet de paix, pour nous servir de leurs expressions, on est sûr de leur alliance et de leur amitié. Leur constance dans les tourmens les plus affreux auxquels ils sont condamnés quand ils tombent au pouvoir d'autres Sauvages aussi implacables qu'eux, prouvent à quel point l'homme peut porter la force morale et physique. Ces peuples ont une imagination orientale et vraiement poétique; ils peignent avec la parole: ils ne disent point la guerre, la paix, mais la hâche de la guerre, l'arbre de la paix, etc. Les Hurons, voisins des Iroquois, en sont depuis long-tems les ennemis et rivaux: leur caractère et leurs mœurs sont les mêmes. Tous ces Sauvages savent tirer de l'érable une boisson délicieuse, et un sucre presqu'aussi bon que le nôtre. Il y a dans toutes ces contrées une grande quantité de bœufs sauvages,

sauvages, de chevreuils, de chats-cerviers, de fouïnes, d'écureuils, de porcs-épis, d'ours, d'hermines, de renards, etc. Le véritable nom des Hurons est Yendats : l'autre nom est de l'invention des François. La passion des armes les a dégoutés des travaux de la campagne, qu'ils abandonnent aux femmes.

De retour à Québec, nous attendîmes quelque tems une occasion pour voir les colonies angloises. Nous apprîmes enfin le prochain départ d'un vaisseau pour la ville de Boston, et nous nous y embarquâmes après un mois de séjour à Québec ou dans le reste du Canada.

CHAPITRE XIX.

De l'Amérique angloise.

Il nous tardoit beaucoup, comme nous l'avons dit, de trouver un vaisseau dont la destination fut pour Boston: après un mois d'attente il s'en présenta un. Nous en profitâmes pour voir cette partie de l'Amérique devenue si célèbre, si intéressante par sa révolution, ses loix, ses mœurs, son commerce, et nous remerciâmes la Providence qui nous procuroit enfin les moyens de voir la Nouvelle-Angleterre. On sait que ce fut vers la fin du seizième siècle que le chevalier Raleig, excité par l'exemple et les succès des Espagnols, partit pour le nord de l'Amérique, et y fonda un établissement qui fut le premier de la nation angloise dans cette partie du nouveau monde. Le vaste espace qu'embrassent ces colonies se divise en plusieurs grandes provinces. Nous avons déja parlé de la baie

d'Hudson, de l'île de Terre-Neuve, de l'Acadie. La Nouvelle-Angleterre est redevable de ses premiers établissemens au zèle persécuteur et intolérant de quelques prélats de la Grande-Bretagne, contre les non-conformistes. L'ambitieux Laud, archevêque de Cantorbéri, porta Charles Ier. à des démarches violentes qui rendirent son gouvernement odieux. Les non-conformistes se réfugièrent dans la Nouvelle-Angleterre : cette première colonie, de cent vingt personnes seulement, fut suivie de sept autres que les mêmes raisons forcèrent bientôt d'abandonner leur patrie. Les unes vinrent s'établir dans la baie de Massachuset, et sur les bords de la Connecticut, où elles bâtirent les villes de Salem, Charles-Town, Water-Town, Dorchester, etc. En moins d'un demi-siècle, la Nouvelle-Angleterre se vit dans un état florissant; elle contenoit plus de trente mille ames, et avoit plus de cinquante villes ou villages bien bâtis. Ces divers établissemens avoient chacun leurs loix particulières, et leurs magistrats élus par les colons mêmes : quoiqu'ils formassent autant d'établissemens distingués les uns des au-

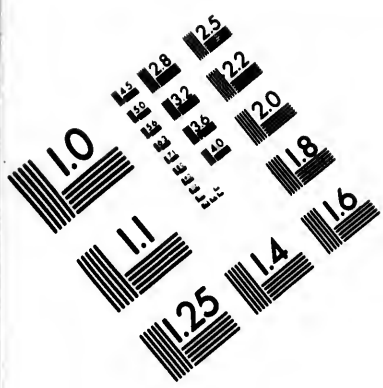
tres, ils étoient néanmoins déja unis par une confédération pour les choses qui les intéressoient en commun ; telle étoit, avant sa révolution, la constitution de la Nouvelle-Angleterre, qui éprouva dans la suite divers changemens. Le roi d'Angleterre y nommoit un gouverneur qui avoit le commandement de la milice ; il pouvoit rejeter les loix proposées par le conseil général de la colonie. C'étoit à lui à confirmer le choix des magistrats : ils ne pouvoient sans son consentement provoquer une assemblée extraordinaire. Cette assemblée étoit composée des députés élus par chaque canton : elle avoit concurremment avec le gouvernement, le droit d'imposer des taxes, de faire des concessions et des loix ; mais il falloit que le gouverneur donnât son approbation à celles-ci. Si, dans l'espace de trois ans, il venoit à les rejeter, elles devenoient de nul effet. On voit par cet apperçu du gouvernement de ces colonies avant la dernière révolution, que, malgré leur dépendance de la métropole, elles avoient leurs assemblées et leurs privilèges. L'insurrection ayant tout changé, nous ne parlerons que de leurs nou-

velles loix qui méritent bien plus notre attention.

Nous étions entrés dans la vaste baie de Massachuset ; tout à coup nous voyons la mer se briser sur les rochers du cap Cod, et dans quelques heures nous devions être à Boston, lorsqu'une épaisse brume nous enveloppe, et nous masque la route au milieu des rochers. On mouille ; mais bientôt après un vent impétueux et contraire fait labourer nos ancres, rompt nos cables, nous menace de nous entre-heurter, ou de nous briser sur ces dangereux parages. Enfin, après deux jours d'incertitude et de périls, un bon frais nous ramène dans la rade de Boston. De cette rade, semée d'îlots agréables, nous découvrons, à travers des arbres, sur la côte occidentale, une magnifique perspective de maisons en amphithéâtre qui se prolongent en demi-cercle dans l'espace d'une demi-lieue : c'étoit-là Boston. Ces édifices élevés, réguliers, entre-mêlés de hauts clochers, nous parurent moins une colonie moderne qu'une antique cité, embellie et peuplée par le commerce et les arts. L'intérieur de la ville répond à l'idée qu'on s'en est d'abord

formée. Une superbe jetée, s'avançant à près de deux mille pieds dans la mer, est assez large pour avoir sur toute sa longueur des magasins et des ateliers ; elle communique à angle droit à la principale rue de la ville, qui, large et spacieuse, se courbe dans le sens de la rade : cette rue est garnie de belles maisons, élevées la plupart de deux ou trois étages ; beaucoup d'autres petites rues viennent y aboutir des deux côtés. La forme des maisons est faite pour surprendre des yeux européens ; elles sont entièrement de bois, non pas à la manière pesante et triste de nos anciennes villes, mais régulières et bien percées : leur charpente est légère, bien liée, recouverte en dehors de planches minces et polies, superposées à la manière des tuiles de nos toits : leurs dehors sont peints en gris, ce qui ajoute infiniment à l'agrément du coup d'œil. Les toits sont ornés de balustres, sans doute à cause des incendies : leurs fondemens sont appuyés sur un mur d'environ un pied de hauteur. On sent combien ces maisons doivent l'emporter sur les nôtres pour la salubrité : toutes les parties en sont tellement liées, et leur poids est si peu con-

sidérable relativement à leur masse, qu'on peut les changer de place. J'en ai vu de deux étages qui avoient été transportées à un demi-quart de lieu au moins : toute l'armée française, au tems de la révolution, fut témoin de la même chose à Newport. Ce qu'on nous raconte des habitations ambulantes des Suisses est bien moins merveilleux. Leurs meubles sont simples, mais de bois précieux à la manière angloise, ce qui ôte de leur gaieté. Les riches couvrent leurs planchers de tapis de laine ou de nattes, les autres de sable très-fin. On y compte six mille maisons, trente mille habitans : il y a dix-neuf temples de toute espèce de sectes ; ils sont tous fort propres, et plusieurs sont très-beaux, surtout ceux des presbytériens et des anglicans. Leur forme est un carré long, orné tour à tour d'une tribune et garnis de bancs uniformes. Le pauvre, comme le riche, y entend la parole de Dieu dans une posture commode et décente. Le jour de dimanche y est observé avec la plus grande rigueur ; toutes les affaires, quelles importantes qu'elles soient, cessent ce jour-là ; on ne se permet pas même les jeux les plus innocens ; de sorte que



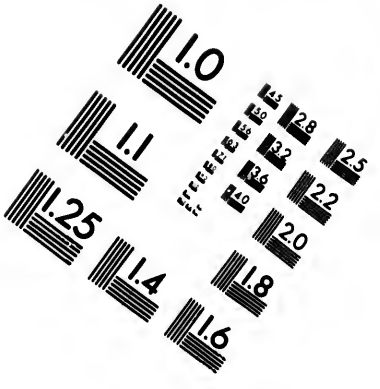
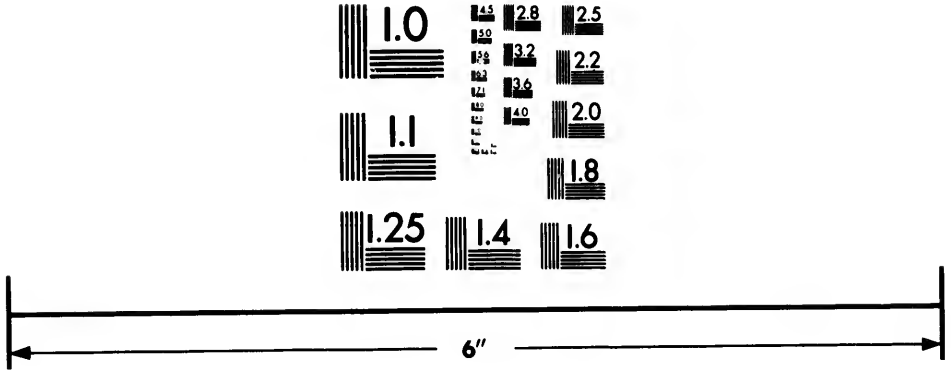
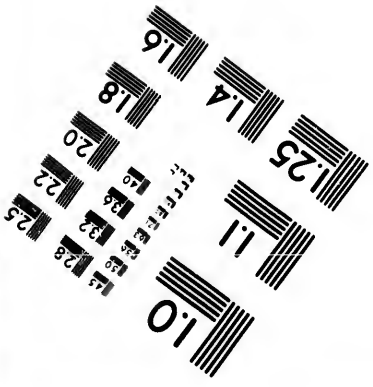
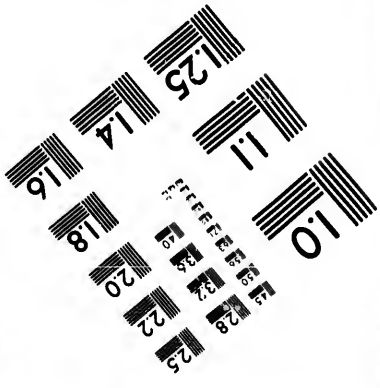


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Boston, cette ville si peuplée, où il règne toujours un grand mouvement, semble désert le dimanche. On parcourt les rues sans appercevoir personne, et si on en rencontre par hasard, on n'ose s'arrêter et se parler. On n'entre dans aucune maison sans y trouver tout le monde occupé à lire la bible. C'est sans doute un spectacle bien touchant, bien ravissant qu'un père, entouré de sa famille, expliquant les vérités sublimes de ce livre sacré. Personne ne manque d'aller au temple de sa secte : il y règne un silence, un ordre, un respect, qu'on ne retrouve plus depuis long-tems dans la plupart de nos églises catholiques. Le chant des pseaumes y est lent et majestueux ; l'harmonie de la poësie, dans la langue nationale, en augmente l'intérêt, et doit contribuer à entretenir l'attention des assistans. Tous ces temples sont dénués d'ornemens: rien ne parle à l'imagination et au cœur; rien n'y indique à l'homme ce qu'il vient y faire, ce qu'il est, ce qu'il sera : la peinture, ni la sculpture, ne lui retracent point ces grands événemens qui le rappellent à ses devoirs, réveillent sa reconnoissance, animent sa piété,

excitent son adoration ; la pompe des cérémonies ne lui peint point la grandeur de l'être qu'il adore. Les quakers, encore plus ennemis du culte extérieur, ont même anéanti toute apparence d'hiérarchie : on cherche en vain dans leur temple le ministre chargé spécialement de parler au nom de la Divinité ; l'œil ne découvre qu'une assemblée silencieuse, méditative, sans aucune marque du motif qui l'a formée, jusqu'à ce que l'Esprit-Saint, dans leur préjugé, s'emparant tout à coup d'un des assistans, l'échauffe, l'agite comme la Pythie des anciens, et en fait le pontife du moment. Cet Esprit-Saint inspire ou est censé inspirer sans acception d'âge, de condition, de sexe : celui qui ne s'est livré toute sa vie qu'aux plus grossières occupations, à qui la nature a le plus étroitement circonscrit le cercle de ses idées, devient tout à coup l'oracle, l'interprête des plus sublimes vérités du christianisme. La principale vertu des quakers doit être la patience ; leurs orateurs inspirés la mettent souvent à l'épreuve : les femmes, toujours dociles à cet Esprit-Saint, y font amplement usage du don précieux de la parole. Un culte

si extraordinaire ne pouvoit se sauver du mépris, du ridicule, et se soutenir, si ses sectateurs ne s'étoient montrés fort simples dans leur extérieur, fort humains, fort philantropes, fort francs, fort désintéressés dans la société; mais l'enthousiasme, le premier appui des sectes, s'éteint. Il faut donc se placer à leur première époque pour les juger. Les quakers ont pu faire fleurir les vertus sociales avec plus de succès et plus long-tems en Amérique, parce que le climat et la vie qu'ils y menoient les favorisoient.

La piété n'est cependant pas toujours le seul motif qui amène en foule les dames américaines dans les temples : sans spectacles, sans promenades publiques, les temples sont les théâtres où elles viennent à l'envi étaler leur luxe naissant; elles s'y montrent, comme en Europe, vêtues d'étoffes de soie, et ombragées quelquefois de superbes panaches. Leur chevelure, exhaussée sur des appuis, est à l'imitation de celles que nos dames portoient il y a quelques années; au lieu de poudre, elles les lavent avec l'eau de savon, ce qui ne leur messied pas, parce qu'elles les ont d'un blond agréa-

ble : les plus recherchées commencent cependant à adopter la manière européenne. Elles sont, en général, grandes, bien proportionnées : leurs traits sont ordinairement réguliers ; leur tein est très-blanc, mais sans couleur ; elles ont moins d'agrémens, moins de vivacité, moins d'aisance que les Françoises, mais elles ont plus de noblesse : nous leur avons même trouvé quelque chose de ce qui caractérise ces chefs-d'œuvre des artistes de l'antiquité parvenus jusqu'à nos jours. La taille des hommes y est également svelte et bien prise ; ils ont peu d'embonpoint et leur tein est un peu pâle : ils sont proportionnément moins recherchés dans leur parure que les femmes, mais très-propres. A vingt ans, les femmes n'ont déja plus la fraicheur de la jeunesse : à trente-cinq ou quarante, elles sont ridées, décrépites. Les hommes se montrent presqu'aussi prématurés. Nous avons présumé que le cours de la vie devoit y être moins long. Nous parcourûmes tous les cimétières de Boston : on y est dans l'usage de mettre sur chaque sépulture les noms et les âges. Nous y avons trouvé en effet que la vie du plus grand nom-

bre, dans la classe de la virilité, n'allez guère qu'à cinquante ans. Nous en avons vu très-peu de soixante, et nous n'en avons pas rencontré au-delà.

Boston est situé sur une presqu'île inclinée du côté de la mer. Cette presqu'île ne tient à la terre, dans les hautes marées, que par une langue de la largeur d'un grand chemin; il a donc fallu peu d'art pour rendre cette ville susceptible de défense. Il y a une éminence qui la domine; les Bostoniens y ont placé une espèce de phare très-élevé, surmonté d'un barril de goudron prêt à être allumé en cas d'attaque : à ce signal plus de quarante mille hommes peuvent prendre les armes, et se trouver aux portes de la ville en moins de vingt-quatre heures. On découvre delà les ruines de Charles-Town, incendiée par les Anglois, le 17 juin 1775, à la bataille de Bunkerkill; spectacle attristant, fait pour nourrir dans l'ame des Bostoniens le sentiment de la liberté. Cette ville n'étoit séparée de la presqu'île que par la rivière Charles; elle étoit située dans l'angle que forme la jonction de cette rivière avec le Mistic : elle étoit bien bâtie, susceptible de fortifica-

tions, et paroît avoir été la moitié aussi grande que la ville de Boston.

La rade de Boston, capable de contenir plus de cinq cents vaisseaux, n'a d'entrée sûre qu'un canal à peine assez large pour trois vaisseaux. De fortes batteries établies sur l'îlot le plus voisin, mettent la rade, et par conséquent la ville, hors d'insulte du côté de la mer. Les caps qui resserrent l'entrée de la baie, le cordon de rochers qui garnit le débouquement de la rade, et les îlots dont elle est semée, sont autant d'obstacles qui diminuent, répriment la fougue des flots, et rendent cet abri un des plus sûrs du monde. Le commerce des Bostoniens embrassoit plusieurs objets et étoit très-étendu avant la guerre; ils fournissoient à la Grande-Bretagne des mâts et des vergues pour sa marine royale: ils construisoient par commission ou à leur compte, un grand nombre de navires marchands renommés pour la supériorité de leur marche; leur construction est en effet si légère qu'il ne faut pas être grand connoisseur pour distinguer leurs navires au milieu de ceux de toutes les autres nations. Ceux qu'ils frétoient à leur compte

étoient chargés, pour les îles de l'Amérique ou pour l'Europe, de bois de charpente, de planches, de merrain, de poix, de goudron, de térébenthine, de résine, de bœuf, de cochon salé, et de quelques pelleteries; mais leur principal objet de commerce étoit la morue qu'ils péchoient sur leurs côtes, et particulièrement dans la baie de Massachuset. Cette pêche alloit à cinquante mille quintaux qu'ils exportoient dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'en Espagne, en Italie et dans la Méditerranée: en échange de ces marchandises, ils rapportoient des vins de Madère, de Malaga, de Porto, qu'ils préfèrent aux nôtres à cause de leur douceur, et peut-être encore plus à cause de l'habitude. Ils tiroient des îles une grande quantité de sucre dont ils font beaucoup d'usage pour leur thé, que les Américains prennent au moins deux fois le jour; ils en tiroient encore plus de mélasse dont ils distilloient le rhum, leur boisson ordinaire. Leurs pêches, ces échanges, et le grand nombre de vaisseaux qu'ils construisoient les avoient rendu les cabotiers de toutes les colonies du Nord.

La province de Massachuset's-Bay a des mines de fer et de cuivre : son fer l'emporte sur tout autre du monde entier par sa qualité ductile et malléable. On a montré en Europe les dangers physiques et moraux de l'éducation dans les grandes villes. Les Bostoniens ont plus fait ; il les ont prévenus : leur université est à Cambridge, à sept milles de Boston, sur les bords de la rivière Charles : la bibliothèque monte à plus de cinq mille volumes. Il y a une très-belle imprimerie construite originairement pour un collège indien. Les professeurs font jouer à leurs élèves des tragédies : le sujet en est toujours national, tel que l'incendie de Charles-Town, la prise de Burgoyne, la trahison d'Arnold ; c'est la scène ramenée à son antique origine.

Il est difficile de s'imaginer l'idée des Américains avant la guerre sur le compte des François : ils les regardoient comme asservis sous le joug du despotisme, livrés aux préjugés superstitieux, et en même tems comme des machines légères, incapables de solidité et de consistance, comme des êtres uniquement occupés du soin de friser

leur chevelure, de se colorer le visage, sans délicatesse, sans foi, ne respectant pas même les devoirs les plus sacrés. Les Anglois s'étoient plu à répandre, à fortifier ces préventions. Le presbytérianisme, ennemi implacable du catholicisme, avoit rendu les Bostoniens, chez qui cette secte est dominante, encore plus disposés à les croire: tout concourut, au commencement de la guerre, à confirmer ces idées. La plupart des premiers François venus en Amérique au bruit de la révolution, étoient des hommes perdus de dettes et de réputation, qui s'annonçoient avec de faux titres et de faux noms, obtenoient des grades distingués dans l'armée américaine, recevoient des avances considérables, et disparoissoient ensuite. La simplicité des Américains, leur peu d'expérience rendirent ces supercheries faciles; plusieurs même de ces aventuriers y ont commis des crimes dignes des derniers supplices. A l'arrivée du comte d'Estaing, le peuple fut très-étonné de ne pas voir des hommes si fréles, si légers, si étourdis; il crut qu'on les avoit exprès choisis pour lui donner une idée plus avantageuse de la nation.

L'arrivée

L'arrivée de l'armée de M. le comte de Rochambeau à Rhode-Island répandit la terreur, à cause des préventions dont nous venons de parler; elle trouva les campagnes désertes, et ceux que la curiosité amena à Newport (1) ne rencontrèrent personne dans les rues : tous sentirent l'importance de dissiper ces préjugés. Les officiers supérieurs établirent la discipline la plus stricte; les autres officiers employèrent cette politesse, cette amenité qui a toujours caractérisé la nation françoise : le soldat même devint doux, circonspect et modéré; il n'y eût pas une seule plainte pendant un séjour d'un an. Cette conduite soutenue a opéré une révolution totale dans les esprits : les tories (2) même n'ont pu se défendre d'aimer les François, et leur départ a mille fois plus attristé que leur arrivée n'avoit allarmé.

De Boston nous avons pris la route du

(1) Newport est la capitale de la province de ce nom. La bonté de son sol, la douceur de son climat l'ont fait appeler le paradis de la Nouvelle-Angleterre.

(2) *Tories* veut dire *royalistes*. Ce mot vient de la langue saxonne.

sud pour nous rendre à Providence. Cette ville est considérable, assez peuplée, bâtie en bois, avec quelques belles maisons en brique : elle est sur l'embouchure de la rivière Patuxit, à la tête d'un golfe, entre les provinces de Massachuset, du Connecticut, de Rhode-Island : cette situation la met en état de faire un commerce avantageux de froment, de maïs, de bois, de salaisons pour les îles : on y construit aussi beaucoup de navires. C'est la capitale d'une colonie du même nom dépendante de la province de Rhode-Island.

Nous ne nous attendions guère à retrouver des vestiges des modes françoises jusqu'au milieu des forêts de l'Amérique. Les coëffures de toutes les femmes, excepté celles des quakers, y sont élevées, volumineuses, garnies de nos gazes. On se perd presque dans ses réflexions en retrouvant dans la province de Connecticut un goût si vif pour la parure, tant de luxe avec des mœurs si simples, si pures et qui ressemblent à celles des anciens patriarches.

Des légumes, du maïs, du laitage sont la nourriture la plus ordinaire de ces Amé-

ricains. Ils prennent beaucoup de thé ; l'usage de cette boisson fait tout leur plaisir : il n'y a presque pas d'habitant qui ne le prenne dans des porcelaines ; la plus grande marque d'honnêteté pour eux est d'en offrir. Dans les pays où les hommes vivent d'alimens et de boissons très-substanciels, le thé peut être fort utile à la santé ; mais il est à croire qu'il est nuisible dans ceux où ils ne se nourrissent presque que de végétaux et de lait, et sur-tout quand le sol, encore trop couvert de bois, les rend moins nourrissans. Peut-être est-ce une des causes qui fait qu'avec une constitution bien conformée et une existence heureuse, ils vivent moins long-tems que les autres hommes : on attribue aussi au thé la perte de leurs dents. Les femmes, ordinairement très-belles, y sont souvent, à vingt ans, déja privées de ce précieux ornement. Il est cependant à présumer que ce seroit plutôt l'effet du pain chaud. Les Anglois, les Flamands, les Hollandois conservent leurs dents très-long-tems, quoiqu'ils usent beaucoup de thé. Les habitans du Connecticut, qui recueillent de si beau froment, ignorent

l'art de le rendre plus digestif, plus nourrissant par le pétrissage et la fermentation ; mais ils l'apprendront par leurs relations avec les Européens.

Les peuples de ces contrées ne se communiquent guère entre eux, si ce n'est les jours qu'ils vont à leurs temples. Leurs maisons sont spacieuses, propres, bien aërées, bâties en bois, ayant au moins un étage : ils savent tous lire ; presque tous ont la gazette qui s'imprime dans leur bourgade, à laquelle ils donnent souvent le nom de ville. Leur caractère est froid, lent, doux ; ils sont laborieux, industrieux, inventifs. La terre fournit toujours beaucoup au-delà de leurs besoins : ils vont et reviennent de leurs champs à cheval, et dans tous ces pays on ne rencontre pas un voyageur à pied. La douceur de leur caractère est autant due au climat qu'aux mœurs, car on la retrouve jusques dans les animaux. Les chevaux y sont très-dociles : le chien y est caressant, timide ; les étrangers n'ont rien à redouter de sa violence : nous observerons en passant que sa voix est cassée et enrouée, ainsi que celle du coq.

Les Américains sont hospitaliers. Ils n'ont qu'un même lit : l'épouse chaste, fut-elle seule, le partage sans remord et sans crainte avec son hôte. Ce qu'on raconte de la vertu des jeunes Lacédémoniennes est bien moins extraordinaire. C'est cette confiance dans la vertu publique qui nous a fait rencontrer de Boston à Providence des femmes, de jeunes personnes, voyageant seules à cheval, en cabriolets, à travers les bois, même sur le déclin du jour. Le père de famille voit son bonheur, sa considération augmenter avec le nombre de ses enfans; il n'est point tourmenté de l'ambitieux désir de les placer dans un rang où ils pourront rougir de l'avoir pour père : élevés sous ses yeux, formés par ses exemples, ils ne couvriront point sa vieillesse d'opprobre; ils n'ameneront point les soucis, les chagrins dévorans pour le traîner plus douloureusement au tombeau. Il ne craint point non plus que la redoutable indigence, l'accablant un jour, déchire ses entrailles paternelles, et fasse maudire à sa tendre épouse sa fécondité : comme lui, ils connoîtront les plasirs purs; ils borneront leur ambition à élever, multiplier leurs trou-

peaux, à cultiver leurs champs et leurs vergers. Ces cultivateurs, plus simples que nos paysans, n'en ont ni la rustique ignorance, ni la rudesse, ni la cupidité, ni le féroce égoïsme; plus éclairés, ils n'ont cependant ni leur souplesse servile, ni leur astuce, ni leur dissimulation; plus éloignés des arts, moins laborieux, moins corrompus, ils sont en même tems moins attachés à leurs antiques usages, plus adroits à perfectionner, plus propres à adopter ou à inventer ce qui tend à leurs commodités.

Ce pays est coupé d'une infinité de ruisseaux et de rivières : celle du Connecticut est la plus considérable de la province. La ville d'Harfort, située sur ses bords, en est la capitale; ce n'est encore que quatre ou cinq cents maisons occupant plus de deux milles de longueur. La rivière porte jusqu'à cette ville des bâtimens d'environ cent cinquante tonneaux. Nous pensions que ces forêts, où la main de l'homme n'avoit encore jamais porté ses coups déstructeurs, nous offriroient à chaque pas de ces arbres antiques, majestueux jusques dans leur décrépitude, dont le tronc creusé, miné par

les pluies et les frimats, ne peut plus élever qu'une cime nue, aride, dépouillée de ses superbes rameaux. Au lieu de cette empreinte du tems, nous n'avons retrouvé partout que la fraîcheur et la vigueur de la robuste jeunesse.

Le monarque de ces forêts est le tulipier ou l'arbre jaune : sa tête altière domine sur les plus hauts chênes, et ses rameaux, touffus, étendus, projettent au loin leurs ombres; sa feuille compacte, mince et unie, est semblable à celle du tamarin, avec cette différence que la partie la plus alongée semble avoir été coupée transversalement : chaque feuille est originairement repliée dans une enveloppe particulière, formée seulement de deux autres feuilles ovales, se touchant dans tous les points de leur circonférence; cette maîtresse feuille les sépare pour s'épanouir, comme celle de la fève naissante en sépare les deux portions. La tulipe, cette brillante fleur pour laquelle nos fleuristes prodiguent leurs soins et leurs peines, ainsi que leurs hommages, leur admiration, leur idolâtrie, vient par milliers, sur cet arbre majestueux, récréer la vue de l'Américain

et embellir l'ombrage sous lequel il respire. C'est de lui que les Indiens faisoient leurs pirogues ou canaux d'une seule pièce : les Américains en font encore à leur exemple. Nous en avons vu capables de porter plus de trente hommes. Propre à venir dans différens climats, cet arbre réussiroit infailliblement en France. Plus agréable à la vue que le marronnier, moins sale, il formeroit des massifs et des avenues aussi touffues, aussi élevées : son bois seroit de la plus grande utilité dans la menuiserie.

Nous avons trouvé sur les bords du Connecticut une espèce de laurier rose couvert de fleurs qui offroient un coup-d'œil charmant. L'arbre à cire, qu'on rencontre par intervalles, est un laurier arbuste dont l'odeur a quelque chose de notre laurier commun, mais plus douce : son fruit, semblable à des grains de poivre, est couvert d'une matière onctueuse dont on fait des bougies; on la détache et on la recueille par l'eau bouillante. Ces bougies exhalent en brûlant une odeur fort suave : cette récolte demande trop de soin, et est trop peu abondante pour qu'elle puisse jamais être une branche de

commerce. L'érable devient ici très-grand; c'est une des plus précieuses productions de de l'Amérique septentrionale : on lui fait dans le tems de la sève, des incisions d'où découle une liqueur, qui, réduite, tient lieu de sucre; il ressemble parfaitement à notre érable. Pourquoi a-t-il cette propriété distincte? Seroit-ce parce qu'il végète dans un sol neuf où les sucs sont plus qu'abondans pour son accroissement, ou bien est-ce que nous ignorons les propriétés du nôtre? La vigne, qu'on n'a pas su cultiver même en Virginie, grimpe de tous côtés sur les arbres.

La connoissance des oiseaux de ce pays sera une des parties les plus intéressantes de son histoire naturelle. Nous avons vu dans le Connecticut une espèce d'étourneau, dont le centre des aîles est d'un rouge foncé. Nous avons remarqué un oiseau de la couleur du serin, mais un peu plus gros. Celui qu'on appelle en ces contrées le rossignol de Virginie, plus commun à mesure qu'on avance vers le Midi, ne ressemble en rien au nôtre : il est plus gros; sa tête et son ventre sont d'un rouge semblable à celui du bouvreuil : si la nature l'a mieux partagé du

côté du plumage, il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ait donné un gosier aussi mélodieux. Le moqueur, presque de la grosseur d'une grife, tacheté de blanc et de gris, a le don d'imiter le chant de tous les oiseaux qu'il entend. L'oiseau-mouche, qui, dit-on, ne vit que du suc des fleurs, y est très-rare. Peu de personnes en ont vu. Les écureuils y sont d'un gris cendré, plus gros que les nôtres, très-communs et faciles à apprivoiser. Ceux qu'on appelle écureuils-volans sont d'un gris foncé, plus petits : leur peau, large et lâche jusqu'aux extrémités des pattes, leur laisse la facilité de les écarter, en s'élançant d'une branche d'arbre à une autre, et leur donne par conséquent une plus grande surface d'air pour les soutenir.

La province de New-York et le territoire de Philisbury sont aussi couverts de monticules que la province de Connecticut. La superficie du sol est hérissée de pierres : la plupart, d'après l'expérience que nous en avons faite à l'eau-forte, sont graniteuses; très-peu sont purement calcaires. Il y en a de spath pur : beaucoup ont du mica, et d'autres des parties ferrugineuses sur les-

quelles l'aiman agissoit. Quelque attention que nous ayons apportée, nous n'avons pu trouver aucuns vestiges de pétrifications d'animaux, d'arbres ou de coquillages. La rivière du Nord nous a offert dans son lit moins de granits, mais plus de marbres, de grès et d'ardoises.

On ne peut voyager dans l'Amérique septentrionale sans parler de Washington, sans chercher à voir, à connoître ce grand homme qui semble plus appartenir aux tems les plus brillans de la république romaine qu'aux siècles modernes. Nous l'avons observé avec toute l'attention dont il est digne. Il est d'une stature grande, noble, bien proportionnée, d'une physionomie ouverte, douce, tranquille, d'un extérieur simple et modeste: il frappe, intéresse également François, Américains, ennemis même. Placé à la tête d'une nation où chaque individu partage l'autorité suprême, où les loix coactives sont presqu'encore sans vigueur, où le climat, les mœurs donnent peu d'énergie, où l'esprit de parti, l'intérêt particulier, l'indolence nationale ralentissent, suspendent, renversent les mesures les mieux con-

certées, il a su former des troupes à la subordination la plus absolue, les rendre jalouses de ses éloges, leur faire craindre jusqu'à son silence désapprobateur, conserver leur confiance même après des défaites, s'élever à la réputation la plus brillante, obtenir le pouvoir le plus étendu sans irriter l'envie, sans faire naître de soupçons; se montrer par-tout supérieur à la fortune, developper toujours dans l'adversité des moyens inconnus, et, comme si ses facultés s'agrandissoient avec les difficultés, n'avoir jamais plus de ressources que quand il sembloit n'en plus avoir; ne porter jamais aux ennemis des coups plus redoutables que quand ils l'ont eu vaincu, exciter l'enthousiasme du peuple qui, par caractère et par tempérament, en est le moins susceptible, conduire ses projets par des moyens qui échappent même à ceux qui en sont les instrumens, intrépide dans les dangers, et cependant se possédant assez pour ne les chercher que quand le bien de la patrie l'exige; préférant de temporiser et d'être sur la défensive, parce qu'il doit tout attendre du tems, et qu'il connoît le génie de sa nation; éco-

nome, sobre pour lui et prodigue pour la cause publique; comme Pierre le Grand, il a, par des défaites, conduit ses troupes à la victoire; comme Fabius, mais avec moins de ressources et plus d'obstacles, il a vaincu presque sans combattre, et sauvé sa patrie: telle est l'idée qu'on se fait du Cincinnatus moderne, en le voyant, en examinant les événemens où il a eu part, en écoutant ceux qui l'ont approché de plus près. Sa vue est dans toutes ces contrées celle d'un dieu bienfaisant. Vieillards, femmes, enfans, tous courent sur son passage avec un égal empressement, se félicitent de l'avoir vu : on le suit dans les villes avec des torches; on fête son arrivée par des illuminations publiques. L'Américain, ce peuple froid, qui, jusqu'au milieu des troubles, n'a jamais suivi que l'impulsion de la méthodique raison, s'est animé, s'est enflammé pour lui, et les premiers chants que le sentiment lui a dictés, ont été pour célébrer Washington.

La Virginie est absolument différente du pays que nous venons de parcourir; elle n'est point, comme le Connecticut, couverte de monticules. Plusieurs cordons de monta-

gnes, qui paroissent être des rameaux de celles des Apalaches, s'y prolongent du nord-est au sud-est, forment dans leurs intervalles, de vastes et de riantes plaines que la main du géomètre semble avoir assujetties à son niveau : ces plaines sont entre-coupées par de grandes et magnifiques moissons, par des vergers, des champs de maïs et des bouquets de bois. Les habitans, Alsaciens et Hollandois d'extraction pour la plupart, portent dans leur air, gai, prévenant, l'empreinte de l'heureuse contrée qu'ils habitent. Des dames, coëffées, parées de pierreries, conduisent elles-mêmes leurs légers chars rustiques, traînés par des chevaux fringans, attelés deux ou trois de front ; c'est ainsi qu'elles portent les denrées : on ne les prendroit pas pour des marchandes de fruits et de légumes. Nous avons parcouru le sommet de ces hautes montagnes ; elles sont de rochers graniteux, hétérogènes, très-adhérens. L'eau forte n'y cause aucune effervescence. Le spath y est le plus abondant. La ville de Prince-Town est peu considérable ; elle est remarquable par une charmante situation. Nous y avons vu, dans le collège, deux

morceaux très-curieux de mécanisme : c'étoit le mouvement des corps célestes mis en action d'après le système de Newton et celui de Copernic.

Nous passons le lendemain la Delaware, et dans deux jours nous voyons le chef-lieu du congrès, Philadelphie.

Philadelphie, capitale de la Pensylvanie, est bâtie dans une plaine élevée et spacieuse, dans l'endroit où la rivière Skuilkill mêle ses eaux à la Delaware. Le célèbre Guillaume Penn, fondateur de cette colonie, en donna le plan, et fixa l'emplacement. Ce plan a été suivi, mais on l'a située un peu plus près de la principale rivière à cause du commerce : sa forme est celle d'un parallélogramme ou carré long, s'étendant à deux milles, avec dix-huit rues parfaitement alignées, coupées à angle droit par seize autres d'un mille de longueur, également larges et alignées : on y a ménagé des intervalles pour les édifices publics. Les deux principales rues, appelées High-Street et Broad-Street, ont chacune cent pieds de largeur. Des vaisseaux de cinq cents tonneaux peuvent mouiller près d'un assez

beau *quai* : on en a vu jusqu'à vingt en construction à la fois sur les chantiers. On y compte plus de trois mille maisons, plus de la moitié bâties en brique, et toutes très-belles. La population monte à environ vingt cinq mille ames. Il y a des Catholiques romains. Il y a aussi des temples de Presbytériens, de Luthériens, de Calvinistes hollandois, d'Anabatistes, etc., etc. : la secte la plus nombreuse est celle des quakers ; c'étoit celle que suivoit le fondateur de la colonie : comme cette secte affecte plus de tolérance, plus de rigidité, plus d'égalité, et qu'elle s'est établie en Pensylvanie dans un tems où la proximité de sa naissance, les contradictions et le mépris des autres sectes lui avoient conservé toute son énergie, toute l'austérité de ses principes, la législation tendit davantage à rendre ces colons libres, égaux et simples. La douceur du climat, la bonté du sol, des occupations champêtres, une existence isolée, favorisèrent ces vues législatives, et la Pensylvanie devint la colonie la plus vertueuse et la plus heureuse que l'histoire nous ait jamais retracée; mais en se peuplant, en attirant les étrangers,

étrangers, en devenant commerçante, les fortunes se sont agrandies, le luxe s'est introduit, les mœurs primitives et vraiment patriarchales se sont altérées, et ce ne sera bientôt qu'une ville aussi corrompue que nos capitales. C'est dans cette ville où sont les représentans des Treize-Provinces ou Etats-Unis, sous la dénomination de congrès. La façade extérieure de l'édifice où ils se rassemblent, est de brique, et par conséquent sans ordre d'architecture; il est aussi beau qu'un monument de ce genre peut l'être : il présente une masse noble, imposante, régulière; il est situé dans l'alignement ordinaire des maisons, sans place qui le dégage. Chaque province y a ses députés pour stipuler ses intérêts, faire ses offres, concerter les moyens de défendre la cause commune : ces assemblées ne se mêlent que de ce qui concerne l'intérêt général. Les provinces ont leur congrès particulier où elles établissent la police et des loix indépendemment du congrès général. Le nombre des représentans est proportionné à l'étendue des provinces : deux est le plus petit, sept est le plus grand; quelqu'il soit, elles n'ont

qu'une voix. La situation centrale de cette ville, et la sûreté de sa position, ont décidé le congrès à s'y fixer. La première assemblée s'y tint le 2 septembre 1774, et l'acte d'indépendance y fut publié le 10 décembre 1776, époque cependant où les affaires des Américains étoient dans le plus mauvais état, où les ennemis s'étoient emparés de toutes les villes, de tous les postes de la Delaware, et où l'on n'osoit plus se flatter de défendre Philadelphie. Le marché, situé au centre de la ville, est vaste et beau. Les prisons pour dettes et pour crimes, celles sur-tout des prisonniers de guerre, sont spacieuses, bien aërées. La société philosophique est déja très-célèbre; plusieurs savans de l'Europe en sont membres. Un autre établissement qui fait infiniment d'honneur à ces nouveaux états, c'est l'asyle destiné à recevoir les défenseurs de la patrie, que des infirmités ou des blessures rendent incapables de pourvoir à leur existence.

La position de Baltimore est une des plus importantes de l'Amérique septentrionale: cette ville, placée presqu'à l'entrée de la baie de Chésapeak, est à portée de recevoir de

la première main les denrées de la Pensylvanie, du comté de la Delaware, et surtout celles du Maryland. Cette dernière province a des forges très-considérables : elle produit du tabac moins flatteur à l'odorat que celui de la Virginie, mais infiniment plus fort ; il est, pour cette raison, préféré par les Européens du Nord. Baltimore, il y a trente ans, n'étoit qu'un petit village ; c'est aujourd'hui une grande et riche ville : sa forme est celle d'un croissant. La partie du nord est sur une langue de terre, étroite et très-avancée dans la baie : la ville, dans cet endroit, semble sortir du sein des eaux et y annoncer son futur empire. Lord Baltimore, Catholique irlandois, établit dans le Maryland deux cents Catholiques, et donna son nom à cette ville. La moitié est habitée d'Acadiens que les Anglois arrachèrent inhumainement de leur heureuse contrée pour les laisser sans ressources dans ce nouveau pays : leur quartier est le moins riche et le plus mal bâti. La tyrannie du gouvernement anglois les a empêché de profiter de l'heureuse position de cette ville. Marins pour la plupart, ses habitans ne tarderont pas à se

dédommager par le commerce de la perte des riches possessions de l'Acadie : ils conservent entre eux la langue françoise, sont demeurés très-attachés à tout ce qui tient à leur ancienne nation, sur-tout à leur culte qu'ils suivent avec une rigidité qui est digne des premiers âges du christianisme. La simplicité de leurs mœurs est une suite, un reste de celles qui régnoient dans l'heureuse Acadie. Leur église est bâtie hors la ville, sur une hauteur entourée de sept à huit temples de différentes sectes.

A mesure que nous avancions vers le Midi, nous trouvions des différences sensibles dans les usages et dans les mœurs. Ce ne sont plus, comme dans le Connecticut, des maisons placées sur les routes, à petits intervalles, restreintes à l'espace du logement d'une famille, meublées du plus simple nécessaire ; ce sont des spacieuses habitations, isolées entre elles, composées de plusieurs bâtimens, entourées de plantations à perte de vue, cultivées, non par des mains libres, mais par ces hommes noirs que l'avare Européen enlève, à prix d'or, des contrées brûlantes de l'Afrique. Leurs meubles y

sont des bois les plus précieux et des marbres les plus rares, enrichis encore par le travail savant de l'artiste. Leurs voitures élégantes et légères sont traînées par des coursiers, que conduisent des esclaves richement habillés. Nous remarquâmes sur-tout cette opulence dans Anapolis. Cette petite ville, placée à l'embouchure de la rivière de Saverne, dans la baie, ne renferme aux trois quarts que de grands édifices. Le luxe des femmes y surpasse celui de nos provinces: un coëffeur françois y est un homme important; une de ces dames payoit mille écus de gage au sien. Il y a déja une salle de spectacle. La *state-house* (maison des états), est de la plus grande beauté : c'est la plus belle de toutes celles de l'Amérique. Le péristyle est orné de colonnes, et l'édifice est surmonté d'un dôme.

Après une navigation des plus heureuses, nous avons remonté la rivière James, célèbre par le bon tabac que produisent ses rives. Nous débarquâmes devant le territoire de James-Town, lieu où les Anglois formèrent leur premier établissement en Virginie. Williamsburgh, capitale de la Virgi-

nie, n'est pas encore très-considérable ; elle est située sur un sol très-uni, coupée d'une rue large de plus de deux cents pieds : à l'une des extrémités est en face le capitole ou *state-house*, édifice petit mais régulier, et à l'autre bout, le collège, capable de contenir plus de trois cents élèves, une bibliothèque d'environ trois mille volumes, et un cabinet de physique expérimentale. Nous avons contemplé avec un intérêt bien vif ces vrais monumens de la gloire des hommes. Williamsburgh est la seule ville que nous ayons rencontrée : sans être située sur les bords d'une rivière, elle est à une égale distance de deux petites, dont l'une se jette dans celle de James ; l'autre dans celle d'York : elle a l'incommodité de n'avoir pas facilement de l'eau. La beauté de sa situation et le voisinage des rivières James et York, entre lesquelles vient le meilleur tabac de la province, ont déterminé le choix de cet emplacement. Il n'est pas à présumer, malgré cela, qu'elle devienne jamais importante. Les villes d'York, de James, de Norfolk et d'Edenton, plus favorablement situées, l'éclipseront.

Quoique la Virginie s'étende entre le trente-sixième et le trente-neuvième degré de latitude, l'hiver y est très rigoureux. Il y tombe beaucoup de neige. Les vents du sud et de l'est y sont excessivement chauds; ceux du nord et de l'ouest, venant des montagnes et des lacs, sont extrêmement froids. On y éprouve souvent dans un jour des passages rapides de l'un à l'autre. La Virginie produit de très-beau bois. Les environs de Williamsburgh, ainsi qu'une partie des bords de la baie, sont couverts d'arbres résineux. Ses prairies nourrissent d'excellens chevaux; ils l'emportent sur ceux des autres provinces pour la beauté. Il y vient du chanvre, du lin, du maïs, du coton: ce coton est une plante annuelle qu'au premier coup-d'œil on prendroit pour des fèves. Les vers à soie y réussissent très-bien: on doit présumer qu'ils formeront un jour une des plus importantes branches du commerce de cette province. La plus étendue est le tabac: il est, pour l'usage ordinaire, le premier du monde. Ce que les Anglois en tiroient annuellement, ainsi que du Maryland, alloit à douze millions: ils n'en consommoient pas

un sixième ; ils nous vendoient le reste, ou le portoient dans le Nord. Aucune autre possession, même de l'Inde, ne leur donnoit peut-être un produit plus net ; trois cent trente vaisseaux, et environ quatre mille marins, étoient employés pour la traite et les échanges de ce commerce. Les Anglois échangeoient le tabac au plus vil prix pour leurs draps, leurs toiles, leurs clincailleries, et revendoient, argent comptant, le surplus de leur consommation ; ils augmentoient ainsi par an leur numéraire de huit à neuf millions.

On porte la population de la Virginie à cent cinquante mille Blancs, et celle des Nègres à cinq cents mille. La disproportion des Blancs et des Nègres est encore plus grande dans le Maryland : il n'y a guère que dix mille Blancs, et il y a plus de deux cent mille Noirs. Les Anglois en importoient dans ces deux provinces sept à huit mille par an. Leur sort n'est pas, à beaucoup près, aussi à plaindre que dans les îles. A la liberté près, perte, il est vrai, irréparable, ils sont traités avec douceur : ils y sont presque les égaux de leurs mat-

tres ; ils vivent des mêmes alimens, et si la terre qu'ils cultivent est arrosée de leur sueur, elle ne l'est jamais de leur sang. L'américain, peu laborieux, est assez juste, assez humain, pour ne pas exiger que l'existence de son esclave, qui a moins de motifs de travailler, soit plus pénible que la sienne.

Les grands fleuves qui arrosent la province de Virginie, prennent leurs sources dans les montagnes Bleues dont la chaîne se prolonge du Nord au Midi ; au-delà serpente, à travers de vastes prairies, l'Ohio, et vient s'unir au Mississipi. Vers ses bords, peu connus encore, sont, dit-on, les plus belles et les plus fécondes contrées du monde. On prétend que le projet de Washington étoit, en cas qu'il n'eût pu rompre les fers de sa patrie, de venir s'y établir avec ceux que l'amour de la liberté auroit attachés à son sort.

Les différens degrés de chaleur se font remarquer en approchant du Sud, par la différence des productions. Le laurier à cire est ici un arbre. Le sasafia y vient beaucoup plus grand ; c'est un bon sudorifique. Presque toutes les plantes y sont odorantes :

l'immortelle blanche, dont les champs sont pleins, l'est aussi beaucoup. Les chenilles diffèrent entièrement de celles de l'Europe; elles sont couvertes de houpettes qui ne laissent distinguer ni leurs têtes, ni leurs pieds: ces houpettes sont longues, serrées, unies, comme si on les avoit ébarbées avec des ciseaux; les unes sont d'une seule couleur; il y en a d'un très-beau rose; d'autres sont tachetées symétriquement. Nous trouvâmes, près de la rivière du Nord une autre espèce de chenilles remarquable par sa grosseur et sa beauté. Nous en fîmes dessiner une; elle étoit longue d'environ quatre pouces : sa grosseur pouvoit avoir sept à huit lignes de diamètre; sa peau fine, d'un vert tendre, laissoit appercevoir l'agitation de ses artères; ses cristallins, de la grosseur d'un pois, et sa queue étoient d'un jaune vif : chacun de ses anneaux avoit quatre petites cornes rameuses, dures, d'un noir de jai et d'environ deux lignes de longueur; sa tête étoit ornée de huit autres, longues de plus d'un pouce, rameuses, recourbées sur elles-mêmes, jaunes, noires aux extrémités, et du poli le plus luisant : ce superbe insecte sembloit, dans

la fierté de ses mouvemens, annoncer qu'il connoissoit la beauté de sa parure et sa supériorité sur ses semblables.

Nous avons commencé à trouver, dans le Maryland, des pétrifications de coquillages : les bords de la baie nous ont paru en avoir beaucoup. Nous avons vu, dans les environs de Williamsburgh, des ravins creusés par les eaux à plus de vingt-cinq pieds, en déceler une grande quantité ; la plupart n'étoient qu'à demi-pétrifiés.

A quel degré de grandeur ne doivent pas bientôt parvenir ces Etats-Unis, occupant plus de six cents lieues du Nord au Sud, pouvant s'étendre beaucoup au delà de l'Est à l'Ouest, sous un ciel pur, où la différence des climats et la fécondité du sol pourront un jour rassembler toutes les productions que les autres peuples ne recueillent qu'en parcourant les mers ; coupés, arrosés de toute part de lacs, de fleuves, de rivières qui établissent des communications jusques dans les régions les plus reculées ; tandis que, dans les autres parties du monde, elles ne sont que le fruit tardif des arts et des pénibles travaux de l'homme ; recélant

des mines riches, et sur-tout celles du plus utile de tous les métaux, du fer? Des côtes où tant de fleuves portent lentement leurs ondes, y sont découpées de baies, de hâvres, de rades et de ports. Des parages abondans pour la pêche, et la proximité du banc de Terre-Neuve, formeront des marins. Les forêts, les campagnes y donneront des bois, du goudron, et du chanvre pour la construction et les cordages. Tandis que nos villes nous retracent encore dans leurs édifices serrés, dans leurs maisons trop élevées pour laisser circuler un air pur, dans leurs rues étroites, tortueuses et fangeuses, l'ignorance et la barbarie gothiques, toutes celles de l'Amérique s'élèvent pompeusement sur des sites rians, salubres, baignés d'eaux vives, entourées de campagnes fécondes, percées de rues larges, alignées, ornées d'édifices propres, commodes, réguliers. Mais si l'Amérique annonce par son sol tant d'avantage sur l'Europe, que ne seront pas ceux de sa législation et de ses mœurs? Ces mélanges de coutumes bisarres, injustes, contradictoires; de loix féodales, barbares, compliquées, obscures; de législation anti-

que avec des usages modernes, ne se trouveront pas réunis sous le même gouvernement, n'exigeront pas de nombreux tribunaux pour les discuter, des écrits volumineux où l'on achève de les obscurcir en cherchant à les débrouiller, et ne seront pas un dédale inextricable où le plaideur subtil échappera, enlacera comme dans un filet son adversaire, où l'avide praticien dépouillera la veuve et l'orphelin (1). Le caractère indolent et passif de ces peuples sembleroit, il est vrai, faire craindre (2) qu'ils ne parvinssent pas à la puissance, à

(1) Nous ne prétendons pas dire que la législation civile des Etats-Unis soit actuellement exempte de tous ces inconvéniens : formée sur celle de l'Angleterre, et au milieu des troubles de la révolution, elle n'a pu que rectifier, corriger, perfectionner; mais dans le calme de la paix, ces hommes méditatifs, éclairés par l'expérience, feront un code analogue à leurs mœurs et à leurs climats.

(2) Les Américains joueront alors un rôle brillant, mais en seront-ils plus heureux? Non, sans doute. Bons et paisibles Américains, conservez votre précieuse apathie.

la gloire que leur promettent tant d'avantages; mais ce caractère tient à des mœurs, à un climat, à des alimens qui changeront un jour. Une existence uniforme, retirée, qui n'éprouve point les tourmens de l'ambition, qui ne connoît point de besoins factices, ni ce que nous appelons de grands plaisirs, qui n'est point exposée à de grandes vicissitudes, moins laborieuse que doucement occupée, ne peut avoir cette activité, cette énergie que des besoins multipliés, des passions impérieuses et dévorantes excitent, entretiennent, enflamment sans cesse: des alimens peu substantiels, des boissons peu spiritueuses, plutôt dissolvantes que digestives, un air impregné de parties humides par l'évaporation des forêts, doivent nécessairement détendre, relâcher les fibres, donner au sang une circulation plus lente, plus uniforme, rendre par conséquent les organes moins sensibles, l'imagination moins vive, moins exaltée, le caractère plus froid, moins inquiet; mais lorsqu'une population plus nombreuse aura abattu ces immenses forêts, que le sol sera plus soumis à l'action du soleil, que l'air plus libre y sera plus raré-

fié, que de nouvelles plantations, qu'un grand commerce augmenteront, l'usage des liqueurs spiritueuses, que les hommes plus rapprochés se communiqueront davantage, éveilleront, exciteront les passions, qu'il y abordera plus d'étrangers, que les générations futures naîtront autrement organisées, seront différemment élevées, alors ce peuple, qui ne sera plus la même race d'hommes, annoncera tout ce qu'il peut être. Que ne nous offrent cependant pas ces établissemens qui ne remontent à guère plus d'un siècle, et dont la politique angloise, toujours soupçonneuse, toujours tyrannique, a étouffé l'industrie, en se rendant maîtresse de son commerce? Des routes larges et applanies traversent les vastes forêts de l'Amérique septentrionale. Des chantiers établis de toute part sur les ports ont rendu ses habitans les rivaux des meilleurs constructeurs de l'ancien monde. L'exploitation de plusieurs mines, et particulièrement une fonderie de canon, ne le cèdent pas aux nôtres. Si la fastueuse architecture n'a point encore couvert les rivières de ces masses imposantes qui subjuguent les flots, unis-

sent les rives opposées, leur industrie y a suppléé : des poutres flottantes, liées de forts anneaux, et se désunissant au gré des navigateurs, sont, dans leur mobilité, aussi solides que nos chefs-d'œuvre ; et quand le lit est trop profond, une hardie charpente le traverse d'un seul jet (1), appuyée seulement à ses extrémités ; elle porte sur elle-même ses autres points d'appui. Chaque habitant réunit presque tous les arts de première nécessité. La main qui trace des sillons, sait aussi donner au bois les formes qu'il lui plait, préparer des cuirs, extraire des eaux-de-vie du suc des fruits. La jeune beauté dont les appas n'ont pas été halés, flétris par les rayons brûlans du soleil, sur qui la pâle misère n'a pas imprimé ses traces sinistres, sait filer la laine, le coton, le lin, et en faire des tissus. Des conducteurs, placés de toute part sur les édifices, les préservent des funestes effets de la foudre ; et, en éternisant la mémoire de ce vé-

(1) Ces ponts étonnans font l'admiration de nos ingénieurs.

nérable

nérable vieillard (Franklin) l'objet de l'admiration des Parisiens, montrent combien ces peuples sont disposés à profiter des découvertes.

Lorsque des bills attentatoires, oppressifs, vinrent frapper, anéantir leurs priviléges, avec quelle prudence, quelle force, quel courage ne se réunirent-ils pas pour les défendre! C'est-là où le spectateur doit arrêter ses regards pour les juger. Des hommes répandus dans de vastes contrées, différens par les climats, opposés par les intérêts et les cultes, forment des associations qui se rencontrent dans leurs décisions, comme si elles étoient concertées. La Virginie décida qu'une attaque faite sur une colonie pour la forcer à se soumettre à des taxes arbitraires, offensoit également toutes les autres. Les décisions de Rhode-Island ne furent pas moins hardies : celles du Maryland les surpassèrent; tout le reste du Continent montra la même fermeté : par-tout il s'établit des comités de correspondance. Le bill d'interdiction publié, répandu avec profusion, loin d'avoir jeté la consternation, avoit eu, dit l'historien anglois, l'effet que

les poëtes attribuent aux torches des furies; celui d'embraser tous les lieux où il fut répandu. Ce qu'il y eût de plus admirable, c'est que l'ancienne constitution étant annullée par les actes du parlement de la Grande-Bretagne, et le peuple rejetant la nouvelle, il n'y avoit plus de loix ni de gouvernement dans la province de Massachuset-Bay, et cependant on n'eût aucun excès, dans cet état d'anarchie, à reprocher à la nation; tant la force des loix se fit encore sentir au moment où tout les anéantissoit. Ces peuples montrèrent dans leur adresse aux Canadiens les ménagemens les plus adroits, employèrent les moyens les plus conformes au caractère et aux intérêts de cette nation. La différence des religions, leur disent-ils, ne peut être un obstacle à notre union: elle existe dans les cantons suisses; ils n'en sont pas moins unis. L'Angleterre dut voir avec étonnement ses colonies discuter avec tant de sagesse et de hardiesse leurs droits imprescriptibles, prendre des mesures si prudentes, montrer tant de résolution, un accord si parfait; mais dut-elle craindre que, lorsque des armées for-

midables se montreroient, elles oseroient les attendre et les combattre? Des hommes qui n'avoient jamais obéi, livrés aux douceurs de la vie champêtre, élevés dans l'abondance, d'un caractère lent et paisible, que la seule idée du sang humain répandu glaçoit d'horreur, pouvoient-ils être capables, pour résister à une nation si redoutable à leurs yeux par ses derniers succès, d'abandonner leurs demeures chéries, de se soumettre à une austère subordination, de braver la faim, l'intempérie des tems, de supporter de longs et pénibles travaux, de donner et de recevoir la mort?

On vient de voir que les provinces des treize Etats-Unis avoient toutes séparément dressé leurs griefs ou manifestes, et cependant on a vu aussi qu'animées du même esprit, si le résultat de leurs adresses ne fut pas précisément uniforme, elles furent d'accord sur les objets essentiels : en sorte qu'on peut leur appliquer ce qu'Ovide disoit des nymphes de la mer :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem debet esse sororum.

Un établissement digne de la république de Pensylvanie, c'est le *conseil des censeurs*, qui veille à l'exécution des loix, avec pouvoir de faire comparoître toute sorte de personnes et de faire des censures publiques: leur autorité dure un an. Voici une loi non moins digne d'éloge. Dans l'état de le Delaware, l'esclavage des Nègres Indiens, Africains et autres, est entièrement aboli par un article de la constitution.

La plupart des députés prennent le titre de *représentans des hommes libres d'un tel état.* Il y en a quelques-uns qui prennent celui de *représentans du bon peuple de*, etc. Cette dernière épithète a quelque chose de touchant.

Nous ne pouvons mieux terminer tout ce qui concerne l'Amérique septentrionale, qu'en rapportant ici ce que dit l'intéressant auteur de l'ouvrage intitulé *Lettres d'un cultivateur américain*, au sujet de l'île de Nantucket. « Cette île, dit-il, réa-
« lise l'existence de ces anciennes républi-
« ques de la Grèce, que les habitans de nos
« grandes monarchies regardent comme un
« roman. Le dirai-je? Quand je considère

« les mœurs de cette colonie américaine,
« Licurgue me paroît bien petit : ses loix
« qui ont fait l'admiration de l'antiquité ne
« sont pas à mes yeux fort sensées. Au mi-
« lieu des fertiles campagnes du Péloponè-
« se, ce législateur s'avise d'établir un peu-
« ple de soldats qui ne savent manier d'autre
« instrument que les armes, et ne connois-
« sent d'autre métier que la guerre. J'aime
« mieux voir sur des rivages sablonneux un
« peuple de cultivateurs et de pêcheurs qui
« vont chercher sur les mers ce que la terre
« leur refuse, qui se fortifient le corps par
« des travaux champêtres et maritimes bien
« plus utilement que par des exercices mi-
« litaires. Dans leurs combats contre les ba-
« leines, j'admire la force, l'adresse, l'in-
« trépidité, la prudence, toutes les vertus
« en un mot que les Lacédémoniens faisoient
« éclater à la guerre; mais ces vertus sont
« mieux placées, sont plus utiles à la so-
« ciété, et ne sont point ternies par la fé-
« rocité. Le héros de Nantucket, qui, sur
« une frêle nacelle, s'avance, le harpon à
« la main, contre les monstres marins, me
« paroît préférable au héros de Sparte, qui

« met sa gloire à égorger ses frères et ses « compatriotes. Les Lacédémoniens sont forcés d'être vertueux ; ils sont simples parce « qu'ils sont pauvres ; ils sont chastes parce « qu'ils ne peuvent voir même leurs propres « femmes qu'à la dérobée ; ils sont sobres « parce qu'ils n'ont pour tout ragoût qu'une « sausse noire ; ils aiment la patrie parce « qu'ils n'ont point de famille. Le matelot « de Nantucket, riche de son travail, n'en « est ni moins économe, ni moins laborieux : il est continent parce qu'il aime « sa femme ; il est tempérant par raison à « une bonne table, et ses enfans sont le « nœud qui l'attache à la patrie. A Lacédémone les filles dansoient toutes nues ; « mais à Nantucket, leur modestie, leurs « grâces ingénues font le charme des sociétés. A Lacédémone, on apprenoit aux enfans à voler ; on les déchiroit à coups de « fouet pour les endurcir à la douleur : à « Nantucket, on leur apprend à nager, à « plonger, à manœuvrer un vaisseau, à « maîtriser la mer et les vents ; le fruit de « cette éducation est de les rendre les meilleurs marins, et les plus intrépides navi-

« gateurs qu'il y ait dans l'univers. Les La-
« cédémoniens n'ayant ni agriculture, ni
« commerce, et ne possédant rien, devoient
« être fort désœuvrés; les habitans de Nan-
« tucket sont si habitués au travail que,
« même dans les momens de repos, en al-
« lant dans les rues à leurs affaires, on les
« voit, un morceau de cèdre et un couteau
« à la main, faire une bonde ou un fosset
« pour leurs barrils, ou quelqu'autre chose
« d'utile. Les jeunes gens qui vont en croi-
« sière ne manquent jamais d'embarquer as-
« sez de cèdre rouge et blanc pour pouvoir
« occuper tous leurs momens de loisir à faire
« des jattes, des vases de toutes les formes,
« des boîtes et mille autres petits meubles
« qu'ils travaillent avec une adresse singu-
« lière, et qu'ils donnent, à leur retour, à
« leurs femmes ou à leurs amies. Ce goût
« particulier pour tailler et façonner le bois,
« a établi parmi eux le luxe des couteaux.
« Un petit maître n'est pas plus embarrassé
« sur le choix d'un habit ou d'un bijou, qu'un
« habitant de Nantucket sur le choix d'un cou-
« teau : les formes de cet instrument varient
« presqu'autant que les modes françoises ».

L'auteur que nous venons de citer a vu plus de cinquante couteaux, tous différens, chez un des hommes les plus graves de l'île. Cette inconstance pour les couteaux, et l'usage où sont la plupart des femmes de prendre le matin une dose d'opium, sont peut-être les deux seuls ridicules, ou espèces de folies qu'on puisse reprocher aux habitans de Nantucket. Quel est dans l'univers le peuple qui paie un moindre tribut à l'humanité?

Les femmes de Nantucket sont très fécondes : on vante leur industrie et leur intelligence dans le commerce, leur prudence et leur activité dans la conduite des affaires domestiques; maîtresses de la maison pendant les longues absences de leurs époux, elles sont accoutumées à en gouverner l'intérieur, empire dont jouissent les femmes par-tout où il y a de bonnes mœurs : elles ne sont pas pour cela hautaines et impérieuses; elles ne gouverneroient pas longtems; leur véritable force est dans la douceur.

Dans toute l'île il n'y a qu'un seul prêtre. On y compte deux médecins qui ont

fort peu de pratiques, et un avocat qui n'a rien à faire. Depuis cent vingt ans, on n'a point encore exécuté à Sherburn, qui est la capitale de l'île, un seul criminel. Cette colonie florissante n'a rien à redouter que le luxe. Les habitans ne connoissoient point autrefois d'autres voitures que de petites charrettes couvertes d'un drap : c'est dans cet équipage que les pères de famille, les plus riches et en même tems les plus respectables, alloient à l'église avec leurs femmes; mais il y a quelques années que deux citoyens de Sherburn firent venir de Boston chacun une espèce de cabriolet peint et doré, d'une forme très-élégante. L'apparition de ces nouvelles voitures causa un scandale universel : les uns prédirent la ruine prochaine de ces deux familles; les autres, plus raisonnables, appréhendèrent, non sans fondement, le danger de l'exemple pour leurs enfans. Le possesseur d'un de ces cabriolets, confus et répentant, renvoya sa voiture : l'autre, plus obstiné, garda la sienne en dépit des remontrances de ses voisins; et depuis le nombre s'en est augmenté.

Les amateurs vont en Italie admirer des

statues mutilées, des pierres et des ruines. Le philosophe doit aller en Amérique voir des hommes. « Viens parmi nous, s'écrie « l'auteur déja par nous cité, viens ici, voya- « geur européen, tu te reposeras à l'ombre « de nos vergers; tu iras méditer dans nos « forêts silencieuses et inspiratrices. Ici tu « te réjouiras dans nos champs, en conver- « sant avec nos intelligens laboureurs; tu « observeras la terre, les montagnes, les « marais, tels qu'ils sont sortis des mains « de la nature. Ici tu verras une nouvelle « race d'hommes; tu iras philosopher avec « les enfans puinés de la nature; tu seras « même incorporé dans leur société, si tu « préfères leur vie simple et tranquille aux « brillantes entraves, à la science inutile, « à la fausse politesse des nations européen- « nes, tu iras voir nos grands lacs, ces mers « intérieures et immenses qui étonnent le « spectateur; tu monteras sur la cîme des « Apalaches, d'où tu contempleras, d'un « côté ce que nous avons déja fait depuis « les rivages de la mer, de l'autre ce qui « nous reste à faire pour peupler et défri- « cher la profonde étendue de cette quatriè-

« me partie du monde. Si tu aimes mieux « remplacer l'illusion des vains souvenirs, « les regrets inutiles, l'admiration peut-être « stérile des ruines d'Italie par la vue de « tant de scènes nouvelles et instructives « que présente ce continent, tu préféreras « la vue de trois cents lieues de pays nou- « vellement défriché; tu préféreras le riant « aspect d'une grande plantation mise en « valeur par des mains libres, par la seule « industrie du propriétaire; tu préféreras la « vue d'une vaste grange américaine, rem- « plie des moissons d'un seul colon, à celle « des débris inutiles d'un temple de Cérès ».

Il ne nous reste qu'à mettre ici le nom des provinces qui composent les Etats-Unis et ne forment qu'une seule et même république, et à donner une idée des avantages que présente leur constitution pour le bonheur public et individuel. Ces provinces sont New-Hampshire, Massachuset, Rhode-Island, Connecticut, New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, Caroline-Septentrionale, Caroline-Méridionale et Géorgie : leur constitution garantit la liberté, c'est-à-dire, la sûreté

des personnes et des propriétés ; l'égalité, c'est-à-dire, que tous sont égaux devant la loi, et que la loi est égale pour tous ; la liberté du culte, pourvu qu'on ne trouble point la tranquillité publique et sans qu'il y ait de religion dominante ; de pouvoir réformer le gouvernement dans les cas nécessaires ; d'élire ses officiers et ses représentans ; d'obtenir justice gratuitement et sans être obligé de l'acheter, promptement et sans délai ; de n'être point obligé de répondre pour un crime quelconque à moins qu'il ne soit énoncé pleinement et clairement, substantiellement et formellement ; d'être entendu pleinement pour sa défense par soi-même ou par son conseil ; de n'être point contraint de s'accuser soi-même ou de fournir des preuves contre soi ; de n'être privé de sa liberté, de ses biens ou de sa vie que par le jugement de ses pairs ; de ne payer d'impôts que ceux autorisés par le peuple ou ses représentans ; dans toutes les discussions de propriété, d'avoir une procédure par jurés ; que la presse soit absolument libre, sans être gênée en aucune manière, parce qu'elle est essentielle pour la

liberté d'un état; qu'il n'y ait point d'avantages, de privilèges, d'honneurs, et par conséquent de noblesse héréditaire, etc., etc.

Nous avons plus particulièrement insisté sur cette partie de nos voyages, parce que l'Amérique septentrionale offre le spectacle le plus intéressant et le plus digne des regards d'un philosophe et de tout ami des mœurs et de l'humanité : c'est sur-tout dans l'établissement de la Pensylvanie qu'il faut se dédommager de l'horreur du dégoût ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, et sur-tout celle des conquêtes des Européens dans le nouveau monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est bien doux de voir les germes de la raison, du bonheur, de l'humanité, semés dans les ruines et la dévastation d'un hémisphère où fume encore le sang de tous ses peuples policés et sauvages. Le vertueux législateur Penn établit la tolérance pour fondement de la société. On vit réaliser et renouveller les tems héroïques de l'antiquité que les mœurs et les loix de l'Europe lui avoient fait prendre pour une fable : l'esprit de fra-

ternité y domine. On peut juger des avantages de cette législation par la prospérité rapide et soutenue de la Pensylvanie, de même qu'on peut juger de la sagesse des loix établies par le congrès, lorsqu'on voit la splendeur et l'accroissement des arts et du commerce et l'augmentation de la population dans toutes les provinces qui composent les treize Etats-Unis.

Nous venons de parler du célèbre législateur Penn; nous avons donné au moral et au physique le portrait de Washington : il est un autre grand homme dont on ne peut perdre l'idée toutes les fois qu'on parle de l'Amérique septentrionale, soit qu'on porte ses regards sur sa législation, soit qu'on se rappelle son émancipation, soit enfin qu'on fasse attention au progrès des arts dans ces contrées; car tous ces objets sont dus, en grande partie, à Franklin. Ce philosophe législateur donna à la morale sociale un charme inconnu et une activité nouvelle; il a formé des hommes; il a fait plus, il a créé des citoyens. Après avoir perfectionné la base des mœurs, il a construit les loix et les a assises sur cette base : c'est le législa-

teur, le réformateur de toutes les nations qui tôt ou tard s'empresseront d'imiter sa législation. Il a été le créateur du plus beau modèle de vraie liberté qui eût été jusqu'alors présenté à l'univers : on lui devra la perfection même qu'il pourra acquérir dans la suite. Nous sommes cependant bien loin d'avoir donné encore la mesure de toute l'élévation de son génie ; nous n'avons pas encore considéré le physicien, l'électricien, qui maîtrisa la foudre et qui a mérité qu'on ait dit de lui :

Eripuit fulmen cælo, sceptrumque tyrannis.

Nous allons nous borner à décrire ici une fête aussi neuve que magnifique dont il fut l'ordonnateur et l'inventeur ; c'étoit sur les bords heureux du Skuiskill. Une étincelle électrique, sans autre conducteur que l'eau du fleuve, part et allume, au même instant, sur les deux rives, l'esprit volatil préparé pour éclairer la fête : le choc invisible de l'électricité tue, aux yeux des spectateurs ravis, le gibier du festin ; des instrumens électrisés tournent et cuisent la viande à la

chaleur de la flamme éthérée : des coupes pleines de ce fluide subtil, et sans en rien perdre, s'emplissent de vin d'Europe : les savans convives de Philadelphie, habiles à éviter le contact labial qui feroit répandre le vin, saluent tour à tour, au bruit d'une artillerie électrique, tous les fameux électriciens du monde; les échos des rivages répètent au loin ces salutations solemnelles et neuves. Les joyeuses acclamations des peuples de ces contrées, naguère sauvages et désertes, mais aujourd'hui nombreusement habitées par une nation d'hommes nouveaux qui ont fait l'alliance auguste de la science, de la liberté et des mœurs, s'élèvent jusqu'aux cieux; ils appellent par ces cris d'allégresse tous les frères et tous les savans du monde à cette grande fédération du génie et de la vertu d'où doivent résulter la gloire et le bonheur du genre humain.

Le départ d'un navire anglois qui se disposoit à faire voile pour la Jamaïque et les autres colonies angloises dans les Antilles, nous mit à même de nous y transporter; mais après quelques jours de navigation, un vent contraire nous jeta sur les côtes de

la

la Floride. Sous ce nom étoient comprises autrefois la Floride, la Louisiane et les colonies angloises dans l'Amérique septentrionale; mais la Floride se réduit aujourd'hui au seul pays que possèdent les Espagnols: ils la nommèrent ainsi parce que, lorsqu'ils en firent la découverte, ce fut le jour des rameaux, autrement dit *Pâques fleuries*, qu'ils y abordèrent. Ponce de Léon en dut la découverte au hasard. Son successeur Vasquez y rendit, par sa cruauté et sa perfidie, se mémoire exécrable aux Indiens. Les François ont tenté d'y former des établissemens; mais cette contrée est restée aux Espagnols. Les mœurs et les coutumes des Floridiens ressemblent assez à celles de la plupart des autres Sauvages de l'Amérique: ils n'ont pourtant pas la cruauté des Canadiens pour les prisonniers; ils ne poussent pas l'inhumanité jusqu'à se faire un plaisir affreux de tourmenter et de voir souffrir un malheureux captif; mais leur usage est d'arracher la peau de la tête de leurs ennemis, après les avoir tués: les femmes se parent de leurs chevelures. Après Saint-Augustin, qui doit son origine aux Espa-

gnols, ceux-ci n'ont pas eu d'établissemens plus considérables dans la Floride que Saint-Ma.., Saint-Joseph et la Pensacole. La ville de Saint-Augustin est la capitale de toute la Floride. Tout ce pays ne tardera pas sans doute d'appartenir aux Anglois.

Entre cette péninsule et les îles Lucayes est le canal de Bahama que nous traversâmes pour arriver à la Jamaïque : c'est par ces mêmes îles que Colomb commença la découverte du nouveau monde ; il en prit possession au nom du roi d'Espagne, et leur donna le nom des Indiens qui les habitoient. Il n'est pas possible de déterminer le nombre des îles Lucayes ; il y en a peut-être plus de cinq cents, mais si petites, pour la plupart, que ce sont plutôt des écueils que des îles : les plus étendues sont celle du Lucayonéque, celle de Bahama qui donne son nom au détroit, et celle de Guanahani où aborda Christophe Colomb, et où se fit, si nous pouvons nous servir de cette expression, la première entrevue de l'ancien et du nouveau monde. Après avoir traversé le canal de Bahama, nous découvrîmes le cap de Sed, sur la côte septentrionale de l'île de

Cuba. Nous nous trouvâmes le lendemain vis-à-vis de la Havane. A gauche, en entrant dans le port, on voit un fort bâti sur un rocher, au pied duquel il faut passer nécessairement sous trois batteries de canon, placées l'une sur l'autre; on l'appelle le *fort du More* : à droite est une suite de bastions solidement construits; l'entrée n'a dans cet endroit que cinq à six cents pas de largeur; on la ferme avec une chaîne de fer qui peut arrêter un navire assez long-tems pour le cribler de coups de canon, avant qu'il soit venu à bout de la rompre. Il y a dans cette ville environ dix mille habitans, tant Espagnols que Portugais, Nègres et Mulâtres : les femmes y sont d'une beauté singulière; elles ont, ainsi que les hommes, une grande vivacité d'esprit. C'est-là que les compagnies de Lima et de Seville embarquent les caisses de piastres pour le roi d'Espagne et pour différens particuliers. L'île de Cuba fut découverte par Colomb, et Velasquez en fit la conquête : cette île a deux cents quarante lieues d'étendue du levant au couchant, et quarante dans sa plus grande largeur. Ce pays, dont les Espagnols ont détruit les ha-

bitans naturels, dépend, pour le civil, de l'audience de Saint-Domingue, et pour le spirituel, de son évêque particulier. Nous n'y restâmes que trois jours, désirant nous rendre promptement à la Jamaïque. Nous avions sur notre vaisseau un passager qui avoit demeuré long-tems à la Barbade ; les courses fréquentes qu'il avoit été obligé de faire, d'une île à l'autre, l'avoient mis à portée de connoître les Antilles, aussi bien que son propre pays : il nous fut d'une grande utilité pour les renseignemens que nous voulions prendre.

On donne le nom d'Antilles à cette multitude d'îles qui forment entre elles une espèce de cercle autour du golfe Mexique; elles eurent d'abord le nom de leurs premiers habitans, les Caraïbes, peuple doux, comme, en général, tous les Indiens, et qu'on a long-tems fait passer pour les plus cruels des Sauvages. Il ne reste plus aucun Indien de cette race. Les Espagnols l'ont fait disparoître entièrement de dessus le globe. On divise ces Antilles en grandes et petites îles, comme il y a les grandes et petites Antilles : parmi ces grandes îles

est la Jamaïque, ainsi appelée de *James*, qui, en anglois, veut dire Jaques. Christophe Colomb en fit la découverte et la nomma San-Yago : sa longueur st d'environ cinquante lieues, sa largeur de vingt-cinq. Une chaine de montagnes la partage d'un bout à l'autre : ces montagnes, ainsi que la plus grande partie de l'île, sont couvertes de bois toujours verts et forment un printems éternel. Dès le commencement du seizième siècle, les Espagnols y eurent des établissemens ; ils y bâtirent trois villes dans le cours de la même année, Seville, Mellila et Oristan. Un des fils de Colomb en construisit une quatrième sous le nom de San-Yago de la Véga ; elle devint bientôt si peuplée qu'on y comptoit dix-sept cents maisons. Les successeurs de dom Diégue Colomb égorgèrent plus de soixante mille des anciens habitans. Tout, jusqu'au nom même de l'île, fut extirpé, sans qu'il restât personne pour conserver la mémoire d'un peuple doux, nombreux et florissant : une administration aussi atroce, aussi insensée, et la paresse naturelle des Espagnols, ne pouvoient manquer d'affoiblir la colonie ;

aussi ces dévastateurs n'étoient pas plus de quinze cents, avec un pareil nombre d'esclaves, lorsque la Jamaïque fut conquise par les Anglois : ceux-ci, devenus maîtres de l'île, poussèrent leurs établissemens avec autant d'industrie que de succès. En 1663, c'est-à-dire, huit ans après qu'ils en eurent fait la conquête, on y comptoit déja près de huit mille habitans. Ce qui anima le plus ce nouvel établissement, et l'éleva tout à coup au comble de l'opulence, fut de servir d'asyle à ces fameux pirates, si connus sous le nom de flibustiers : ces gens, qui se battoient en désepérés, et répandoient l'argent avec une profusion extravagante ; ces hommes, qui inondèrent de sang les possessions espagnoles en Amérique, étoient, pour la plupart, des brigands courageux, partie François, partie Anglois, sortis de leur pays pour des crimes horribles. S'étant réunis, et trouvant la côte septentrionale de l'île de Saint-Domingue presque abandonnée par les Espagnols, ils prirent le parti de s'y retirer. Dès la première année, ils commencèrent à se rendre célèbres sous le nom de *friboutiers*, d'un mot anglois qui signifie

forban, corsaire : de ce mot les François ont fait dans la suite celui de flibustiers. Un de leurs capitaines, nommé Pierre le Grand, natif de Dieppe, enleva un vice-amiral des Galions, et le conduisit en France. Un autre flibustier, nommé Mansfeld, prit l'île de Sainte-Catherine dont il emporta un argent immense. Celui qui fit le plus de dégat aux Espagnols fut Jean Davis, né à la Jamaïque ; il y arriva avec une prise de cinquante mille piastres. Un homme plus extraordinaire encore est le célèbre Morgan, né d'une condition basse et obscure dans la principauté de Galles : soutenu de son seul courage, il se fit connoître si avantageusement que Mansfeld le fit son vice-amiral ; il s'empara de Porto-Belo, et revint chargé d'un immense butin ; il prit depuis et pilla plusieurs villes espagnoles, spécialement celle de Panama ; cette place, qui surpassoit toutes celles des Indes par la magnificence, la richesse et le nombre de ses bâtimens, fut en un jour réduite en cendres. On cultive à la Jamaïque le sucre et l'indigo. Une autre production de cette île est le piment ou poivre : l'arbre qui le procure a

plus de trente pieds de haut ; il est couvert d'une écorce grise et unie ; il pousse de tous côtés quantité de branches chargées de feuilles larges d'un très-beau vert, et semblables à celles du laurier : les fleurs naissent en bossette à l'extrémité de chaque branche ; à ces fleurs succèdent des grains un peu plus gros que ceux de genièvre : ils sont d'abord petits et verdâtres ; mais en mûrissant ils deviennent noirs et luisans. On cueille sur l'arbre ce fruit encore vert ; on l'expose au soleil jusqu'à ce qu'il ait acquis une couleur brune : pour lors il est en état d'être employé. A l'odeur et au goût il a quelque rapport avec le clou de giroffle, le genièvre, la cannelle et le poivre ; aussi l'appelle-t-on en anglois *all-spice* (toute épice), pour dire qu'elle tient un peu de toutes les autres épices. Outre le piment on trouve encore ici le cannellier sauvage, dont l'écorce sert à la médecine ; le monconilier, dont le fruit, semblable à une pomme d'api, est un poison très-subtil ; l'arbre chou, dont le bois est si dur qu'il émousse les instrumens de fer ; l'arbre à savon, dont les fleurs servent aux mêmes usages que le savon ordinaire ; le

le bois de brésil, le gayac, la casse, le tamarin, etc. Il y a des années où l'on exporte de la Jamaique plus de vingt mille barriques de sucre, pesant chacune plus de seize quintaux, quatre mille poinçons de rhum, le seul qu'on emploie en Angleterre et qui passe pour le meilleur des Antilles. Le rhum ou tafiat est une espèce d'eau-de-vie qui se fait des écumes du sucre, et du marc qui reste dans les chaudières où l'on a fait bouillir le vesou : cette liqueur se distille ici avec tant de perfection que sans une petite âcreté, ou goût de feu qu'on ne peut lui ôter entièrement, elle ne le céderoit presque pas à nos eaux-de-vie de France. Le sucre qui se fabrique dans cette île est plus brillant, d'un plus beau grain que celui qui se fait à la Barbade : cette supériorité influe sur la qualité du rhum et de la mélasse qu'on en tire. Le café de la Jamaïque est peu estimé. Le coton et le gingembre forment une autre branche d'exportation de cette île : le gingembre se débite de deux manières, confit, ou tel qu'il sort de la terre. Cette épice n'est autre chose que la racine d'une plante peu élevée, et qui a cela de particulier qu'elle

continue à croître après qu'elle a été arrachée, à moins qu'on ne la fasse ratisser par les Nègres.

Parmi les poissons qu'on pêche ici, la tortue est, sans contredit, le plus délicat pour le manger : on en envoie beaucoup en présent en Angleterre. Mais un des principaux articles du commerce de ces insulaires, est le bois de Campêche ; il se tire du Mexique et de Terre-Ferme : on le coupe sur-tout dans la baie de Campêche, d'où il tire son nom. Le centre de ce négoce est actuellement dans la baie des Honduras. Il y a des années où cette île (tant il y a d'opulence) envoie plus de quatre cent mille piastres dans la Grande-Bretagne : sa situation la rend d'ailleurs infiniment précieuse aux Anglois. Les Galions et la flotte qui se rassemblent à la Havane, sont obligés de passer à sa vue.

La Jamaïque est divisée en dix-neuf districts ou paroisses qui font le tour de l'île. Les Anglois y bâtirent Port-Royal qui en devint la capitale : cette ville contenoit plus de deux mille maisons parfaitement bien bâties ; mais un tremblement de terre la

la renversa de fond en comble en 1692; il n'y laissa pas une maison entière : ainsi périt une des plus belles villes de l'Amérique, et des plus riches de l'univers. On l'a rébâtie depuis de l'autre côté de la baie, sous le nom de Kingston. San-Yago de la Véga, appelée aussi Spanish-Town, quoiqu'inférieure à Kingston, est aujourd'hui la capitale de l'île : c'est le séjour du gouverneur. Il y règne beaucoup d'opulence et un grand luxe; il y a une salle de spectacle et une troupe de comédiens; les équipages, les assemblées et les bals sont ici presqu'aussi en usage qu'à Londres.

Nous trouvâmes enfin une occasion que nous attendions depuis plus de quinze jours, pour nous rendre dans la Louisiane, d'où nous nous proposions de revenir par le Mexique dans les autres îles du golfe de ce nom.

Ce fut un François, nommé de Lasalle, qui, d'après le récit qui lui fut fait du pays des Illinois, partit de Québec, avec un détachement, et s'empara, au nom de Louis XIV, de cette contrée, à laquelle il donna le nom de Louisiane. La Louisiane fut cédée ensuite à la compagnie des Indes. La Nou-

velle-Orléans, ainsi nommée pour flatter le régent de France, en devint la capitale : on forma aussi des habitations chez les Natchès, où plus de vingt ans auparavant on avoit eu le projet de fonder la métropole. La Nouvelle-Orléans, la première qu'un des plus grands fleuves du monde ait vu bâtir sur ses bords, contient à peine deux cents maisons, tant de brique que de bois ; elle est située sur la rive orientale du Mississipi : c'est un séjour enchanté pour la salubrité de l'air, la bonté du terroir et la beauté de la position. Le soleil est le principal objet de la vénération des Natchès, et, en général, de presque tous les Sauvages de l'Amérique septentrionale. Les Chicacas sont encore d'autres Sauvages, ennemis irréconciliables des Illinois et des François : ce sont les plus braves et les plus redoutables de la Nouvelle-France. La jonction des deux rivières, le Mississipi et le Missouri, forme peut-être le plus beau confluent qu'il y ait dans le monde ; elles sont à peu près de la même largeur, une demi-lieue ; mais le Missouri est plus rapide, et paroît entrer en conquérant dans le Mississipi.

Le Mississipi, qui signifie grand fleuve en langue illinoise, a plus de sept cents lieues de cours du nord au sud ; il est presque partout bordé des deux côtés d'épaisses forêts. il n'est peut-être pas dans la nature de bois comparables, soit pour la hauteur et l'ancienneté, soit pour la variété et l'utilité, à ceux qui couvrent l'intérieur du pays, et, en général, toute la Louisiane ; la plupart semblent être aussi anciens que le monde. Il y a des cyprières de huit à dix lieues d'étendue, dont tous les cyprès passent ce que nous avons en France de plus grands chênes. On y connoît le laurier toujours vert, qu'on appelle tulippier, à cause de la figure de ses fleurs ; il s'élève plus haut que nos marronniers d'Inde. Le copalme est aussi plus grand et plus gros : il en distille un baume qui n'est pas beaucoup inférieur à celui du Pérou.

En remontant la rivière on arrive à la Pointe-Coupée, et à cinquante lieues au-dessus est le poste des Natchès. Nous n'y avons vu qu'une garnison emprisonnée, pour ainsi dire, dans un fort par la crainte des Chicacas. Plus haut sont les Akansas,

nation sauvage qui donne son nom à un autre fort où nous avons une garnison pour rafraichir les convois qui montent aux Illinois. Des Akansas jusqu'aux Illinois on compte plus de cent cinquante lieues : il n'y a pas un hameau dans toute cette étendue de pays; mais on y rencontre des troupeaux de bœufs, des cerfs et des chevreuils. Comme ces animaux sont forcés de venir boire le long du fleuve, les chasseurs les tuent à mesure qu'ils se présentent.

Après une route assez fatigante on arrive au fort de Chartres, dans le pays des Illinois. Nous nous sommes établis dans ce pays par une meilleure voie que celle dont les Espagnols se sont servis dans leurs possessions: nous n'avons employé que l'insinuation. Nos héros du Canada, les Lasalle, les Tonti, les Vaudreuil, armés en guerre, présentoient et recevoient par-tout le calumet de paix. Les Illinois étoient autrefois les peuples les plus nombreux de la Louisiane; mais leurs guerres continuelles avec les nations du nord les ont considérablement affoiblis. Les Sauvages du Canada, et sur-tout les Iroquois, faisoient des irruptions fréquentes sur leurs

terres : les mœurs de ces Indiens sont peu différentes de celles des autres Sauvages. Les Missouris ont été long-tems les amis des François ; mais nos marchands les ont trompés si souvent qu'ils ont toujours vécu depuis dans la défiance.

Nous parcourûmes, tantôt à cheval, tantôt à pied, le plus souvent par eau, les pays situés entre le Mississipi et la rivière des Alibamons. Nous suivîmes d'abord le cours du fleuve, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique. Nous côtoyâmes le golfe jusqu'à l'île Dauphine, qui fut le premier établissement des François dans la Louisiane. Le fort Louis de la Mobile, bâti sur la rivière de ce nom, est le plus considérable. Le commandant nous fit donner une pirogue et deux Sauvages, pour nous conduire, par eau, jusqu'au fort Toulouze, dans le pays des Alibamons : ces peuples sont doux et affables ; leurs femmes vives et jolies. Pendant notre séjour au fort Toulouze, nous fîmes de fréquentes excursions chez les Mobiliens, les Chactas, les Yasoux, les Apalaches, et autres Indiens des contrées voisi-

nes. Nous remarquâmes parmi toutes ces peuplades les mêmes mœurs, les mêmes usages, la même façon de vivre que parmi les autres Sauvages. Les Chactas sont souvent en guerre avec les Collapissas, leurs voisins. L'été commence dans la Louisiane au mois de mars et dure jusqu'en septembre : les chaleurs y sont excessives, et les orages et les coups de tonnerre fréquens. Une des plantes qui viennent le mieux dans ce pays, et dont les habitans font le plus d'usage, sont les patates ; c'est une espèce de pomme de terre : il s'en trouve de la grosseur de la jambe et longues d'un demi-pied. De tous les animaux terrestres qui vivent dans cette contrée, l'ours est regardé comme un des plus utiles, à cause de la quantité d'huile qu'on retire de sa graisse : un seul de ces animaux fournit quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile. Les crocodiles ne sont pas moins communs dans le Mississipi que dans le Nil.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Du Mexique.

Nous voici enfin arrivés au Mexique. A ce mot, que de grands souvenirs, que d'idées, que de contrastes étonnans viennent s'offrir à l'imagination. La découverte d'un nouveau monde dont on ignoroit l'existence, et qui l'emporte sur l'ancien par la richesse de ses productions; le simple secrétaire d'un gouverneur de Cuba, qui, avec cinq ou six cents hommes, quelques pièces de campagne, et une jeune Indienne dont il fait à la fois sa maîtresse, son conseil et son interprète, va subjuguer le plus puissant état de l'Amérique; l'amour, la religion, la valeur, la cruauté, l'ambition et l'avarice, tendant au même but et partageant les mêmes succès; la surprise muette des peuples d'un nouvel hémisphère, à la vue de ces mai-

sons flottantes et animées qu'ils prennent pour des monstres souverains des vents et des eaux; leur saisissement lorsqu'ils entendent, pour la première fois, le fracas meurtrier de notre artillerie; leur frayeur à la vue des chevaux et des cavaliers qu'ils prennent pour des espèces nouvelles et ne formant qu'un même être; leurs préjugés qui leur persuadent que les Espagnols sont des dieux, mais que leurs dieux du Mexique leur sont supérieurs; des millions d'hommes vaincus par une poignée d'étrangers; ces étrangers qui, sans résistance, malgré les défenses du souverain, entrent dans sa capitale, et en font un désert pour s'en assurer la possession; ce vaste continent que le manque de fer a soumis aux Européens, et dont les habitans, accablés d'opprobre et de misère, au milieu de leurs riches métaux, reprochent au ciel, en pleurant, les trésors qu'il leur a prodigués, et qui causent tous leurs malheurs; enfin, un monarque, sur son trône, jugé par des inconnus, au nom d'un monarque étranger: est-il une ame que tant de vermeilles trouvent insensible, et qui se refuse à l'admiration et à l'attendris-

sement ? Le contraste des armes, des usages, des mœurs, des opinions, des loix, de la religion, des productions naturelles, tout agrandit ici la sphère de nos idées, et doit diminuer celle de nos préjugés. L'antiquité, même fabuleuse, n'offre rien de comparable à la conquête de ce vaste pays ; aussi est-il peu de héros qui puissent soutenir le parallèle avec Fernand Cortez, à qui l'Espagne est redevable d'un si grand accroissement de puissance ? Après vingt batailles gagnées, après la prise ou la soumission de cinquante villes, après la défaite de trois empereurs, après le siège opiniâtre d'une capitale plus peuplée que Madrid et défendue par l'art et la nature, Cortez, en moins de trois ans, vint à bout de cette grande entreprise. Cet empire étoit le plus puissant et le plus formidable de cette partie du nouveau monde : son étendue, du levant au couchant, étoit de cinq cents lieues, et sa largeur, du midi au nord, de plus de deux cents. Cet homme extraordinaire, qui naquit vers la fin du seizième siècle, dans la province d'Estramadoure, n'avoit pas vingt ans, lorsqu'il passa en Amérique, dans le

dessein d'y faire fortune : il s'attacha à Diégo Vélasquez, gouverneur de l'île de Cuba, et se fit aimer d'une demoiselle que Vélasquez recherchoit pour lui-même. Ce dernier en fut tellement irrité qu'il le fit mettre en prison ; mais l'affaire s'arrangea, et Cortez devint l'ami de ce même gouverneur qui l'éleva à un emploi honorable et permit leur mariage.

Fernand Cortez fut mis à la tête de l'entreprise que Vélasquez avoit formée de réduire le Mexique sous la puissance du roi d'Espagne. Cortez fit son embarquement à San-Yago de Cuba ; il s'avança le long du golfe. Tabasco fut la première ville où il se signala. La puissante république de Tlascala, qui fleurissoit sous un gouvernement aristocratique, voulut s'opposer à son passage ; mais le bruit seul du canon mit en fuite ces multitudes mal armées. Un Cacique lui fit présent de vingt femmes les plus jolies du pays. Le général en prit une pour sa maîtresse ; il la fit baptiser sous le nom de Marine ; elle étoit d'une beauté rare, et d'une naissance distinguée. Fille d'un Cacique illustre, divers incidens l'avoient fait

enlever dans ses premières années, et elle avoit été vendue à un seigneur de cette contrée, le même qui la donna à Cortez. La mémoire de cette fille étoit si heureuse qu'elle apprit en peu de tems la langue espagnole, et devint par-là très-utile aux vainqueurs. Avant de s'avancer dans le Mexique, Cortez fortifia le principal port qui étoit sur la côte; il lui donna le nom de Véra-Cruz, parce qu'il y débarqua le vendredi-saint. Le mauvais air qu'on respire en cet endroit a fait prendre depuis aux Espagnols le parti de transporter ailleurs cet établissement; ils choisirent une plaine cinq ou six lieues plus bas. La nouvelle Véra-Cruz, située vis-à-vis l'île de Saint-Jean-d'Ulua, a un quart de lieue de long sur la moitié de large: on n'y compte guère que trois mille habitans, la plupart Noirs ou Mulâtres. Véra-Cruz est le principal, et, à proprement parler, l'unique port du Mexique dans le golfe de ce nom. Les Espagnols, et peut-être le monde entier, n'ont point de lieu où le commerce soit plus étendu. C'est-là que se rendent toutes les productions et richesses des Indes orientales, par les vaisseaux qui arrivent des

Philippines : c'est le centre naturel de toutes celles de l'Amérique ; la flotte y apporte annuellement des marchandises d'une immense valeur.

La nouvelle de la présence de Cortez au Mexique jeta l'effroi dans tout l'empire de Montesuma.

Il n'est point du plan de cet ouvrage de tracer en détail les expéditions des Espanols, ni la manière dont ils parvinrent à subjuguer ce pays. Nous n'en parlerons qu'autant qu'elles nous donneront occasion de faire voir ce qu'étoit cet empire avant qu'ils s'en rendissent les maîtres.

Montézuma eût plusieurs conférences avec le général espagnol ; ils allèrent ensemble dans le principal temple de la ville de Mexico : il étoit érigé au dieu de la guerre, et se nommoit, par excellence, le temple du Seigneur. Il étoit placé au milieu d'une enceinte de pierres, élevée de six pieds. Quatre belles portes répondoient aux quatre principales entrées de la ville : au centre s'élevoit une plate-forme sur laquelle étoit bâti un grand édifice où l'on arrivoit par cent trente marches. L'espace qui formoit le sommet du

temple contenoit deux autels qu'on appercevoit de fort loin, et d'où l'on découvroit une superbe perspective.

Montézuma étoit le onzième souverain à compter du premier qui conquit et civilisa ce pays. La monarchie étoit élective, et il dut le trône à son mérite. Peu à peu cependant les Mexicains s'apprivoisèrent avec leurs hôtes qu'ils regardoient auparavant comme des dieux. Témoin ce général de Montézuma qui attaqua la garnison que Cortez avoit laissée à Véra-Cruz : cette nouvelle lui donna de furieux soupçons contre ce monarque ; et dès cet instant il forma le plus hardi projet qui ait jamais été imaginé : ce fut de se saisir de la personne de l'empereur, et de le retenir prisonnier dans le quartier des Espagnol. Montézuma eût la foiblesse de se laisser intimider, et, après bien des difficultés, il fit la sottise irréparable de suivre les Castillans : ce fut ainsi qu'il fut comme enlevé de son palais, au milieu de sa capitale, en plein jour, et conduit prisonnier, sans éclat et sans violence, par six hommes, pour dépendre entièrement de leur volonté. Il devoit penser cependant qu'une résistance même

inutile n'auroit pu lui donner un sort plus fatal; il fut en effet chargé de fers. Les Mexicains se révoltèrent, si l'on peut appeler ainsi une juste défense; ils attaquèrent le quartier des Espagnols, qui forcèrent Montézuma à se montrer à ses sujets pour leur donner ordre de se retirer : ceux-ci lui crièrent qu'il étoit un lâche, un traître, un vil esclave des ennemis de la nation; ils lancèrent une nuée de traits et de pierres dont l'une l'atteignit à la tête : il expira le troisième jour, insulté par les Espagnols et par son peuple. Cortez envoya son corps à ses sujets, qui l'enterrèrent suivant l'usage du pays.

Ce qui se passa dans cette occasion donnera une idée de la manière dont se faisoient les funérailles des souverains du Mexique. Après avoir lavé et parfumé le corps, on le plaçoit sur une natte où on le gardoit pendant quatre jours et quatre nuits, avec beaucoup de pleurs et de gémissemens : on lui coupoit une poignée de cheveux qu'on conservoit avec soin; on lui mettoit dans la bouche une grosse émeraude; on couvroit ses génoux de dix sept couvertures fort riches,

dont chacune faisoit allusion à quelque circonstance de la vie du défunt; par-dessus on attachoit la dévise de l'idole qui avoit été l'objet particulier de son culte : on lui cachoit ensuite le visage avec un masque d'or, et on immoloit pour première victime l'officier qui avoit soin des lampes et des parfums du palais, pour éclairer et parfumer la route de l'empereur dans son voyage en l'autre monde. Après ces préparatifs on portoit le corps au grand temple avec des cris et des chants lugubres : dans la cour du temple on trouvoit un bucher tout dressé; les prêtres y mettoient le feu, tandis que le grand sacrificateur proféroit, d'une voix plaintive, des prières et des invocations. Quand le bois étoit allumé on y jetoit le corps, avec tous les ornemens dont il étoit couvert, et un chien, pour annoncer par ses aboiemens l'arrivée du monarque. On immoloit ensuite un grand nombre de victimes humaines qu'on choisissoit, non-seulement parmi des esclaves, mais même parmi des officiers du palais, et parmi les femmes. Quand tout le bois étoit consumé on ramassoit les restes du corps que le feu

avoit épargnés, de même que l'émeraude qu'on avoit mise dans la bouche du monarque : les prêtres les déposoient dans un vase, et les portoient solemnellement à la montagne de Chapultépéque, lieu de la sépulture des empereurs mexicains ; ils renfermoient dans la même urne la poignée de cheveux dont nous avons parlé.

Les Mexicains, après la mort de Montézuma, choisirent un nouveau maître animé, comme eux, du désir de la vengeance ; ce fut le fameux Guatimosin, neveu et gendre de Montézuma : sa destinée fut encore plus funeste que celle de son beau-père. Les Espagnols avoient eu le tems de se faire des alliés parmi les caciques du pays : avec ces secours ils s'emparèrent de la capitale, et de la personne même du souverain. Le traitement qu'on fit à Guatimosin fut tel que le méritoit un prince brave et infortuné : ces procédés durèrent tant que Cortez eût assez d'autorité pour le protéger ; mais l'avarice insatiable de ses soldats fut peu satisfaite du pillage de la capitale : ils crurent qu'elle renfermoit des trésors cachés dont l'empereur seul avoit connoissance ; ils le mirent

sur des charbons ardens pour le forcer à découvrir ce qui n'existoit pas. Il supporta ces tourmens avec une fermeté inébranlable. Un de ses ministres, mis à la même épreuve, montra moins de courage : l'empereur lui ferma la bouche, en lui disant d'un ton sévère : *Et moi, suis je sur un lit de roses?* Cortez le délivra de cet horrible supplice, et le garda prisonnier. Il ne trouva plus de résistance dans le reste de l'empire ; il s'occupa à rébâtir Mexico. Au milieu de ses travaux il apprit que l'empereur, quoique dans les fers, s'efforçoit de soulever ses anciens sujets, ou en étoit soupçonné ; il le fit mourir honteusement à un gibet pour un crime qui n'a jamais été bien prouvé : avec lui périt l'empire du Mexique et la liberté de toutes les nations indiennes qui composent ce vaste pays qu'on appella la Nouvelle-Espagne.

Avant d'arriver à la capitale du Mexique, nous en parcourûmes et visitâmes plusieurs provinces. Pour gagner la ville de Guaxaca, qui donne son nom à cette province, nous traversâmes le pays anciennement habité par les Zapotécas. Nous avions avec nous

un magistrat de Séville chargé par le conseil des Indes de diverses commissions ; il menoit avec lui, suivant le génie de sa nation, son médecin, son confesseur et sa maîtresse : il nous servit, pour ainsi dire, de guide. Les Zapotécas étoient une nation terrible dans les combats, et toujours en guerre avec ses voisins. La principale idole des Mexicains étoit celle de la guerre, adorée sous le nom de Vitzili-Putzili, qui signifie *maison luisante*, et représentée sous une forme humaine, assise sur un globe et posée sur un brancard d'où sortoit des deux côtés la figure d'un serpent. D'une main ce dieu tenoit une rondache blanche, de l'autre un serpent azuré ; sa tête étoit couronnée de fleurs : on l'invoquoit dans les combats. Une autre idole, qui paroît avoir tenu le second rang, étoit le dieu de la pénitence : on s'adressoit à lui pour obtenir le pardon de ses fautes. Parmi divers ornemens qui décoroient cette idole, on lioit à la tresse de ses cheveux une oreille d'or, souillée d'une espèce de fumée qui représentoit les prières des humains : une plaque d'or brunie, qu'elle portoit de la main gauche, faisoit l'effet d'un miroir, pour si-

gnifier que d'un coup-d'œil dieu voit tout ce qui se commet de crimes dans le monde; quatre dards qu'elle avoit dans sa main droite marquoient les châtimens dont les pécheurs sont menacés. Sa fête se célébroit tous les quatre ans; c'étoit une espèce de jubilé qui duroit neuf jours, et qui étoit suivi d'un pardon général : un prêtre sortoit, jouant de la flûte, et se tournoit successivement vers les quatre parties du monde; ensuite, s'inclinant du côté de l'idole, il prenoit de la terre et la mangeoit : le peuple suivoit son exemple, en demandant pardon de ses pêchés, et priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats faisoient des vœux pour obtenir la victoire. Le neuvième jour, qui étoit proprement celui de la fête, on s'assembloit dans la cour du grand temple, autour duquel quatre prêtres portoient la figure du dieu; les autres lui présentoient de l'encens, tandis que le peuple se frappoit les épaules à coups de fouet ou de discipline. Après la procession on apportoit des présens à la divinité, et tout le monde se retiroit pour donner aux prêtres le tems de les recueillir : au retour du peuple, à qui il fal-

loit toujours des spectacles de sang, on faisoit paroître un captif qu'on immoloit au milieu des chants et des danses. Une troisième idole, moins puissante peut-être dans leur idée, mais plus chère à la nation, étoit l'objet d'un culte où la dévotion publique éclatoit avec plus d'ardeur; elle n'étoit formée ni de bois, ni de métal, mais de toutes les semences des choses qui servent à nourrir l'homme, moulues et pétries ensemble avec le sang des enfans et des vierges sacrifiées: les prêtres la faisoient sécher; le jour de sa consécration, les peuples y assistoient avec des réjouissances extraordinaires: comme la statue étoit d'une matière que le tems ne manquoit pas d'altérer, on la renouvelloit avec les mêmes formalités: la veille elle étoit mise en pièces, et l'on en donnoit les débris comme des reliques. On faisoit aussi, à certains jours de l'année, une idole de matières commestibles: les prêtres la dépeçoient, et en distribuoient les fragmens; c'étoit une espèce de communion à laquelle on se préparoit par des purifications, des jeûnes et des prières. Ces peuples adoroient encore une divinité dont la réputation attiroit des

pélerins de toutes les provinces de l'empire ; c'étoit celle des négocians : la statue placée dans un temple fort élevé, au milieu d'un monceau d'or, d'argent, de pierreries, de plumes rares, et d'autres marchandises d'un grand prix, représentoit la figure d'un homme avec une tête d'oiseau, couverte d'une espèce de mitre : les bijoux les plus précieux servoient d'ornemens à ses jambes pour exprimer les faveurs que ce nouveau dieu Plutus accordoit à ses sectateurs. Les marchands célébroient tous les ans, à son honneur, une fête à la mexicaine, c'est-à-dire, cruelle et sanguinaire ; ils achetoient un esclave de belle taille, le paroient des habits de l'idole, le nourrissoient délicatement, et on l'immoloit au milieu des danses.

Saint-Ildefonse est la capitale du district des Zapotécas : nous n'y restâmes que deux jours. Nous nous rendîmes de-là à San-Yago, dans le canton de Nixapa : cette ville, bâtie sur la rivière d'Alvarado, fait un commerce considérable ; elle contient environ mille habitans, tant Indiens qu'Espagnols : on y recueille de l'indigo, du sucre, de la cochenille, du cacao et de la cachiote, au-

trement dit du roucou. Le Mexique est le seul pays qui produisse la cochenille. On a long-tems ignoré l'origine de cette drogue si utile dans la teinture, et si propre à nuancer, à rehausser, par une heureuse illusion, les foibles couleurs du visage des dames : on sait aujourd'hui que la cochenille est un insecte qui s'attache aux feuilles de quelques arbres ; on peut comparer sa figure à celle de nos punaises domestiques, qui, étant desséchées, sont d'un noir rougeâtre, et grosses comme une lentille. Cette drogue a une qualité d'autant plus extraordinaire que, quoiqu'elle appartienne à l'espèce la plus périssable et la plus foible du genre animal, elle ne se gâte jamais. Sans autre soin que celui de l'enfermer dans une boîte, les Indiens en ont gardé plus de cent ans qui n'a rien perdu de sa vertu, ni pour la médecine, ni pour la teinture : on l'estime autant que l'or et l'argent, tant à cause de la promptitude qu'à cause de la sûreté de son débit. Il faut qu'il y ait bien des hommes occupés à ce travail ; car il entre chaque année en Europe près de six cent mille livres pesant de cette matière : on évalue ce commerce

merce annuel à plus de douze millons. Les provinces du Mexique qui en produisent le plus sont celles de Tlascala, Guatimala et Guaxaca : cette dernière fournit aussi beaucoup de cacao; c'est une des principales richesses du pays. Le cacaotier est d'une grandeur et d'une grosseur médiocres : la feuille ressemble à celle du chataigner; mais elle est étroite; à celles qui tombent il en succède d'autres, de sorte que l'arbre n'est jamais sans verdure; il est chargé d'une quantité innombrable de fleurs, mais sur mille il y en a à peine dix qui donnent du fruit. Il se forme une gousse semblable à un gros cornichon, tirant sur le vert avant sa maturité, ordinairement brune, et quelquefois jaune, blanche ou bleue, lorsqu'elle est mûre; elle est pointue par le bas et taillée sur sa surface en côtes de melon; elle pend le long de la tige et des mères-branches, et non point aux extrémités de l'arbre, comme la plupart de nos fruits : cette gousse contient les amendes du cacao, couvertes d'une substance mucilagineuse dont elles tirent leur nourriture; elles ressemblent assez aux pistaches, mais elles sont plus grosses, plus

arrondies et couvertes d'une pellicule sèche et dure : la chair en est un peu violette, roussâtre et d'une amertume qui n'est point désagréable ; il y a dans chaque gousse vingt-cinq à trente grains, séparés par de petites cellules blanches, et d'une acidité qui ne déplaît pas lorsque le fruit est dans sa maturité : un morceau mis dans la bouche étanche la soif et rafraichit. L'achiote, ou le roucou, est une autre production du Mexique : l'arbre est de la grandeur d'un noisettier, fort touffu, et pousse de son pied plusieurs tiges droites et rameuses ; ses branches portent à leurs extrémités, deux fois par an, des touffes de fleurs d'un rouge pâle, grandes, assez belles, mais sans odeur et sans goût : le fruit est dans une espèce de coque, grosse comme celle d'une amende, et hérissée de pointes comme celle de la chataigne ; elle s'ouvre quand elle est mûre, et laisse voir une graine rouge, couverte d'une matière humide : on la réduit en pâte, et l'on en forme des boules rondes ou des tablettes qui servent à plusieurs usages, particulièrement à la teinture des étoffes. La vanille la plus estimée est celle qui

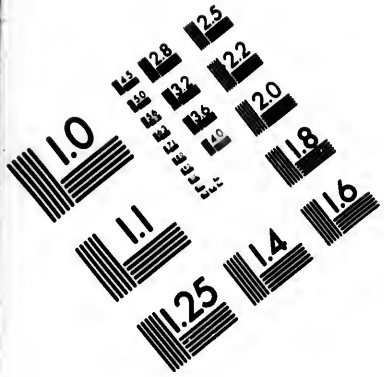
croît dans la Nouvelle-Espagne ; ses fleurs sont noires, et les gousses ont une odeur agréable : celle des autres pays a la fleur blanche et la gousse sans odeur ; le fruit est une petite graine noire et luisante, renfermée dans chaque gousse. C'étoit principalement avec l'achiote et le cacao que les Mexicains composoient autrefois cette fameuse liqueur que les Espagnols ont adoptée, et communiquée ensuite à toute l'Europe sous le nom de chocolat : on prétend que ce nom vient du mot indien *atte*, qui veut dire *eau*, et du bruit qu'elle fait dans le vase quand elle bouillonne.

Nous parvînmes sans rencontrer aucun obstacle à Guaxaca, capitale de la province de ce nom, où résident l'évêque et l'alcade major, dont l'autorité s'étend jusqu'à la mer du Sud. Cette ville est située dans une très-belle vallée : le pays est arrosé par une rivière très-poissonneuse. Il n'y a pas à Guaxaca plus de deux mille habitans, parmi lesquels on compte environ six cents Espagnols. Cette ville doit ses richesses à la grande rivière d'Alvarado, qui lui procure un commerce sûr avec Véra-Cruz ;

l'air y est si tempéré, les provisions y sont dans une si grande abondance, la situation en est si commode, entre le golfe du Mexique et la mer du Sud, qu'il n'y a point de ville en Amérique où les habitans puissent être plus heureux : aux environs est la montagne de Cocola, où l'on a découvert plusieurs mines d'or, d'argent, de crystal de roche et de vitriol.

Il y avoit des lièvres au Mexique avant l'arrivée des Espagnols. Les animaux qu'on y a portés d'Europe sont les vaches, les brebis, les chèvres, les porcs, les chevaux, les ânes, les chiens et les chats, qu'on n'y connoissoit point avant la conquête ; ils y ont multiplié avec une facilité étonnante. Le nombre des brebis est au-dessus de toute imagination dans la belle vallée de Guaxaca; il y a des particuliers qui en possèdent jusqu'à cent mille, sans aucune difficulté de les nourrir, par la multitude des pâturages. Outre celles qui sont venues d'Espagne on en compte ici d'autres d'une espèce particulière qu'on dit être originaire du Pérou ; elles n'ont pas moins d'un pied et demi de haut; elles s'apprivoisent facilement, se laissent brider et

portent jusqu'à deux hommes sur le dos ; leur pas alors est l'emble ou le petit galop : leur museau ressemble à celui du lièvre, mais leur tête approche beaucoup de celle de la gazelle. On ne peut pas douter que le Mexique, avant l'arrivée de ses conquérans, n'eût des lions, des t[illegible] des ours, des sangliers, des cerfs [illegible]nards ; mais la plupart de ces quadru[illegible]ifèrent de ceux de l'ancien monde. Les [illegible]ons ne sont pas roux, et n'ont pas les crins avec lesquels on représente ceux de notre continent ; leur couleur est grise. Loin d'être aussi furieux que ceux d'Afrique ou d'Asie, ils se laissent prendre ou tuer à coups de pierres ou de bâtons, dans un cercle d'hommes où l'on n'a pas beaucoup de peine à les renfermer. Les tigres ont ici autant d'adresse et de férocité que ceux d'Afrique. Les sangliers sont moins gros qu'en Europe et diffèrent sur-tout des nôtres par une singularité fort étrange, qui est d'avoir le nombril sur le dos. Deux autres quadrupèdes particuliers au Mexique, ou du moins à l'Amérique méridionale, sont l'ours à fourmis et le paresseux : le premier, qui est de la grosseur



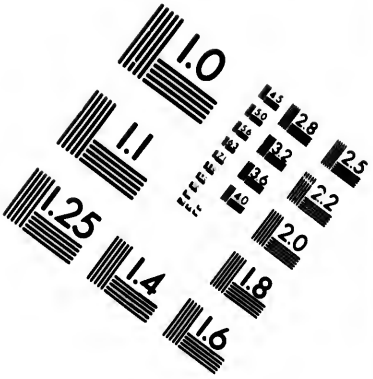
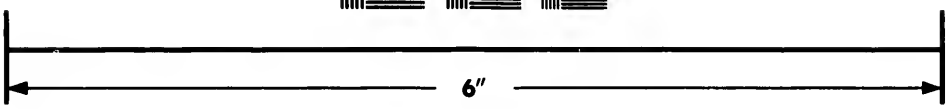
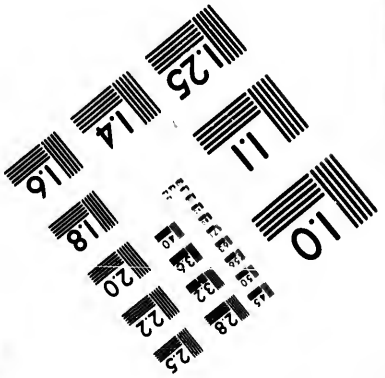


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

d'un chien de chasse, a le poil rude et brun, les jambes courtes, le museau allongé, les yeux petits, la gueule étroite et sans dents, et la langue longue et menue : il l'insinue dans les fourmilières, les fourmis s'y attachent, et dans un instant sa langue en est couverte ; il la retire alors pour les avaler: ensuite il recommence le même exercice, aussi long-tems qu'il est pressé de la faim. Le paresseux est moins gros, a la tête noire, les yeux obscurs et couverts, la machoire lourde et épaisse, les cuisses mal emboitées et presque hors des hanches, les jambes courtes, les griffes longues et perçantes : il se nourrit de feuilles ; mais il est si long à se traîner qu'après avoir dévoré toute la verdure d'un arbre, il emploie cinq ou six jours à en descendre pour monter sur un autre : il ne lui faut pas moins de huit à neuf minutes pour avancer un de ses pieds à la distance de trois pouces.

Sans entrer dans de trop longs détails sur la variété, l'excellence et la beauté des oiseaux de la Nouvelle-Espagne, il suffit de dire, en général, que le reste de l'univers n'a rien en ce genre qui en approche et qu'on

puisse lui comparer : aussi le principal ornement des Mexicains consiste dans les belles plumes qu'ils emploient, non-seulement à se parer, mais à faire des étoffes et des tableaux, dont on ne peut trop vanter l'art et la perfection ; les couleurs y sont tellement nuancées qu'on les prend pour de véritables peintures. On présenta à Sixte-Quint un portrait de Saint-François, fait au Mexique : ce ne fut qu'en le touchant plusieurs fois avec le doigt que ce pontife s'assura que le tableau étoit de plumes. On les arrache aux oiseaux morts, avec de petites pincettes extrêmement délicates, et par le moyen d'une colle très-déliée ; on les attache sur le velin, le papier ou la toile. Parmi les oiseaux qui fournissent ces belles couleurs, le *sanssoufé* tient le premier rang : il joint à son éclat naturel un chant si agréable qu'on a cru ne pouvoir mieux le définir que par son nom qui signifie *cinq cents voix*. Le *vicicilli*, qui veut dire *ressussité*, n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe : il ne se nourrit que de la rosée et de l'odeur des fleurs, en voltigeant autour d'elles sans jamais se reposer ; son plumage est une espèce

de duvet, mais varié de différentes nuances. Les Indiens estiment principalement celui du cou et de l'estomac pour le mettre en œuvre avec l'or dans les étoffes. Le vicicilli meurt, ou plutôt il s'endort dans le mois d'octobre sur quelque branche à laquelle il reste attaché par les pieds jusqu'au premier avril qui est la principale saison des fleurs dans la Nouvelle-Espagne; il se réveille alors : de-là vient le nom de rescuscité. On appelle *subtiles* une espèce de corneilles du Mexique.

Avant l'arrivée de leurs conquérans, les Mexicains ne connoissoient point les jardins potagers. Les légumes se semoient en plein champ, comme le maïs. Il n'y a point de pays où les plantes d'Europe aient fructifié avec plus de perfection et d'abondance qu'au Mexique : il n'y a que les cérises, les nefles, les noisettes et les chataignes qui n'ont pu s'y acclimater; les orangers, les limoniers, y ont si bien réussi qu'on en a bientôt vu des forêts produites, pour ainsi dire, par le hasard.

De Guaxaca nous nous rendîmes au fameux port d'Acapulco, dans la mer du sud:

cette place a l'avantage de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales et à celles des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans dans la Nouvelle-Espagne par les vaisseaux des Philippines et du Pérou. Nous y arrivâmes au mois de mars et nous y ressentîmes la même chaleur que celle de la canicule en Europe. La ville n'est remplie que de Noirs et de Mulâtres. Les marchands espagnols se retirent en d'autres lieux quand le commerce est fini, pour n'être pas exposés au mauvais air qu'on y respire. Acapulco n'a de bon que son port qui est un des plus profonds, des plus sûrs et des plus commodes de la mer du Sud : c'est, pour ainsi dire, le seul qu'on trouve sur la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne. Les maisons de la ville ne sont cependant que de bois, de paille et de terre ; et cet assemblage de baraques mérite plutôt le nom d'un village de pêcheurs, que celui de première foire de l'Océan méridional et d'échelle de la Chine. Il est vrai qu'en certain tems de l'année, la ville change tout à coup de face et devient un des plus riches marchés de l'univers. Vers le mois de décembre, le grand

Gallion, qui fait toute la communication entre l'Amérique et les Philippines, après un voyage de cinq mois et un trajet de trois mille lieues, pendant lequel on ne voit d'autres terres que les petites îles des Larrons, débarque dans ce port chargé des marchandises les plus riches de l'Orient. Dans le même tems il en arrive un autre de Lima dont la cargaison est de deux millions de piastres, indépendamment de toutes les productions de l'Amérique méridionale qui s'échangent contre celles de l'Asie. Le grand Gallion a quelquefois plus de mille hommes à bord. On transporte les marchandises des Indes orientales à Mexico, sur le dos des mulets : après que cette capitale s'en est fournie, on envoie le reste à Véra-Cruz, de-là dans la province de Terre-Ferme, dans les Antilles, etc.

Nous restâmes peu de jours dans le port et nous prîmes la route de Mexico par la province de Tlascala, si peuplée quand Cortez y arriva ; elle a plus de cent lieues d'étendue, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la mer du Sud. La ville épiscopale, qui a aussi usurpé le titre de capitale, est située

dans une agréable vallée, éloignée d'environ dix lieues d'une très-haute montagne qui est toujours couverte de neige. Les édifices de cette nouvelle capitale sont bâtis de pierre, et ne le cèdent point à ceux de Mexico.

La ville de Tlascala n'étant qu'à cinq ou six lieues de la ville épiscopale, appelée la ville des Anges, nous cédâmes à la curiosité de voir les restes de cette ancienne rivale du Mexique. L'amour de la liberté avoit donné naissance à cette république : la valeur et la justice en furent les soutiens ; elle punissoit de mort le mensonge dans ses propres sujets et le pardonnoit aux étrangers, comme si elle ne les eût pas cru capables de la perfection d'un Tlascalan. Les fils qui s'écartoient du respect dû à leurs pères, étoient étouffés par ordre du sénat comme des monstres naissans qui pouvoient devenir pernicieux à la patrie. Certains désordres qui choquent la nature étoient punis par la perte de la vie, comme autant d'obstacles à la population. Entre mille sujets de haine, les Tlascalans repochoient aux Mexicains de les avoir infectés de ce goût détestable : ils avoient pris de ceux-ci l'horrible

usage de sacrifier et de manger les prisonniers ; mais il paroît qu'ils ne s'y étoient accoutumés que pour rendre à ces cruels ennemis le traitement qu'ils ne cessoient d'en recevoir. Cortez, après les avoir vaincus, s'en fit des alliés puissans, sans lesquels il n'eût jamais conquis le Mexique.

Les Tlascalans ont su les premiers tout l'avantage qu'on pouvoit tirer d'une plante commune dans cette contrée, connue sous le nom de *metle*, qu'ils faisoient servir à toute sorte d'usages ; c'est une espèce de chardon qui a des feuilles très-larges, très-dures et garnies d'épines très-pointues : on en fait du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des scies, des plumes, des poinçons, des aiguilles. La gomme qui sort de ses branches est un excellent antidote : du fil de ses feuilles on fait jusqu'à des dentelles et d'autres ouvrages de la même délicatesse : des rejettons on compose une espèce de conserve d'un usage sain et d'un goût agréable : enfin, le tronc rend, par incision, une liqueur claire et sucrée lorsqu'elle sort de la plante; elle s'épaissit sur le feu, en y mettant une

racine qui la fait bouillir et fermenter comme le vin ; aussi est-elle très-capable d'enivrer, et l'on en tire une excellente eau-de-vie. Tlascala n'est plus aujourd'hui qu'un gros village, où un mélange d'Indiens et d'Espagnols mènent une vie assez douce parce que le pays produit beaucoup de bled et de fruits.

Nous partîmes deux jours après pour la capitale de l'empire. Les Mexicains, ainsi que nous l'avons appris dans ce pays en y recherchant avec soin tout ce qui regarde l'histoire du Mexique, furent ainsi appelés du nom de *Mexi*, leur principal chef. Il paroît évident que c'étoient originairement des Sauvages sans loix, sans gouvernement, sans culte public, vivant de leur chasse et des fruits qui viennent dans leurs bois ; ils se réunirent sous divers chefs et formèrent différentes nations autour du lac. Enfin, sous la conduite de Mexi, et sur la foi de leurs oracles, ils vinrent, comme les Visigoths en Espagne, ou les Francs dans les Gaules, s'emparer de ces belles contrées ; ils s'agrandirent comme les Romains et se policèrent comme eux. Leur gouvernement,

comme celui de toutes les monarchies bien réglées, étoit composé d'un conseil suprême de justice, d'un conseil de guerre, d'un conseil de commerce et d'un conseil de finances: chaque ville avoit ses magistrats particuliers. L'hommicide, le vol, l'adultère, l'irrévérence contre la religion et le gouvernement, les défauts d'intégrité dans les ministres et les magistrats, étoient les principaux objets de l'attention du conseil suprême de justice. Il n'y avoit point de fautes légères pour ceux qui exerçoient les offices publics: le monarque poussoit la rigueur si loin qu'il recherchoit lui-même secrettement leur conduite jusqu'à les tenter par des sommes considérables qu'il leur faisoit offrir par différentes mains dont ils ne pouvoient se défier. Le conseil d'état n'étoit composé que des électeurs de l'empire dont les deux principaux étoient les caciques de Tezcuco et de Tacuba. Leur principale attention regardoit les arrêts de mort; aussi les distinguoit-on par les titres étranges de coupeurs d'hommes, d'épancheurs de sang, etc.; noms terribles et barbares qui ne peuvent convenir qu'à des géoliers et à des bourreaux. Qu'il

eût été plus beau de les appeler étancheurs de sang ! Les gouvernemens des provinces étoient héréditaires. Les caciques, qui les possédoient par droit de succession, jouissoient de celui de souveraineté, sans en être moins dépendans du chef général de l'empire.

Les Mexicains étoient passionnés pour le jeu, la danse et toute sorte de divertissemens ; ils s'assembloient autour des temples, et s'amusoient à tirer au blanc avec des flèches, à faire des courses, à jouer au ballon, à s'exercer à la lutte, à voir les baladins ; la musique étoit une autre passion de ces Indiens. Quoique naturellement flegmatiques, ils paroissoient sensibles à l'harmonie. Leur manière de danser ressembloit peu à celle des autres nations : après une marche lente, qui duroit quelque tems, on s'entremêloit en se tenant par la main et en faisant divers mouvemens : deux chefs de rangs menoient toute la bande ; ils chantoient la vie et les actions héroïques des anciens rois, et tout le monde répondoit en chœur ; on y mêloit des compositions badines, en couplets rimés, qui n'étoient pas

sans agrémens. La danse duroit quatre ou cinq heures : on étoit formé de bonne heure à ces exercices ; mais ce n'étoit pas là où se bornoit l'éducation mexicaine. Il y avoit des écoles publiques où l'on apprenoit les sciences et les arts, à déchiffrer les hiéroglyphes et à répéter les chansons historiques : on leur donnoit des leçons de modestie et de politesse ; on les accoutumoit à porter des fardeaux, à manier les armes, à souffrir la faim, la soif, les intempérances de l'air.

Avant que le Mexique ne fut un mélange d'Indiens, d'Espagnols, de Créoles, de Métis, de Noirs et de Mulâtres, on remarquoit, en général, assez d'uniformité dans les traits et la figure de ses habitans. Les hommes étoient d'une taille médiocre et plutôt gras que maigres ; ils avoient les yeux grands, le front large, les narines ouvertes, les cheveux plats, et peu de barbe, parce qu'ils se l'arrachoient, ou se frottoient le menton d'une graisse qui l'empêchoit de croître. Leur usage commun étoit de se peindre le corps, et de se couvrir la tête, les bras et les jambes de plumes d'oiseaux ; ils se perçoient les oreilles, le nez et les lèvres pour

y attacher divers ornemens, tels que les ongles et le bec d'un aigle, ou les dents de quelques animaux. La chaleur du climat ne permettoit pas aux Mexicains de se charger de beaucoup d'habits : le peuple alloit presque nu ; les plus modestes avoient une espèce de chemise sans manches qui n'alloit que jusqu'aux genoux : l'empereur lui-même, et les caciques se contentoient d'une simple pièce de coton qu'ils nouoient sur l'épaule, et dont ils s'enveloppoient à moitié. Leur chaussure étoit une sorte de sandales, semblables à celles de nos capucins : sur la tête ils n'avoient que des plumes et quelques légers cordons qui servoient à les attacher.

On nous avoit parlé de quelques antiquités mexicaines que nous apprîmes n'être pas éloignées. Nous voulûmes commencer par elles le cours de nos observations. Nous fîd'abord plusieurs lieues dans une plaine où les jésuites possèdent un des plus riches domaines de cette contrée : il est cultivé par six mille Noirs mariés, dont chacun se vend trois ou quatre cents piastres. On y compte cent quarante mille tant chèvres que bre-

bis, cinq mille chevaux et mille vaches. Il y a dans les environs quelques pyramides: celle de la lune a plus de huit cents pieds de long sur une de ses faces, et environ six cents sur les deux autres. Nous n'avions pas d'instrumens pour en mesurer la hauteur, mais nous jugeâmes qu'elle ne pouvoit guère avoir moins de cinquante toises; ce n'est qu'un amas de pierres avec des degrés : le sommet offroit autrefois une statue de forme grossière que le zèle vandaliste d'un évêque de Mexico fit mettre en pièces, comme un reste d'ancienne idolâtrie : on en voit encore les fragmens au pied de la pyramide. Cette grande masse renferme des voûtes qui servoient de tombeaux aux rois du pays. A deux cents pas de-là est la pyramide du soleil : sa hauteur est d'un quart de plus que celle de la lune, et sa longueur est proportionnée. La statue du soleil qui étoit au sommet n'a pas été plus ménagée que l'autre; mais dans sa chûte elle s'est arrêtée vers le milieu de la pyramide. On est d'abord étonné comment les Mexicains qui n'avoient point l'usage du fer pouvoient tailler de si grandes pierres, par quelle force ils

les élevoient à cette hauteur, sans machines, et sans art pour en inventer. La conjecture peut seule aider à expliquer cette difficulté. Les Espagnols disent qu'une colonie de l'île Atlantide fut autrefois amenée au Mexique, que les habitans de cette île tirant leur origine des Egyptiens, il n'est pas étonnant qu'ils eussent conservé le goût des pyramides et l'art de les construire (1) : celles-ci sont très-anciennes.

Au sortir de la province de Mexico nous entrâmes dans celle de Méchoacan, que l'on vante avec raison comme un pays fertile en soie, en miel, en soufre, en cuir, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en mines d'argent et de cuivre. Sa capitale, qui portoit autrefois le nom de Méchoacan, a reçu des Espagnols celui de Valladolid : c'est un fort riche évêché dans lequel sont compris les ports de Saint-Antoine et de Saint-Jaques, et les villes de Zacatula, de Colima, de Pascaro, de Saint-Michel,

(1) Mais dans cette supposition, comment les Mexicains n'auroient-ils pas songé à se procurer depuis du fer.

de Saint-Philippe, dont les unes sont voisines de la mer du Sud, et les autres avantageusement situées dans les terres. On découvre de fort loin le volcan de Colima : c'est une montagne fort élevée qui se termine par deux pointes, de l'extrémité desquelles on voit sortir sans cesse des flammes et de la fumée; elle domine sur une vallée qu'on regarde comme la plus agréable et la plus fertile du Mexique. C'est de Méchoacan que vient cette plante fameuse qui a pris le nom de la province où elle croît; elle est fort en usage dans la médecine : on la croit une espèce de rhubarbe ou de scamonée.

Sur les confins de cette province, en tirant vers le nord, nous remarquâmes le pays des Otomies, peuples célèbres, qui, s'étant déclarés en faveur de Cortez, ne contribuèrent pas moins que les Tlascalans, à la conquête du Mexique. C'étoit une nation farouche et barbare qui conservoit son indépendance dans des retraites inaccessibles dont la stérilité n'avoit jamais tenté les Mexicains; elle avoit toujours été rebelle à l'empire sans autre motif que son aversion pour le faste et la mollesse : ils sacrifioient des victimes hu-

maines. On a le même reproche à faire aux Yzcatlans, autre nation barbare de ces contrées.

Nous voulions pénétrer plus avant au nord et au couchant de l'empire ; mais on nous assura qu'excepté les mines d'or et d'argent dont elles abondent, il n'y avoit aucunes mœurs, aucun usage, aucune production particulière à remarquer. A mesure qu'on s'éloigne de Mexico, en allant vers le nord, les habitations deviennent plus rares, les chemins plus mauvais et sur-tout dangereux par des bandes de voleurs qui ne sont que trop communs sur toutes les routes, et contre lesquels l'escorte que nous avions prise n'auroit peut-être pas toujours suffi : ces voleurs sont des troupes d'Indiens indomptés qu'on nomme *Indios bravos*. Heureusement nous n'eûmes point de ces mauvaises rencontres. Les provinces du nord sont Panuco, Zacatécas, la Nouvelle-Biscaïe, Cinnola, Culiacan ; celles de l'occident se nomment Chiametlan et Xalisco. Nous vîmes cependant la ville de Panuco, qui donne son nom à la première de ces provinces dont elle est la capitale ; elle ne contient pas plus de cinq

cents familles, tant espagnoles, qu'indiennes et mulâtres.

Nous continuâmes encore notre route jusqu'à Saint-Louis de Zacatécas, ville principale de la province de ce nom célèbre par ses mines d'argent. Nous en comptâmes douze qui rendent ce pays le plus riche de la Nouvelle-Espagne. On vante aussi beaucoup celles de la Nouvelle-Biscaïe, dont la capitale s'appelle Darango, et les autres villes Barros, Sainte-Barbe, Saint-Jean, etc. Il n'y a dans le canton de Cinnola que deux villes dont le nom même mérite peu d'être connu; elles s'appellent Saint-Jaques et Saint Philippe. L'air y est très-sain et il y a beaucoup de fruits et de coton. Nous bornâmes-là notre course. Voici seulement ce que nous apprîmes concernant la province de Culiacan, située à l'extrémité la plus septentrionale du Mexique, où est la ville de Saint-Michel, et relativement à la province de Chiamettan, et à celle de Xalisco ou Nouvelle-Galice : toutes ces contrées ne sont remarquables que par le plus ou le moins de mines d'argent. Xalisco passe, à cet égard, pour une des plus riches du Mexique; Com-

postelle en est la capitale. Nous ne songeâmes plus qu'à nous rapprocher de Mexico; mais avant d'y entrer nous parcourûmes les environs du lac sur lequel elle est située. Nous y vîmes plusieurs villes dont la plupart ont conservé les noms qu'elles portoient avant la conquête; mais les travaux excessifs auxquels on a forcé les Indiens en ont fait autant de solitudes. Tescuco étoit autrefois une des plus grandes villes de l'empire; elle le disputoit à la métropole même, sur laquelle on lui donnoit d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté : ses maisons s'étendoient sur les bords d'un grand lac, à l'entrée de la chaussée principale qui conduisoit à Mexico. Cette place, jadis si florissante, ne contenoit pas, au moment où nous l'avons vue, plus de cent Espagnols et trois cents Indiens. Tacuba n'est plus également qu'un bourg agréable. Une des singularités du lac de Mexico est le spectacle des îles flottantes, ouvrage de l'art et de l'industrie des habitans : ils étendent sur deux ou trois grosses cordes un grand nombre d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de quatre-vingt pieds en carré, et de six pouces de hauteur;

ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac, et couvrent toute cette machine de gazon; ils y répandent de la terre et du fumier, et y sèment des fleurs et des légumes, qui y croissent dans une singulière abondance. De tant de matières il se forme avec le tems une masse épaisse et solide, sur laquelle ils se construisent des barraques; ils dénouent quelquefois les cordages, et vont habiter successivement les parties du lac qui leur conviennent le plus. Mais de toutes les merveilles de ce lac fameux, la plus admirable est la construction même de la capitale du Mexique, placée, pour ainsi dire, au milieu de ses eaux. Qu'on se figure une immense vallée de soixante lieues de circuit, et qui en a au moins quarante de fond plat: on assure que les montagnes qui l'environnent ont plus de cent mille pieds de hauteur. Le lac qui en occupe le centre a plus de sept lieues de long sur autant de large, avec des inégalités qui lui en donnent plus de trente de circonférence. Il a un flux et reflux, comme l'Océan; mais avec cette différence que l'un se fait par la règle des marées, l'autre par le

souffle des vents qui rendent quelquefois ce lac aussi orageux que la mer même. Il est composé de deux parties qui ne sont séparées que par un espace fort étroit, l'une d'eau douce et tranquille, très-poissonneuse, et plus haute que l'autre dans laquelle elle tombe; la seconde d'eau salée, qui ne nourrit aucune espèce de poisson : c'est celle-ci qui a flux et reflux. Les opinions ne s'accordent point sur l'origine de ces eaux : quelques-uns prétendent qu'elles viennent des mêmes sources, et que ce qui rend une partie du lac salée, est le fond même du sol qui est couvert de sel; il est certain qu'on en tire tous les jours de son eau, et qu'on en fait assez pour le transporter jusqu'aux Philippines : d'autres sont persuadés que le lac a deux sources, l'une salée, l'autre douce; quoiqu'il en soit, on ne connoît rien au monde qui ressemble à ce phénomène. La ville de Mexico est située sur le bord du lac salé, de manière que par sa forme et la multitude de ses canaux, tout le corps de cette capitale paroît être bâti dans l'eau, comme Vénise l'est dans la mer; elle étoit déja, même avant la conquête, le plus beau monu-

ment de l'industrie américaine. Des chaussées immenses traversoient le lac toujours couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyoit autour plus de cinquante villes. Mexico communiquoit à la terre par trois digues qu'on pouvoit comparer aux ouvrages des Romains. N'oublions pas qu'ils n'avoient aucun instrument pour tailler ou scier la pierre, et qu'ils ignoroient l'usage du fer. La plus grande digue avoit environ deux lieues de longueur; elle étoit composée, ainsi que les deux autres, de pierres liées avec du ciment. On voyoit des deux côtés une grande partie du lac sur lequel Mexico se faisoit reconnoître pour la capitale d'un grand empire par la hauteur et la magnificence de ses bâtimens. Chaque digue étoit défendue par un boulevard et un pont-lévis, après lequel on trouvoit une seconde fortification qui faisoit l'entrée de la ville: on appercevoit ensuite une grande rue dont toutes les maisons étoient construites sur le même modèle, avec des terrasses et des balcons. Les autres rues ne le cédoient point à cette première: les unes avoient des canaux traversés de plusieurs ponts; dans d'autres

on avoit pratiqué des chemins pour les gens à pied, et l'eau du lac passoit au milieu; quelques-unes, entièrement solides, étoient l'ouvrage de l'art; d'autres enfin, moitié terre, moitié eau, servoient, d'un côté, de chemin aux voitures, de l'autre au passage des barques qui couvroient toute la surface du canal : le nombre en étoit prodigieux; on en comptoit près de cinquante mille. Les édifices publics et les maisons des grands, étoient de pierres et bien bâtis : celles du peuple étoient petites, inégales et sans fenêtres. Les hôtels des nobles devoient être en grand nombre, puisque l'empire n'avoit pas moins de trois mille caciques ou seigneurs de villes, tous obligés de venir passer une partie de l'année dans la capitale. Les places, les marchés, les boutiques brilloient d'ouvrages d'or et d'argent, sculptés et ciselés, de vaisselle de terre vernissée, d'étoffes de coton et de tissus de plumes qui formoient des desseins éclatans par les plus vives nuances : on y voyoit des morceaux d'orfévrerie qui attiroient l'admiration des artistes espagnols. Encore une fois, on ne conçoit pas comment, sans marteau, sans

ciseau, on pouvoit atteindre à cette perfection ; aussi plusieurs auteurs révoquent en doute l'ancienne magnificence du Mexique : ils la regardent comme une fable sortie de l'imagination des Espagnols ; ils pensent que les aqueducs n'étoient que de simples canaux ou rigoles : enfin, ils déprécient autant comme les Espagnols ont pu exagérer. Nous pensons que les uns et les autres ont donné dans deux excès contraires. L'art de peindre ne leur étoit pas inconnu : pour conserver l'éclat des couleurs, ils avoient des vernis composés d'huiles tirées de différens végétaux. La place où ces ouvrages s'exposoient aux regards du public, étoit si étendue qu'elle pouvoit contenir jusqu'à soixante ou quatre-vingt mille personnes : sur ce grand marché, le plus vaste de l'univers, et où l'on apportoit toutes les productions de l'empire, presque tout le commerce se faisoit par échange. Les amendes de cacao servoient de monnoie pour les objets de peu de valeur. Au lieu de chiffres, les Mexicains employoient certains caractères pour déterminer le prix des marchandises, et différentes mesures au lieu de poids. A l'égard de l'écriture, comme ils n'a-

voient point de lettres, ils exprimoient toutes leurs idées par des hiéroglyphes. Le principal palais de l'empereur, qui se nommoit *tépac*, ou le *palais par excellence*, étoit d'une grandeur et d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptoit vingt belles portes qui donnoient sur autant de rues : la partie qui servoit de logement au monarque renfermoit trois grandes cours, chacune ornée d'une belle fontaine, avec cent chambres et autant de salles de bains. Quoiqu'il n'entrât pas un clou dans ce vaste bâtiment, tout y paroissoit d'une solidité que les Espagnols ne se lassoient point d'admirer : les murs sembloient un mélange de marbre, de jaspe et de porphyre, qui jetoit un éclat merveilleux ; les toits étoient de planches jointes avec beaucoup d'art, les parquets de bois de cèdre, les tapisseries de coton. Outre le palais où le souverain tenoit sa cour, il avoit dans la ville plusieurs autres maisons dont chacune offroit des spectacles singuliers : l'une étoit un superbe bâtiment porté sur des piliers de jaspe, qui servoit de volière à des oiseaux remarquables par leur chant ou leur plu-

mage ; il y avoit plus de trois cents hommes occupés au service de ces animaux : les oiseaux marins étoient nourris dans un étang d'eau salée ; dans une autre cour, on avoit rassemblé plusieurs bêtes sauvages, telles que des lions, des tigres, etc. Une troisième cour renfermoit dans des caves, dans des fosses ou autres trous pratiqués à dessein, un horrible assemblage de serpens, de scorpions, de crocodiles, de vipères, etc.

L'ancienne ville de Mexico avoit près de trois lieues de circuit, et contenoit plus de deux cents mille habitans : quoiqu'elle fut remplie d'eau, sa principale incommodité étoit de ne pouvoir s'en servir pour les besoins de la vie ; on étoit obligé d'en faire venir par des conduits de terre cuite. Le lac procure de même aujourd'hui de l'eau par un grand aqueduc soutenu de trois cent soixante-cinq arcades de pierre de taille : on comptoit dans cette capitale deux mille temples. Cortez, après avoir conquis et brûlé la plus grande partie de cette ville, la rébâtit, et lui donna une nouvelle forme : il sépara par un canal la demeure des Castillans de celle des Indiens, et cette distinction existe encore. Ou-

tre les mines d'or et d'argent, auxquelles les Espagnols ne manquèrent pas d'employer les malheureux Indiens, ils en découvrirent de fer et de cuivre.

Mexico, jadis la plus belle ville de l'Amérique, est redevenue une des plus riches et des plus magnifiques du monde : les rues, tirées au cordeau, se coupent presque toutes à angles droits; elles sont si larges que, même dans les plus étroites, quatre carosses peuvent aller de front. Nous y remarquâmes trois places principales. La première, nommée la place *Major*, au centre de la ville, est un double carré entouré de bâtimens; la seconde, est celle *del Valador*, où se font les courses des taureaux; on appelle la troisième la place de *Saint Dominique* : au milieu de chacune est une fontaine. Au nord de la ville, vers les fauxbourgs, se trouve la promenade publique ou l'*Alameda* : à quelques pas, et en face de l'*Alameda*, est le *Quemadore;* c'est l'endroit où l'on brûle les Juifs et les autres malheureuses victimes du redoutable tribunal de l'inquisition. Outre la merveilleuse fécondité du pays, il vient tous les ans à Mexico deux galions d'Espa-

gne, et plus de quatre-vingt vaisseaux marchands, tandis que la flotte des Philippines lui apporte les raretés de la Chine, du Japon, de l'Indostan et de la Perse. Le commerce de cette ville s'étend depuis la mer du Nord par Véra-Cruz, jusqu'à celle du Sud par le port d'Acapulco. Il y a aujourd'hui environ cent mille habitans dont la plus grande partie est composée de Noirs et de Mulâtres. Le sexe y est d'une beauté singulière : il est passé en proverbe qu'il y a quatre belles choses à voir à Mexico, les habits, les équipages, les rues et les femmes. La bibliothèque du collège des carmes contient plus de quinze mille volumes.

En partant de Mexico nous ne tardâmes pas à entrer dans la vallée de Saint-Paul, qui est très-fertile, sur-tout en froment. De-là, jusqu'aux montagnes de Mistéque, nous trouvâmes la même bonté de terroir. Après avoir quitté ces montagnes, nous découvrîmes celles des Quélénés qu'il nous fallut traverser pour arriver à Chiapa : il faut faire cinq ou six lieues avant de parvenir à leur hauteur; ce qui n'est pas sans beaucoup de dangers, à cause des vents extraordinaire-

ment

ment impétueux qui y règnent : sans le secours de nos guides, nous aurions infailliblement péri. De cette terrible hauteur on découvre la mer du Sud si fort au-dessous de soi que la vue en est éblouie ; de l'autre côté on n'apperçoit que des précipices d'une immense profondeur. Au bas de la montagne commence le pays de Chiapa : cette province a deux villes principales, auxquelles elle donne son nom, ou dont elle tire le sien. Quoiqu'on n'y ait point encore découvert de mines riches, elle l'emporte néanmoins sur beaucoup d'autres provinces par la grandeur de ses villes et l'avantage de sa situation. Nous étions comme au centre des belles régions qui bordent les deux mers du Nord et du Sud. Une vallée de quinze lieues de long sur quatre de large, arrosée d'une grande rivière, et couverte de villes, de bourgs et de villages, rend ce canton très-peuplé. Des deux villes de Chiapa, l'une n'est presqu'habitée que d'Espagnols, l'autre l'est par des Indiens : celle-ci est une des plus grandes qu'ils aient dans toute l'Amérique ; on y compte au moins quatre mille familles. Les moines tiennent ici le premier

rang, comme dans toutes les villes du Mexique.

Au nord et nord-est de Chiapa sont les provinces de Tabasco et d'Yucatan. La ville de Tabasco, qui donne son nom à la province, n'a de remarquable que d'avoir été, comme nous l'avons déja dit, la première conquête des Espagnols. Le pays est arrosé par la rivière du même nom, qui, avec celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, forme une île de plus de trente lieues de circuit. La province d'Yucatan avoit été découverte par Hernand de Cordoue, avant l'arrivée de Cortez dans la Nouvelle-Espagne. Sa capitale, nommée Mérida, est habitée par un mélange d'Espagnols, d'Indiens et de Mulâtres. Les autres villes sont Campêche, Valladolid et Simancas : la première est située sur le golfe du Mexique dans une baie dont elle a pris le nom ; son port est renommé par le trafic qu'on y fait du bois d'Inde, ou de Campêche, ainsi appelé de l'endroit où il croît. Ce bois, qu'on emploie en teinture pour les couleurs noires, grises et violettes, se tire d'un grand arbre dont les feuilles sont aromatiques, et ont quel-

que ressemblance avec celles du laurier ordinaire; mises dans les sausses, elles leur donnent un goût semblable à celui de plusieurs épices. Les fruits sont de la grosseur d'un pois, et ils renferment des graines odorantes, d'un goût piquant, propre à assaisonner les ragoûts.

De retour à Chiapa, nous prîmes la route de Guatimala. Avant d'y arriver nous traversâmes les montagnes de Cuchumatlanes. Un mulet, un lit enfermé dans une malle, trois Indiens pour guides et pour escorte, tels étoient les secours que nous nous étions procurés. L'audience de Guatimala comprend plus de provinces que celle de Mexico; c'est une des villes les plus considérables de l'Amérique. La vallée où elle est située est environnée de hautes montagnes; elles portent, du moins celles qui avoisinent le plus la ville, le nom de volcans : il n'y en a cependant qu'une qui jette effectivement du feu; peut-être les autres en jetoient autrefois. On compte dans Guatimala plus de six mille familles. L'ancienne province d'Atlacan, qui touchoit à celle de Guatimala, étoit gouvernée par trois caciques : le

premier tenoit le plus haut rang ; les deux autres le reconnoissoient comme leur chef commun. Soconusco, autre province de l'audience de Guatimala, n'offre rien de remarquable. Honduras et Guatimala sont deux autres provinces, aussi de la même audience, qu'il nous fallut traverser pour nous rendre dans celle de Costa-Rica, et de-là à Véraga, près de l'isthme de Panama. Les Espagnols ont bâti plusieurs villes dans ces vastes régions, où nous n'avons fait que passer rapidement : la capitale est Valladolid. A l'extrémité de cette province, près du cap de Gratias-à-Dios, est la célèbre nation des Mosquites, qui a toujours résisté à la domination espagnole. Parmi les Mosquites nous remarquâmes beaucoup de Nègres libres ou esclaves, dont la race peut être venue de Guinée par un de ces hasards qui arrivent quelquefois sur les mers. Pour cela, il a suffi que quelques-uns des vaisseaux portugais, qui les transportoient d'Afrique au Brésil, aient été jetés par les vents au cap de Gratias-à-Dios, où ils seront tombés au pouvoir des Indiens. La province de Nicaragua, qui confine à celle de Honduras, est

une des plus belles du Mexique. L'abondance et la tranquillité qui y règnent la rendent digne du nom de paradis terrestre que lui donnent les Espagnols. Les habitans s'abandonnent à la mollesse et à la plus douce incurie dans des jardins délicieux où ils passent les jours à dormir, à élever des oiseaux et à faire bonne chère : ce repos séduisant et voluptueux n'est troublé que par la crainte des tremblemens de terre et des volcans qui causent quelquefois de terribles ravages dans la partie méridionale. Il y a un lac d'eau douce de soixante lieues de long sur vingt de large, qui a son flux et reflux comme la mer; d'un côté il va se jeter dans l'Océan septentrional, de l'autre il n'est éloigné que de quelques lieues de la mer du Sud : ses bords sont remplis de villes espagnoles et de bourgs indiens. Entre plusieurs îles, environnées de ses eaux, il en est une très-fertile, au milieu de laquelle s'élève un affreux volcan qui paroît vomir des flammes du sein de l'onde. La ville de Léon, capitale de Nicaragua, est située sur les bords du lac : on y compte plus de douze cents maisons. Grenade est une autre ville encore mieux bâtie

et plus peuplée que Léon. Les autres places, telles que Sévogie, Nicaragua, Réalégo, Nicoïa, n'ont de remarquable que l'avantage de leur situation et la fertilité de leur territoire. Costa-Ricca, province voisine, paroît avoir été ainsi appelée par ironie; car elle est aussi pauvre que stérile : Carthago en est la principale ville. Cette province touche à celle de Véragua, qui fut découverte par Christophe Colomb : il nomma Verd-Aguas la rivière qui l'arrose, parce que ses eaux lui parurent vertes. Cette contrée est aussi triste, aussi stérile, aussi déserte que la précédente; elle est la plus orientale du Mexique, et la huitième de l'audience de Guatimala; elle est éloignée d'environ cinq cents lieues de la Nouvelle-Galice, qui termine l'empire à l'occident : on compte, entre ces deux extrémités, plus de quarante mille églises, cent trente villes, un nombre infini de bourgs et de villages. Voilà ce qu'un seul homme ajouta à la couronne d'Espagne.

Un peintre grec, pour donner une idée du bonheur de Cimon, général des Athéniens, le peignit endormi à côté de la fortune, prenant les villes avec un filet. Est-il

un prince à qui cet emblême convienne mieux qu'à Charles-Quint? Démétrius fut appelé le preneur de villes. A qui ce surnom peut-il être mieux donné qu'à Cortez? Et les pays qu'il a conquis ne sont point des régions pauvres, désertes, habitées par des barbares: les loix, la politique, les arts, la science militaire distinguoient les Mexicains.

CHAPITRE XXI.

De la Californie, de Saint-Domingue, des Antilles et de la Guiane.

Nous ne manquâmes pas d'occasions pour nous rendre à Panama, capitale de la Californie, de l'isthme de Darien et de tout le royaume de Terre-Ferme. Les Espagnols la fondèrent au commencement du seizième siècle, dans un pays abondant en poisson, d'où lui est venu le nom de *Panama*, qui, en indien, veut dire poissonneux; elle s'accrût tellement dans l'espace de cent cinquante ans, qu'elle contenoit plus de six mille maisons, lorsque le flibustier Morgan la livra aux flammes et la détruisit de fond en comble. Obligés de la reconstruire, les habitans choisirent une position plus avantageuse : ils la transportèrent à une lieue et demi de son ancien établissement. Le port nous a paru un des meilleurs

de la mer du Sud : les gros vaisseaux mouillent à quelque dis..nce de la place, et les petits sous ses murailles. Elle entretient un commerce très-lucratif avec le Pérou, le Chili, et la côte occidentale du Mexique, d'une part; de l'autre avec l'Europe, par la voie de l'isthme de Darien de et la rivière de Chagra : aussi voit-on tous les jours quantité d'étrangers, les uns arrivant d'Espagne pour passer dans les ports de la mer du Sud, d'autres revenant de ces mêmes ports pour retourner en Europe. Un des grands avantages de Panama est la pêche des perles qui se fait dans son golfe, dont la méthode ne diffère pas de celle qu'on pratique au golfe Persique, dont nous avons donné les détails. Les perles de ce golfe sont ordinairement d'une très-belle eau. Cette grande péninsule de l'Amérique septentrionale, située au nord de la mer du Sud, est habitée par des Sauvages divisés en familles, sans aucune forme de gouvernement et vivant séparément les unes des autres. Ces diverses nations ont les mêmes mœurs que les autres Sauvages de l'Amérique : seulement ils ont le tein plus basané que les Indiens de la Nouvelle-Espagne. Le

palmier, différent de celui qui porte les dattes, fournit aux femmes l'étoffe dont elles se couvrent; elles rouissent ses feuilles, comme nous rouissons le lin, pour en séparer le fil. La possession de la Californie est très-importante pour assurer à l'Espagne le commerce des Philippines avec la Nouvelle Espagne. Il arrive tous ans un galion de Manille à Acapulco, et d'Acapulco à Manille: ce vaisseau est obligé de relâcher dans quelque port de la Californie.

La Nouvelle-Albion, qui confine à la partie septentrionale de la Californie, fut découverte au seizième siècle par un navigateur anglois, François Drake, qui en prit possession pour son souverain. Ce fut dans la Californie que mourut le célèbre abbé Chappe, martyr de son zèle pour les observations astronomiques.

D'après notre usage de chercher moins les routes directes que de profiter de chaque occasion favorable, nous saisimes celle d'aller à Saint-Domingue et dans les Antilles, en nous embarquant sur un vaisseau dont la destination étoit pour nos possessions dans cette île. Après une navigation assez heu-

reuse nous arrivâmes au Cap : c'est une ville assez grande, bâtie sur la côte septentrionale. La rade peut bien avoir trois lieues de circuit : c'est une espèce de baie qui n'est ouverte qu'au vent du nord, et dont l'entrée est défendue par un fort taillé dans le roc. Cette forteresse s'avance dans la mer, et y forme un promontoire ou cap, d'où la ville tire son nom. Le port est rempli de bâtimens de toute espèce. Les rues sont alignées et se coupent, dans les traverses, à angles droits ; elles ont plus de trente pieds de large, et dans le centre il y a une belle place. Les possessions françoises dans cette île sont partagées en différens quartiers : celui du Cap occupe une plaine longue de vingt lieues et large de quatre. Nous avons admiré la bonté du terroir, la quantité de sucreries, de rafineries, les riches récoltes de coton, d'indigo, de tabac, de café, etc. La ville de Léogane, située dans la partie méridionale, est une des principales de cette île, et peut être regardée comme la capitale de la partie du sud, de même que la ville du Cap pour la partie du nord. Il est d'autres villes moins

considérables ; une des plus jolies est la ville de Cayes, située au midi.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de donner la vue de cette ville dans une des deux planches ci-jointes. Sur l'autre planche est figurée la petite ville de Bombarde, ou Bombardopolis, située à l'extrémité nord-ouest de l'île de Saint-Domingue, à quelque distance du port Saint-Nicolas, et dans le district du Mole.

On diroit que les habitans de Saint-Domingue ont hérité des Indiens, quant à l'affabilité et à l'hospitalité. Les femmes sont ici, en général, jolies, blanches, de belle taille, et pétries de grâces ; ce qui rend inexcusable la caprice qu'ont trop souvent leurs maris pour les Negresses. San-Domingo est la capitale des possessions qui appartiennent à l'Espagne : cette puissance possède plus de la moitié de l'île de Saint-Domingue, et le meilleur terrain le long des côtes (1); mais

(1) Cet état des choses a changé depuis le dernier traité fait entre l'Espagne et la république françoise.

Perignon. del. Copia. sculp.

DOMINGUE.

1. Riviere 2 Paroisse. 3 Batterie.

Pirignon. del.

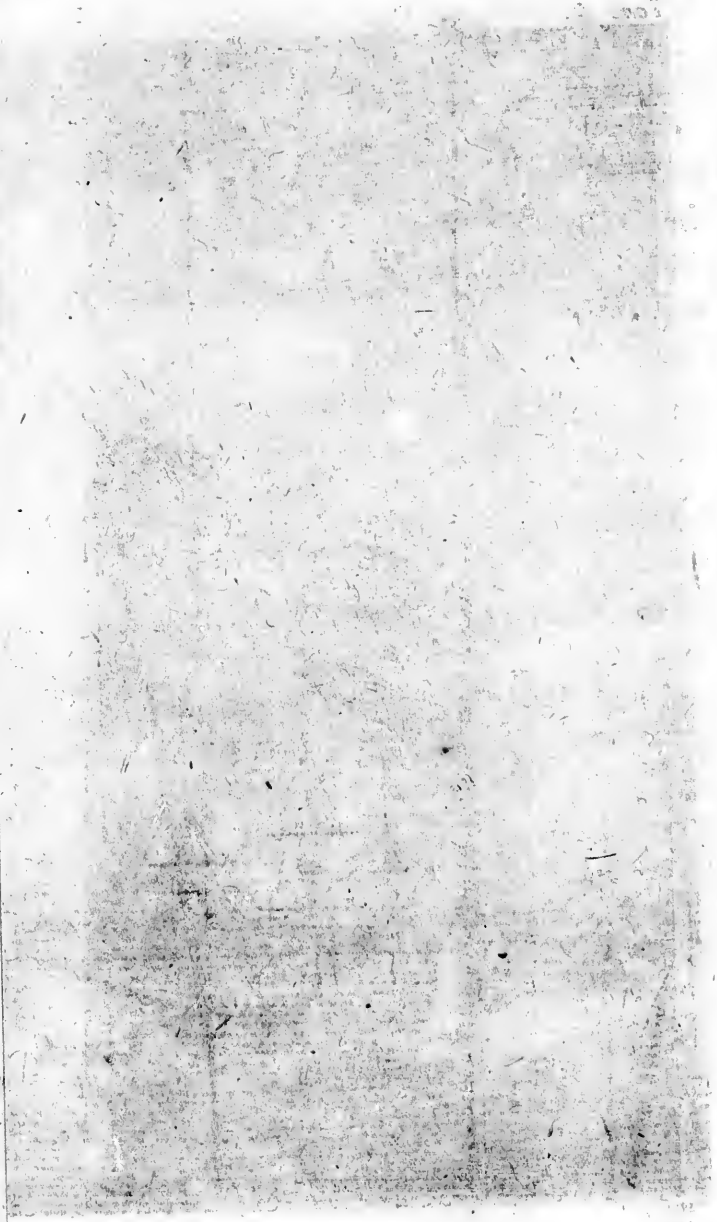
LA VILLE DES CAYES DANS L'ISL

1. *Riviere des Cayes.*

Copia. Stul.

DANS L'ISLE DE S^T. DOMINGUE.

2 Paroisse. 3 Batterie.



Pé . Copia. Scu

L'E DE S.T DOMINGUE.

2. Place d'Armes.

Tom. II.

Pérignon. del.

BOMBARDOPOLIS ou BOMBARDE DA

1. Eglise.

Copia. Scu

IBARDE DANS L'ISLE DE S.t DOMINGUE.

2. Place d'Armes.

elle e
gliger
cupé
est p
fourni
d'exce
plies d
toute
est u
les fle
rivage
beauté
de qua
la vari
ne fait
me de

Les
dispos
et les
sent e
Saint-
Porto-
tilles s
cent,
nique,
Désira

elle en tire peu de profit parce qu'on en néglige la culture. Le milieu du pays, occupé par une longue chaîne de montagnes, est presque désert. La mer et les rivières fournissent à toute l'île de Saint-Domingue d'excellens poissons ; mais elles sont remplies de crocodiles, appelés ici, comme dans toute l'Amérique, *caimans :* le lamentin est un autre animal qui se pêche dans les fleuves et les mers de cette contrée. Les rivages sont remplis de coquillages d'une beauté et d'un lustre rares. L'air est peuplé de quantité d'oiseaux tous remarquables par la variété de leurs plumages ; mais leur chant ne fait pas ici, comme en Europe, le charme de la campagne et des bois.

Les Antilles sont des îles de l'Amérique disposées en forme d'arc, entre la Floride et les bouches de l'Orénoque ; elles se divisent en grandes et petites. Les grandes sont Saint-Domingue, Cuba, la Jamaïque et Porto-Ricco : les principales des petites Antilles sont la Trinité, la Grenade, Saint-Vincent, la Barbarde, Sainte-Lucie, la Martinique, Marie-Galande, la Guadeloupe, la Désirade, Antigoa, Saint-Christophe, Sainte-

Croix, etc. Le cordon de ces îles ferme l'entrée du golfe du Mexique; elles sont ainsi nommées parce qu'on les rencontre avant d'aborder au continent de l'Amérique, ou parce que Colomb les découvrit avant d'arriver à la Terre-Ferme. Nous avons parcouru pendant environ trois mois cet Archipel du nouveau monde plus connu dans l'histoire du commerce, plus fréquenté aujourd'hui, que l'Archipel de la Grèce. Chaque jour il part d'une Antille à l'autre plusieurs vaisseaux qui rendent la communication entre ces îles infiniment aisée, et dont nous sûmes profiter.

Nous fûmes de Saint-Domingue à Porto-Ricco, de Porto-Ricco à la Guadeloupe, de la Guadeloupe à la Martinique, de-là à Sainte-Lucie et à Saint-Vincent, etc. Nous avons passé successivement chez les Espagnols, les François, les Anglois, les Hollandois, les Danois. Nous avons vu des contrées nombreuses couvertes de troupeaux d'esclaves, et les trois quarts des habitans changés en bêtes pour le service de l'autre quart: nous avons vu, malgré l'influence et l'empire du climat, les mœurs européennes transportées

en Amérique. Nous avons vu l'Espagnol, indolent, orgueilleux, se procurer avec de l'or un luxe que sa paresse lui refuse; l'Anglois, ennemi du repos et de la gêne, être encore plus jaloux de l'étendue de son commerce que de sa liberté et de sa gloire; le François, léger, vif, entreprenant, associant le luxe aux entreprises soit guerrières, soit commerciales. Enfin, nous n'avons pu parcourir ces contrées sans nous rappeler à chaque pas leurs anciennes possessions, les Caraïbes, fameuse race d'Indiens, et les plus doux des hommes, quoiqu'on les ait dépeints comme des cannibales, et que la cruauté européenne, surtout celle des Espagnols, a fait presqu'entièrement disparoître de dessus la terre. Hélas! s'il y a eu des cannibales en ces contrées, ce sont les Espagnols qui en prirent possession par le massacre de plusieurs milliers d'Indiens.

Comme les productions et le climat diffèrent peu dans les Antilles de ce que nous avons vu à Saint-Domingue, nous nous bornerons à deux observations que nous fîmes dans la Guiane où nous passâmes, après avoir visité les Antilles : l'une que le manioc est la nourriture la plus ordinaire, non-

seulement en cette contrée, mais encore dans presque toute l'Amérique méridionale: le manioc se plante dans la terre légère; on prépare cette racine en farine et en cassave ou galette. La patate est aussi une racine connue dans la Guiane; ainsi que l'igname, autre racine à l'usage des Nègres. L'autre observation est que si la cassave est leur pain ordinaire, leur boisson la plus commune est l'ouycou, dont ils ont appris l'usage et la composition des Indiens: cette boisson se fait avec de la cassave rompue, des patates coupées par quartiers et des bananes, espèce de figue de ce pays coupée de même et à égale quantité, le tout bouilli ensemble dans de l'eau; cette liqueur ressemble à de la bierre forte, rafraichit prise modéremment et enivre aisément. Le palmier croît aussi dans ces îles, et fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. On peut appliquer à cet arbre, l'une des plus merveilleuses productions de la nature, ce que nous avons dit du cocotier de la côte du Malabar: le tronc sert à faire des planches; les branches, des murailles; les feuilles, des cordes, des lits, des voiles, des filets, des habits et

des

des éventails. On ne dépouille ici le palmier qu'après en avoir tiré du pain, du vin, de la viande. Lorsque l'arbre est à son point de maturité, on le saigne à coups de hache: la liqueur, qui coule alors en abondance, est épaisse et douce comme du sirop; elle acquiert la même force que le vin. Le pain se fait avec une pâte qui se trouve dans le cœur de l'arbre; elle produit une très-belle farine. Enfin, on cueille le fruit qui consiste en de belles grappes de dattes rondes de la grosseur d'un œuf et d'un jaune tirant sur le rouge; on les pile, on en exprime le jus et l'on en fait une boisson très-saine et très-agréable. La ville de Paramaribo est la capitale de la colonie de Surinam, située sur la rivière de ce nom. La Guiane peut se diviser en deux parties, la françoise, appelée la Cayenne, et la hollandoise ou province de Surinam. Outre les Guarauniens, qui habitent les bords de l'Orénoque, on trouve, en remontant ce fleuve, les Mapuyes, les Guamos, les Salivas, les Othomacos, les Achaguas, les Caribes, les Araucas et autres nations sauvages dont le carac-

tères et les usages diffèrent peu de ceux des autres Sauvages indiens.

Ayant trouvé un vaisseau qui devoit faire route pour Cumana, nous nous empressâmes d'en profiter.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XII. *Des îles de Java, de Bornéo, de Macassar, et des Molucques,* page 5

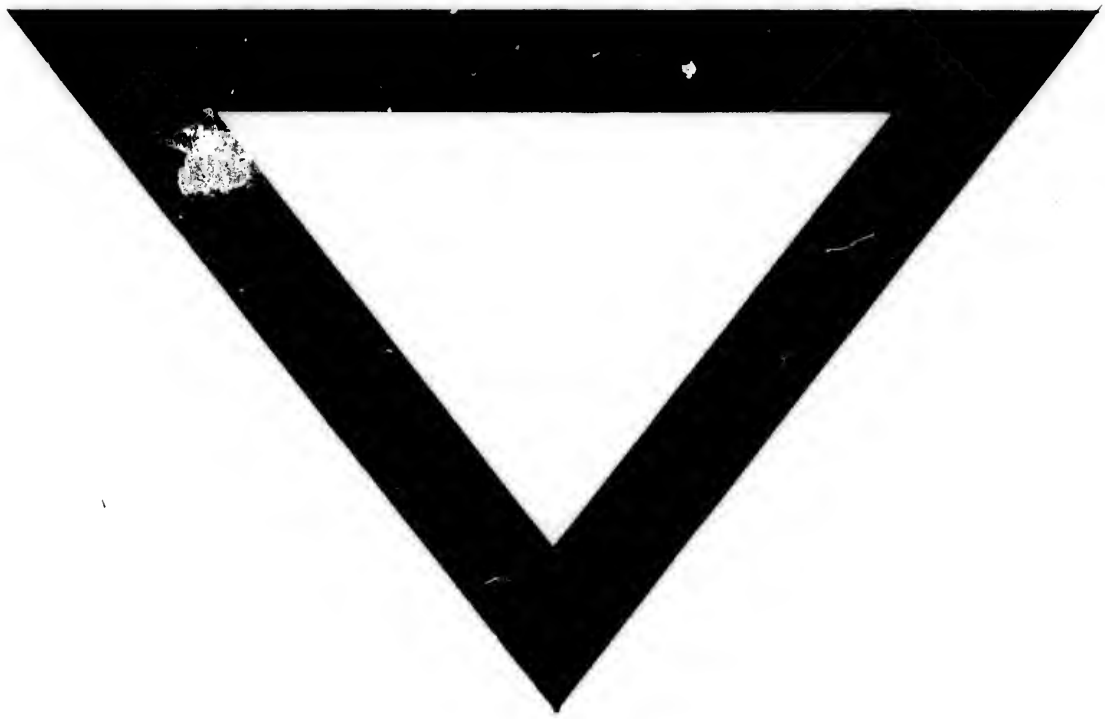
CHAP. XIII. *Des îles Philippines, des îles Marianes, de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande,* 33

CHAP. XIV. *Des royaumes de Siam et de Boutan,* 71

CHAP. XV. *Des royaumes de Tonquin et de la Cochinchine, de la Chine, du Japon et de la Corée,* 120

CHAP. XVI. *De la Tartarie, de la Sibérie et de la Nouvelle-Zemble,* 197

CHAP. XVII. *De la Laponie, de la Norwège, de l'Islande, du Groenland, du Spitzberg et de la baie d'Hudson,* 244

CHAP. XVIII. *De l'île de Terre-Neuve, de l'Acadie et du Canada*, page 256
CHAP. XIX. *De l'Amérique angloise*, 274
CHAP. XX. *Du Mexique*, 353
CHAP. XXI. *De la Californie, de Saint-Domingue, des Antilles et de la Guiane*, 408

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.